

Patrick Cintas

Le morio

Livre premier

Ce roman in progress pourrait aussi s'intituler "L'hiver d'un morio". Pas mal pour un papillon, non ?

mis en ligne dans la RALM

www.ral-m.com

avril 2025

©2025 patrick cintas

Table des matières	
Patrick Cintas.....	1
Le morio.....	1
I.....	3
II.....	15
III.....	34
IV.....	42
V.....	58
VI.....	71
VII.....	86
VIII.....	101
IX.....	117
X.....	130

I

En ce moment (c'est l'automne), les hirondelles sont sur les grues. Je devrais dire : sur les ailes des grues. Demain, les hirondelles ne seront plus (là), et les grues ne seront toujours pas des gruidés et leurs ailes redeviendront des flèches et le grutier entrera dans sa cabine et la toiture écosystémique du futur centre culturel de la Cartoucherie (le quartier de Toulouse où je vis) continuera de se couvrir car l'hiver approche et la Russie n'a toujours pas perdu le Nord ni la guerre. Au sein de l'Hôtel d'Assézat, palais des floralies locales et de leurs odeurs de sainteté, Jean-Pierre Siméon, « qui n'est pas d'ici », veille au grain, car il ne pleut toujours pas sur Toulouse alors qu'il a plu à Albi qui a donné son nom à l'Histoire, Toulouse n'ayant rien donné sous cette forme, sauf à se retrouver en homophonie dans le New Valois de William Faulkner, roman hemingwayen tout compte fait, avec le même sens pourtant, ce qui ne peut constituer une homonymie. Qui ne chie pas au moins une fois dans sa vie n'est plus de ce monde. Pitié pour lui ou elle.

Sur le pont des Catalans je considère la série des ponts jusqu'à l'île du Ramier qui ne vaut pas celle de la Cité du point de vue germanique, car j'ai l'œil dans ma longue vue et du bon bout, il y en a deux et je sais faire la différence entre un et un. Deux et deux font quatre. Vous connaissez la suite.

Non, ce n'est pas dans le jardin de Raymond VI que je me livre à ces intenses réflexions. Ni chez le Bistologue. Je vois... (j'ai l'œil dans la longue-vue, ne l'oubliez pas en lisant) je vois la Poésie !

Ach! Mystische Poesie...

Initialement, j'ai cru comme beaucoup que la Poésie ça se récitait. Je mets *récitait* au lieu de *récite* parce que c'était il y a si longtemps que je ne me souviens pas de tout. Mais je me souviens très bien de cette seule vérité valable pour moi comme pour les autres à cette époque de bombe atomique cubaine que la Poésie c'est ce qui se récite et ce qui ne se récite pas n'est pas toujours aussi intelligent ni juste que ça voudrait en avoir l'air.

C'est plus tard que j'ai su ou cru savoir que la Poésie ne se récite pas forcément, ce qui voulait dire soit qu'il existait (même remarque que pour *récitait*) une autre Poésie, soit que l'une ou l'autre n'en était (*idem*) pas. Et c'est ainsi que je ne suis pas devenu poète, ni tout seul en me la caressant, ni avec les autres en prenant garde de ne pas me faire enculer : on sait quel prix Roland Barthes attachait aux bijoux de Tony Duvert.

Jusque-là, je n'ai pas vu ni indivis ni divis, sauf à me tromper de sens et à me retrouver ailleurs où il n'est plus question de Poésie mais de s'en sortir ou pas. Par contre, j'avais (imparfait toujours) bien compris que le prix Nobel allait et va encore aux métaphoristes d'obédience pindarique et non pas aux poètes véritables comme le

fut, entre autres grands baiseurs face au collecteur de prépuces, Charles Bukowski. C'était, mais ce n'est plus hélas, un premier pas vers et non pas dans la Poésie, car on est prié de ne pas se lever dedans, malheur ou pas, c'est une question de principe.

Fort de ce principe, et sans interroger Jean-Pierre Siméon qui habite l'Ariège (ce qui n'a aucun sens), j'ai tenté, je dis bien tenté, d'écrire un vers qui ne ressemble pas au suivant mais lui va comme un gant et de doigt en doigt on écrit un premier poème avec à la fin un point aussi peu final que possible, à moins de croire en Dieu et d'assimiler le poème à la prière ainsi que le recueil au bréviaire. A frolic of his own (Gaddis).

Jusque-là, ça ne se divise pas, ni par zéro ni par un, ni par un de ces innombrables nombres qui n'en finissent pas de dériver sans jamais donner un sens aux cimetières ni aux champs de bataille, ni à la mer des Sargasses où nage le *Pequod* comme si l'existence n'avait pas de fin à force de tourner en rond qu'on est —excusez la tournure germanique de ma toute nouvelle phraséologie, j'ai dix ans à peine et je ne connais aucun luth constellé, même si je ne pèle pas aux tempes comme le Gide de Cravan, je grandis au Pays Basque où bleu le ciel est —quand pleut il ne.

Oui, oui, je me rappelle Berlin et après *Cabaret* on avait vu *Théorème* dans la même soirée et sur le même strapontin, ô Châtelet ! Que c'en était de la belle Poésie ça ! Pas *Cabaret* ni

Théorème, mais la nuit en sortant de ce cinoche, à deux heures du matin et plus. Dix-huit ans et le Monde avait connu Woodstock et ses petits enfants de la bourgeoisie, ni révoltés ni brûlés par le soleil noir de la mélancolie : la Culture à la place de l'Art. Encore un prix Nobel. Ça commençait mal, cette fin de jeunesse ! Mais au bout de la rue de Rennes où s'accroupissent les rupins le boulevard croisait d'autres existences... Ah ! Il faut que je m'en souviene et je m'en souvenais (jeu du présent et de l'imparfait, encore) —

Mais au bout de la rue de Rennes
où s'accroupissent les rupins
le boulevard croisait d'autres existences...

Les rupins, leurs mioches, futurs gardiens des maisons d'édition, des galeries d'art, des lieux de cultes, des boutiques branchées... faute d'avoir pu entrer à l'ESSEC, à Saint-Cyr ou chez Bocuse. Et comme l'un ne va pas sans l'autre (voir plus haut), les *remontés* du stade, de l'arène et des conservatoires du pignon sur rue. Dix ans et plus que j'avais commencé, et c'était pas le début !

La Poésie, ça n'existe pas, comme Dieu et le tralala. Mais qu'est-ce que ça attire comme parasites ! Que des mauvaises fréquentations ! Des instituteurs, futurs professeurs (tu parles, Charles¹ !), et des professeurs, des fois chercheurs, rarement trouveurs. Des

¹ ...sauf que Ricardou et Jeury le furent... mais c'était des faux... J'en connais d'autres que c'est des faux, alors... comme quoi faut pas généraliser comme dans la Bible.

bouloteurs de la fonction publique. Des m'as-tu-vu du service rendu avec ascenseur et parapluie. Des cracheurs de salive et des feux clignotants. Et de la Poésie en veux-tu en voilà. De la chanson au bon cœur à la dissertation au bon genre. Et ça prenait (voyez si ici le présent est de mise) de la place ! Si bien que la Poésie, qui était passée de la récitation à l'écriture en ce qui me concernait, possédait le terrain comme si je n'avais jamais risqué ma peau et mes vertèbres dans un match de rugby à XV ! Ailier droit que j'étais. Seul ! Seul ! Poussez-vous ! que ça hurlait les uns et les autres, en chansons et aphorismes, en slogans et en sentences, du genre « toute poésie qui la la la au point de rencontre du ... et de la ... est poésie par essence... » ou par existence, je ne me souviens pas de tout, c'est si loin, et le temps, vois-tu... *Ach !* comme gueulait le Boche qui crevait dans une bonne page de *Battler Britton*. *Hache !* agonisait celui qui était destiné à jouer le Frisé au sein de notre si poétique dramaturgie constructrice du récit déjà faussé par l'imagination.

Mais les Schleus étaient morts et enterrés quand on joua *Cabaret* et *Théorème* au cinoche du Châtelet. Et les alentours du Montparnasse se peuplaient des futurs propriétaires de l'édition et de l'art, de la culture même. Et si je ne voyais en effet toujours pas la Poésie se scinder comme noyau, toute parasitée mais entière, la culture ressemblait à un Berlin qui aurait pris une bombe à fragmentation (ne poussons pas le bouchon nucléaire, ça ferait, futur, trop

convenu) de dimension cette fois universelle, avec autant de conneries que l'Humanité peut en concevoir quand elle se mêle de ce qui ne la regarde pas parce qu'elle y comprend que dalle.

Que peut comprendre de la Poésie un fauteur de chansons ? Que peut envisager de poursuivre, jusqu'aux étoiles (le luth) l'ergoteur qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez ? Que donne celui ou celle (filles et fils) qui cherche le pouvoir et ne trouve pas autre chose pour satisfaire son goût de l'artifice, du coup dans le dos et de l'ivrognerie argentifère ? On est bien loin, Jehanne, du cahier soigneusement calligraphié et illustré, bien loin aussi de l'adolescence qui en riait, de ce cahier, sans le jeter au feu toutefois et même sans maîtresse au milieu. Nous n'eûmes pas de vacances cet été-là, à Paris, ni à Toulouse toujours jalouse de la chance qu'elle a, Albi (voir plus haut la remarque à ce sujet).

Voilà comment un simple cahier à couverture de plastique vert est devenu ce que peu considèrent comme de la poésie. Il a fallu traverser cette fausse pléiade comme Jean Bart montrant au roi comment il avait échappé aux Anglais, bousculant cette fois les personnages les mieux placés du point de vue de la Cour : « Comme ça, Sire ! » jouant des coudes parmi les perruques poudrées. Il n'y a pas d'autres poésies possibles dans ces conditions, même si ce n'est pas de la Poésie, si c'est autre chose, qui y ressemble toutefois, qui s'en approche, qui travaille, qui donne des coudes dans les côtelettes des éditeurs, galeristes, conseillers,

ministres, et encore je passe les féminins pluriels sinon ça devient orgiaque, comme histoires à raconter aux petits enfants que c'est déjà des cons. Il n'y a pas d'autres vocations. Encore qu'il n'y ait rien de missionnaire dans cette sale histoire de vie à ne pas revivre sous peine cette fois d'y mettre fin non sans pratique exercée d'une forme de terrorisme qui ne dit pas son nom parce qu'il ne l'a pas trouvé, ô Poésie !

Tu parles si ça puait ! De la sueur, des aisselles d'enfants de la bourgeoisie, la grande et la petite, celle qui se croit mais qui peut, ya qu'à les voir se bousculer sur les planchers des salles polyvalentes de nos villages et sous les tringles plus commodes des théâtres des villes qui n'ont plus de théâtre que le nom, parce que les prénoms, tintin ! On n'appelle plus personne. On s'appelle. Ça Roland Barthes qui finit par criser parce que Tony préfère les cuculs et les biroulettes. En plein repas éditorial. Faut le faire. Et encore, j'y fais qu'allusion, pour rester neutre mais sans la fermer à jamais, la porte que j'ai sous le nez.

Certes, on ne peut pas empêcher un oiseau de chanter. Ni même de se cultiver et de partager sa culture avec plus con que lui, car comme disait Dali : « Lé plou con, c'est célouï qui paye. » Et que ça paye. Des Gainsbourg, des Baschung, des plagiaires qui réussissent encore mieux, du point de vue pécunier, que Molière et Camus réunis. De l'adolescence en vente libre. Avec ou sans dealers. Une fois que c'est parti, on n'arrête plus. Ou alors c'est qu'on est mort,

mais on va citer personne pour ne pas blesser les familles qui devraient avoir honte mais qui préfèrent encaisser. N'est-ce pas que c'est la faute des familles ? Et elles s'étonnent qu'on les hâisse.

Bien sûr, comme à peu près tout le monde, le cahier vert, je l'ai perdu. Ah ! n'allez pas croire que j'ai fait exprès de le perdre, que c'est arrivé parce que je l'ai voulu et que je l'ai voulu parce que j'avais changé. Rien à voir. Ou alors il s'est envolé vers d'autres cieux et je n'en ai rien su. Je me souviens de Maurice Carême, de Robert Desnos, de Paul Fort, de Jacquou le Pré vert et de tonton Charlie et de son chat, du vieil et inévitable Hugo Nox. Rien sur le *Desdichado*, mais ça se récitait sans esquisser les papilles qui n'ont pas encore subi les assauts du goudron et de l'éthanol. Ça faisait poétique et on devait savoir pourquoi, sauf que maintenant on ne sait plus, ni même comment et encore moins avec qui. Il est bien gentil, Marcel, mais on a beau essayer, sur nous ça ne marche pas aussi bien que sur lui. Il devait s'y connaître mieux que nous, qu'on a que Modiano et Ernaux comme Proust, d'après Alfred et la planchette qui lui sert de jugement. Oui-Ja. Comme si on était né avec la Poésie à la place de l'anus et que la merde n'en était pas. Voyez là encore l'usage que je fais de l'imparfait alors que c'est maintenant que ça se passe. Le Montparnasse habité tout autour par des maisons d'éditions, des galeries d'art, des boutiques qui savent tout mieux que nous qu'on est des cons si on n'achète pas. Rennes, Raspail, Saint-Benoît, Germain le Saint, Michel la fontaine,

ils sont tous là, dans les antres de la pierre, placements sans diplômes ébouriffants, mais avec ce qu'il faut pour que ça tienne debout et que la famille ou le parti croie, mais pas dur comme fer (n'exagérons rien), que ça pourrait marcher, que des Ernaux yen a des tas, qu'il suffit de tomber dessus, comme on fait avec les cyclistes des trottoirs en sortant de son chez-soi, que c'est papa qui crache et maman qui allonge et s'allonge, ou alors on fait ça tout seul, avec encore plus de saloperies sur la langue et dans les mains. Pédants et salauds à tous les étages et le gaz au cul des bons ouvriers.

C'est vrai que quand on pète on fait pas autre chose, sauf de se préparer à rire ou à faire comme si c'était pas soi, selon les circonstances. Du beau monde. Ça choisit selon doctrine mise en jeu par pur souci commercial. On est rarement convaincu chez ces gens-là. On se force, on s'oblige plutôt, parce qu'on a de la politesse et que la politesse, Roland Barthes a fini par laisser tomber et par chercher à se faire casser la gueule par *son* Tony, en pleine célébration du rite littéraire qu'à un doigt près c'était de la poésie et rien d'autre. Mais c'était du roman et Roland Barthes est rentré chez sa maman à lui tout seul en chialant comme un gosse sauf que les gosses ça n'a jamais mal au cul sans constipation ou délices du martinet, ô comtesse !

Et l'autre qui nous met de la métaphore à la place de la poésie. Lui qui n'en a jamais écrit. En tout cas jamais publié. Ça avait dû le

titiller de temps en temps. Ça vous titille tout le monde, la Poésie. Mieux que l'intelligence. Qu'on éprouve soudain le besoin de la publier ou qu'on s'en foute finalement que ça n'ait pas convaincu la belle d'un soir ou d'une semaine. On ne baise pas aussi facilement chaque week-end. On passe de la poésie à la main sans interruption. Et on finit par jouer quoi qu'il arrive, à moins qu'il n'arrive vraiment rien et que c'est la faute à la poésie. On a alors le choix entre la prose de l'essayiste ou du romancier, voire du journaliste ou pire du conteur si on se sent taillé pour l'imposture et son « spectacle vivant. » Tout le monde sait ça. Qu'on soit puissant par filiation ou misérable par hasard. Qui ne tente rien n'a rien. Ou s'il a, il n'en profite pas comme on revient des champignons.

Pindare et ses enfants. « Je lui ai volé plus d'une métaphore, » avoue l'un en parlant de l'autre pour ne pas le nommer. Perdue la noble faculté de demeurer naïf et entier devant ce qu'il convient d'appeler la beauté, avec ou sans Sade d'ailleurs. Perdus ces mots qui venaient naturellement comme s'ils avaient pris racine dans le cœur et entrepris de traverser l'esprit pour l'éclairer et le donner à lire, avec ou sans luth. Perdus et il faut craindre, avec Alfred, qu'on ne s'y retrouvera sans doute jamais plus. Or, sans les mots qui vinrent d'abord, avec leurs objets et leurs ombres et reflets, nous ne parlons plus, nous jacassons, nous médisons, nous répétons ce que l'autre veut entendre, nous communiquons au lieu d'observer. Que

de trajectoires égarées à cause du manque de goût et de culture de ceux qui possèdent et ne donnent pas !

Certes l'assassinat punitif, naguère envisagé comme action directe, n'est pas non plus très poétique, avouons-le, à regret. Ça manque de rimes. Une grande claque dans la gueule, dit le poète, ça sert à rien, mais ça soulage. On peut voir les choses comme ça, histoire de sauver sa peau en ces temps de collaboration. Encor faut-il s'y voir avant que d'y aller, écrit Boileau (si je ne me trompe pas). Naguère encore, ce détachement frise la frivolité, ce me semble. Est-elle seulement de mise à l'heure de se mettre à la table où personne, même par courtoisie, ne vous a invité à prendre la parole ? N'est pas hôte qui veut. On a alors tout loisir d'attendre.

Pourtant, cette perspective de saint-glinglin s'est quelque peu raccourcie, comme en un tableau baroque, depuis que les moyens de communication sont entrés dans nos maisons. Mais, dit Valère Novarina, « plus on a de moyens de communication, et moins on communique. » Entendre par là que la Poésie ne passe pas par ces canaux creusés on ne sait trop comment dans la transparence de l'air qui nous entoure et qu'on a de plus en plus de mal à respirer sans risquer d'y laisser des plumes, voire la peau qui les laisse parfois pousser sur nos membres énérvés. Quelle allure de poulet échappé de l'abattoir nous avons alors ! Et les héritiers se marrent. Ils voient les poulets plumés, donc sans plumes et non avec comme le laisse entendre cette épithète mal venue, errer sur leurs trottoirs et

entre copains se caressent les joues et le menton, comme fait papa au Conseil et comme maman aime à l'imiter au dessert en se touillant la langue qu'elle a pas plus française que tout le monde, la salope. Mais est-on invité à ces repas familiaux d'un autre empire que le nôtre pour en témoigner ? Nous voilà condamnés à imaginer ces conversations, ces attouchements, ces parodies d'inceste, ces haleines sucrées comme des petits Jésus avant le massacre. Condamnés à ce roman on est. Et on s'y laisse aller. Tournant le dos à ce qui aurait pu être de la Poésie, revisitant ces personnages par les seuls moyens de l'hypothèse ou du fantasme selon le prix à payer.

*Ach ! L'anche ti pissare ché zuis et l'anche ti pissare ché restérai.
Gué za fousse blaise ou non ! *Mein Backpfeifengesicht !**

Fabrice de Vermort

auteur de ce roman

qui commence ainsi...

So that :

II

Alfred avait un pouvoir. Comme dans Marvel. Mais il ne l'utilisait pas. Autant dire qu'il ne lui servait à rien. Ce vide ne nuisait pas à son équilibre mental. Aussi, quand il décida de prendre des vacances d'été, il ne souffrit pas de voyager en train. Les voyageurs sentaient mauvais. Les paysages allaient vite. Il ne rencontra personne. Il évita peut-être de les rencontrer. Quand il mit le pied sur le quai final, il ne savait toujours pas que répondre à cette question. Il se dirigea vers le buffet et commanda un café avec un verre d'eau « à côté ». Les mots valsaient. Ça valse toujours quand vous en avez fini avec la poésie. On ne peut pas savoir si ça va valser toujours, c'est-à-dire jusqu'à la fin, ou si on peut espérer que ça finira par ne plus valser et qu'on pourra alors penser à autre chose. Il eût aimé rencontrer une femme, mais il n'y en avait pas. Elles étaient toutes mortes ou bien celles-ci n'étaient pas à son goût. Il songea à ce goût. Il l'avait perdu en même temps que la poésie. Ça s'était passé en chemin. Il était sans doute encore en train de marcher sur ce chemin, dans cette poussière, harcelé par les cailloux, les pissenlits, les crottes de bique. On ne peut pas savoir comment, d'ailleurs on ne sait rien. Si on savait, on n'aurait pas laissé tomber la poésie dans le trou des chiottes, on n'aurait pas torché son cul avec ce papier, on n'aurait pas engueulé le voyeur en sortant, claquant la porte de l'éditeur sur son nez de merde, mais sans dire un mot, rien

pour dire quoi que ce soit, d'ailleurs on n'en avait pas envie, de parler, de parler à quelqu'un et même tout seul. Plus loin, une guerre ne changeait pas le cours de l'histoire et dans ce buffet de gare, à la tangente du quai maintenant désert, personne n'avait envie de mourir pour la patrie ni pour la poésie nationale. Il avala son café. Il avait trop attendu et le café était bon pour être réchauffé, mais personne ne proposa rien dans ce sens, pas même le barman qui avait posé ses coudes nus et pointus sur le zinc, le regard dans les nuages qui passaient. Il était temps de rejoindre l'hôtel. Il n'y en avait pas.

— Comment ça, pas d'hôtel... ?

— Yen a jamais zu, dit le barman sans décoller ses coudes ni son regard.

— C'est fort de caf...

Mais Alfred n'avait plus envie de penser au café. Il laissa tomber sa valise à ses pieds. Elle s'affala comme un personnage qu'on pousse dans le vide.

— Vous êtes d'ici ? demanda-t-il au barman.

— Des années que j'an suis... Je peux pas vous dire con bien...

— Et les touristes ?

— Y sont pas d'ici.

— Je m'en doute bien !

Alfred tourna sa tête plusieurs fois de chaque côté. Il y avait un côté terrasse et un côté parking. Et au-delà du parking il n'y avait rien si on considère que des arbres sens dessus dessous c'est rien. On pouvait voir la rue qui y disparaissait. Il était peut-être temps d'utiliser son pouvoir, mais il n'y avait pas de femmes. Ni une. Pas de traces de sang non plus, ni le mouillé de leurs larmes, pas un signe de cri, rien sur l'enfance qui naît on se demande pourquoi mais vaut mieux pas si on veut pas devenir fou.

— Et ils vont où les touristes pour manger, pour dormir, pour rencontrer... ?

— Ya pas d'hôtel que je vous dis ! Ils vont chez eux.

— C'est pas des touristes alors !

— Que c'en est ! C'que j'veux dire, monsieur Alfred

(Alfred avait déjà procédé aux présentations d'usage)

c'est que c'est des touristes qui ont de la famille ici, même que des fois et même souvent ils zy sont nés...

— Mais on m'a pas prévenu à l'agence !

— C'est tous des pourris les agents !

Alfred sentit ses jambes le fuir. Le pouvoir ! pensa-t-il, mais il y renonça aussitôt. Comme il est dit plus haut, il ne s'en était jamais

servi, même dans des circonstances encore plus graves que celles qu'il était en train de vivre.

— Je vais coucher où, moi... ?

— J'en sais rien, *moi*... Et j'suis pas censé le savoir, que je sache...

— Il est à quelle heure le prochain train pour dans l'autre sens ?

— Vous faudra attendre demain. J'ai de quoi manger, mais pour le dodo, vous vous contenterez d'un banc sur le quai. Les nuits sont chaudes en été, ici.

— J'aurais perdu... heu... voyons... combien de jours ? Non !
Combien d'heures ?

— Combien de secondes tant que vous y êtes...

— Quelle heure est-il ?

— Vous êtes venu sans l'heure... ? En vacances sans l'heure ?

— Ça vous étonne, hein !

Alfred regarda l'horloge que le barman avait désignée de son index tranquille. Il était midi. Ça sentait le poisson frit et la patate frite et peut-être aussi la banane frite. Le barman se déplaça derrière le comptoir et d'un saut se retrouva en train de frotter la surface d'une table.

— Asseyez-vous zici, dit-il sans rien proposer d'autre. On va vous servir, vous inquiétez pas.

— Du poisson ? Des patates ? Des ba...

— Non, pas de bananes. On en a pas des bananes. On en sert jamais. Mais le temps du dessert n'est pas encore venu. Asseyez-vous, monsieur Alfred, et attendez. Ça va venir.

Alfred prit place. La valise semblait l'avoir suivi. Elle se posa contre le mur, sous le rideau. Il croisa ses jambes sous la table et attendit. Ça sentait toujours la friture de poisson et les patates frites, mais à la réflexion ça ne sentait plus la banane, il se perdit dans cette réflexion mais ne trouva rien pour remplacer la banane. Ce sera une surprise, se dit-il avec joie, car il ressentait le besoin de se réjouir de ce qui lui arrivait, d'autant que ça n'arrive pas à tout le monde, de ne pas avoir de famille à l'endroit même où on a eu l'intention de passer des vacances.

— C'est drôle, pensa-t-il, je n'ai pas mal.

Car s'il avait eu mal, il aurait été obligé de faire usage de son pouvoir sans même savoir ce qui se passerait ensuite au niveau de la douleur. Le barman s'activait car la clientèle des habitués et des touristes hébergés par leur famille commençait à arriver, par deux, par trois, par quatre... Alfred mit fin à cette tentative de sérialiser les gens. Il ne s'y connaissait pas en série. Il avait autre chose à faire. Le barman lui fit signe avec une chope dans la main. Il la secouait comme une cloche à la messe. Alfred fit oui de la tête. Il ne buvait jamais de bière, mais en vacances, pourquoi se l'interdire puisque

c'est le signe qu'on est en vacances ? La chope était maintenant couverte de gouttes fraîches en contraste avec l'air ambiant qui cuisait. Il but le contenu de trois chopes et perdit le compte. Un type à la figure cramoisie en profita pour s'approcher.

— Frasquito me dit que vous cherchez une piaule... ?

— Qui c'est, Frasquito... ?

— C'est le *dueño* de ces lieux, monsieur Alfred...

— Vous connaissez mon nom... ?

— Il me l'a dit sans mauvaise intention, vous pouvez me croire. Je le connais depuis des lunes, Paco...

— Qui est Paco... ?

— Francisco ! Il m'a dit...

— Peu importe ce qu'ils vous ont dit... Zavez une chambre pour moi ?

— Moi non. Mais je connais quelqu'un...

— De votre famille ?

— Non. Une étrangère.

— Elle vit seule ?

— *¡Que no!* Elle a deux gosses.

— Et pas d'papa ?

— Non, pas de papa. Paraît qu'il est mort à la guerre...

— Ça m'intéresse.

— J'dis ça sans connaître les prix...

— Yen a plusieurs ?

L'homme se leva, car entretemps, mais on a pas trouvé le moyen de l'écrire sans rompre le rythme de la conversation, il s'était assis en face d'Alfred. Il était plus grand que nature, vêtu comme on s'attend à voir vêtu un ouvrier, de ceux qui travaillent dans les oliviers, Alfred avait vu les oliviers tandis que le train ralentissait, des oliviers scintillant dans la brise marine comme on s'attend à les voir si on s'est cultivé dans les brochures de l'agence.

— Alors c'est d'accord ? dit l'homme avec une pointe d'enthousiasme qui titilla l'esprit d'Alfred sans toutefois l'alarmer.

— C'est loin ?

— Je vous accompagne. J'ai ma bagnole. N'oubliez pas votre valoché, monsieur...

— Alfred... Alfred Tulipe.

— Pour me servir, je sais !

*

Charmante. Cette pensée épithétique le surprit en pleine observation. Il tenta de se la reprocher, mais il eût fallu faire usage du pouvoir. Il n'en était pas question. Pas maintenant. Pas encore. Pas en vacances. La valise attendait, entre les deux chaises.

— Vous coucherez à l'étage, dit-elle. Avec les enfants.

— Vous avez des enfants ?

— Deux.

— Les pauvres.

— En effet.

Pas avec les enfants. Dans la chambre à côté de celle où dorment les enfants. Il faut écrire *celles*.

— Ainsi vous n'écrivez plus de poésie ?

— Je ne suis plus poète.

— Ah... ? Et depuis quand ?

Elle se mordit la langue.

— Je veux dire : quelles circonstances vous ont...

— Vous me donnerez à manger ?

Cela allait de soi. Elle offrait le dormir et le manger, ainsi que la jouissance du patio et de la salle de bain, pour un prix dérisoire. Il se sentait invité. Presque de la famille. Mais il faudrait attendre au

moins deux ou trois jours avant de le sentir, réflexion faite. Elle voulut se saisir de la valise, mais il l'en empêcha et au lieu d'empoigner la poignée il étreignit son fragile poignet, ce qui n'est pas la même chose, poignée et poignet, *il faut que je me débarrasse de ce carcan*, grogna-t-il en lui-même en la suivant dans l'escalier. C'était une maison à patio, avec une galerie au premier, qui en faisait le tour, et de là-haut on voyait les fleurs, le bassin et les enfants jouer. La chambre donnait sur les montagnes, celles (et non pas celle) qui donnaient sur la mer étaient occupées par les enfants qui adoraient se baigner et s'envoyer du sable dans les yeux.

— Ma fenêtre donne aussi sur le Mulhacén, dit-elle comme si elle jouait aux devinettes, mais je suis au niveau du patio... à côté de la cuisine. Vous passerez par la cuisine pour aller de ce côté (elle désigna le mont Mulhacén et ses neiges éternelles), les promenades y sont merveilleuses. Je vous montrerai... si vous avez le temps... mais peut-être suivrez-vous le chemin qu'empruntent les enfants pour aller à la plage... si vous préférez vous baigner plutôt que de vous enivrer de... de...

Elle ne trouva pas le mot. Lui non plus. Ils entrèrent dans la chambre et firent l'amour. Non. Pas l'amour. Le tour. Un lit (forcément), une malle ancienne, une commode Ikéa et un fauteuil couvert de tapis dépareillés.

— Le lit est fait, dit-elle en soulevant un coin de la courtepointe puis elle le reposa et tira sur cet angle pour aplatir les plis qui venaient de naître.

— Il faut que je vous dise... commença-t-il, mais il n'était peut-être pas opportun d'évoquer le pouvoir, d'autant qu'il ne l'avait jamais exercé et qu'il n'en savait que ce qui était écrit dans le testament qui avait fait de lui son héritier légitime.

Une voix monta.

— C'est Juan, dit-elle. Vous le connaissez. C'est lui qui...

Sans lui, voulait-elle dire, vous ne seriez pas là. En effet, où serai-je ? Sur un banc du quai, dans l'attente de la nuit et du jour qui suit, afin de ne pas rater le train qui retourne d'où je viens. Mais Juan a changé le sens de ma déveine en veine.

— J'ai des figues toutes mûres, disait Juan en montant.

— Des de Barbarie ou des autres... ? dit Alfred.

— Je vois que monsieur est connaisseur.

— Une *copita*, monsieur Alfred... ?

— Appelez-moi Fred.

L'anisette ne délia pas sa langue. Vous comprenez qu'elle était liée afin de ne pas révéler sans raison le pouvoir qu'il détenait par héritage. Mais en même temps, et c'était dommage pour les autres,

elle lui interdisait de s'exprimer sur les raisons qui l'avaient poussé à s'interdire la poésie. Ces deux silences étant solidement enfermés par la langue dans la bouche alors qu'ils se livraient à un chahut d'enfer au milieu de ses neurones et de ses anévrismes.

— Eh bien, dit-il en s'arrachant les mots avec prudence, disons que j'irai me baigner le matin avec les enfants et que nous irons nous promener vous et moi dans l'après-midi...

— Oh ! Certainement pas, monsieur Alfred ! Le matin, le vent se lève et emporte les parasols. Et l'après-midi, le soleil est insupportable !

Elle parlait du soleil comme d'un enfant. Et du matin comme...

— Eh bien, corrigea-t-il avec empressement, nous irons nous promener le matin et nous nous baignerons le soir...

— Vous ne connaissez pas le pays, monsieur Alfred ! Le matin, de ce côté du pays, on ne voit pas les montagnes. Et le soir, au bord de l'eau, les moustiques vous rendent fous !

Elle vida son verre d'un trait et proposa une nouvelle tournée. Alfred ne refusa pas. Il y avait un problème à résoudre et il savait qu'il n'y a rien comme l'ivresse pour aider à en trouver la solution.

— En principe, dit Juan qui n'avait rien dit jusque-là mais qui ne cachait plus la jalousie qui le rongait depuis qu'il s'était rendu compte qu'il aurait mieux fait de se casser une jambe plutôt que d'amener ce touriste chez la femme qu'il rêvait de posséder un jour

prochain, —en principe nous nous promenons le soir, avec la nuit qui tombe doucement, et nous revenons dans le noir, guidé par les lueurs de nos rues alors lointaines et...

— Vous viendrez avec nous ? s'étonna Alfred en hoquetant entre les kots... heu... les mots.

— Mais il en a toujours été ainsi ! s'écria Juan en vidant son verre (lui aussi).

Elle tapota le verre cristallin de la bouteille de ses ongles exercés.

— Il n'a pas tort, murmura-t-elle.

La jalousie de Juan empourpra sa nuque, comme en témoigneraient les enfants une fois la violence accomplie. Il se leva et posa son verre avec fracas, sans toutefois le briser. Il tenait à peine debout.

— Vous ne pourrez pas conduire dans cet état, déclara-t-elle. Vous coucherez ici cette nuit, mon bon Juan.

Il savait ce que cela voulait dire. Et Alfred devina que ça ne pouvait dire autre chose. Il se pencha sur la table où s'agitaient des miettes d'origines inconnues.

— Et quand nous baignerons-nous ? bava-t-il à côté de son verre.

Il se coucha sans promenade. Il les entendit sortir par la cuisine, mais ne trouva pas l'énergie pour les observer sur le chemin des

montagnes. Il s'enfouit dans les draps qui sentaient la lavande et s'endormit presque aussitôt.

*

Non, non, il n'avait aucun pouvoir sur le rêve. Et il le regrettait presque tous les matins. Il avait le réveil difficile. Ses yeux clignotaient pendant au moins une heure. Il ne pouvait raisonnablement pas se présenter ainsi dans le patio où il était prévu un petit-déjeuner en compagnie des enfants. Quand il descendit enfin, il fut d'abord surpris de voir Juan attablé devant un bol de café qui, sans fumée, eût intrigué du monde, celui qui ne connaît que ce que tout le monde sait déjà pour l'avoir lu quelque part. Elle sortit de la cuisine, le hélant :

— J'ai entendu vos pas dans l'escalier, dit-elle. Les marches branlent et...

Pas que les marches, pensa-t-il. Si vous saviez...

— Prenez donc place, monsieur Alfred...

— Fred...

— Bonjour Freddy ! lancèrent les enfants d'une seule voix.

Il y avait un jeune garçon en chemisette nouée sous le sternum et une petite fille sans incisives. Il ne demanda pas leurs prénoms, comme cela se fait quand on ne connaît pas et qu'on a envie de

connaître, mais justement il n'en avait pas envie, sauf pour leur demander à quel moment de la journée ils prenaient leur bain dans la mer, question qui l'avait agité toute la nuit. Au moins, pour la promenade au pied du Mulhacén, il était renseigné. Il connaissait aussi l'heure des repas et celle de se coucher. Rien sur ce qu'il avait envie de savoir des habitudes et des usages de la contrée. Ce qu'on en disait dans le prospectus de l'agence ne valait sans doute rien, mais c'était un document gratuit et il reconnaissait que la gratuité n'est pas sans défaut relativement à la Connaissance. Il accepta un pain aux raisins et en apprit le nom local. On aurait dit que les enfants avaient attendu qu'il en cédât au moins la moitié, mais il ne consentit pas à satisfaire ce désir imbécile. Ses épaules tressautaient pendant qu'il mâchait et les enfants s'en amusaient. Qu'ils s'amuse, pensa-t-il, ils finiront par ne plus s'amuser et amuser les autres. Ils ne sont pas différents de moi, sauf que j'ai un pouvoir et qu'ils n'en ont aucun. Comment en auraient-ils ? Et pourquoi ?

— Comment avez-vous trouvé mes figues ? demanda Juan en ouvrant une gueule d'équidé.

— Lesquelles ? fit négligemment Alfred qui répondait à la jalousie par le mépris.

Juan ne sut que répondre. Il avait amené des figues. Il se souvenait qu'Alfred connaissait la différence entre des figues de Barbarie et

des figues qui n'en sont pas, mais quoi ? Que signifiait cette question : Lesquelles ? Nécessitait-elle une réponse ou un bon coup dans les dents ? Il trouva cependant de quoi se calmer et plongea ses lèvres charnues dans le bol qu'il tenait à deux mains.

— D'ailleurs, dit la petite fille sans nom, on ne dit pas Barbarie en espagnol. Dire de quelque chose ou de quelqu'un qu'il est barbare est ici une insulte.

C'était qui cette pisseuse ? Elle avait les yeux de sa mère et sans doute le clitoris de son père. Alfred ricana dans sa bouchée de raisins. Il était sur le point de la recracher quand la mère, elle aussi sans prénom, dit qu'il était temps de se préparer. Alfred avala ses raisins.

— La bagnole est prête, dit Juan. Prenez vos portemonnaies, les enfants ! On va dépenser de l'argent !

— Des glaces ! Des glaces !

— Bien sûr, précisa maman, monsieur Alfred et moi demeurerons à la maison. Nous en profiterons pour faire plus ample connaissance. N'est-ce pas... ?

— Fred !

*

La « bagnole » s'éloigna dans la poussière. Ils attendirent sur le seuil et elle finit par disparaître. Alfred se mit à bander. Nikita (on peut dire son nom sans craindre de trahir un secret) referma la lourde grille du patio et elle le poussa en direction de la table qui était mise pour le déjeuner. Elle lui tendit par le goulot la bouteille de vin qu'il entreprit de déboucher. Encore un combat. Ces vieilleries n'inspirent rien d'autre, pensa-t-il. Mais elle aime le vin et moi je n'aime pas Juan. Il montra ses meilleures dents dans un sourire qu'elle prit pour une grimace d'effort.

— Plat unique, dit-elle en soulevant un couvercle. J'espère que vous apprécierez. C'est peut-être nouveau pour vous...

Ça sentait le mouton comme dans un souk et il n'avait pas cessé de bander, sans se tortiller toutefois pour lui trouver une place dans le désordre de son slip.

— En principe, lui enseigna-t-elle avec des accents de maîtresse d'école en attendant de devenir sa maîtresse tout court, ce qui provoquerait un combat autrement sanglant que celui qu'il venait de remporter contre la bouteille dont il exhibait le bouchon quasiment intact, preuve qu'il n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, — en principe, reprit-elle après un moment d'hésitation car il avait l'air plus bête maintenant qu'il la regardait droit dans les yeux, comme un élève qui veut en savoir plus sur la manière de perdre sa virginité, — en principe, on mange avec les doigts.

— Oh ! fit-il et sa queue trouva un passage dans les plis imposés par la position assise.

— Nous mangerons avec une cuillère, poursuivit-elle comme si elle venait de tourner une page. Chacun la sienne et à même le plat... unique. Ça ne vous dégoûte pas, au moins... ?

— Pas le moins du monde, ma chère !

Elle rougit devant cette « chère », mais c'était une femme solide comme ses ancêtres steppiques et ce fut elle qui plongea la cuillère la première, sans touiller, car il ne fallait pas touiller, et il comprit qu'il fallait viser, la graine, le morceau de piment, de tomate, de...

— Qu'est-ce... ?

— Du *choto*. Du chevreau, mon ami. Avancez votre verre. 18 degrés. Vous m'en direz des nouvelles, mon cher, mon tendre ami...

Non. Elle n'avait pas dit ça, mais il bandait tellement que c'était tout à fait plausible et même crédible à l'intérieur du récit en cours. Il se mit à mâcher consciencieusement. Elle semblait apprécier cette attention. Bien sûr, elle n'avait pas cuisiné elle-même ces délices (et orgues), mais elle avait aidé. Un jour, elle touillerait elle-même les *migas*. *¡Un brazo de hierro!*

— En parlant de bras... commença-t-il.

Il n'y pouvait plus tenir. Jouir sous la table, sans intervention voisine, lui parut aussi injuste que de mourir sans le vouloir. Aussi

s'empressa-t-il de commenter ce qu'il ressentait, là, à l'intérieur, et aussi un peu et même beaucoup à l'extérieur.

— À l'extérieur... ? fit-elle sans y penser.

— Comment dire... ? dit-il comme s'il continuait cette non-pensée en direction de l'assouvissement qui n'est pas une conclusion mais toujours la promesse d'un recommencement.

Puis ils ne dirent plus rien et mangèrent jusqu'à toucher le fond de la gamelle avec leurs cuillères respectives, s'appliquant à ne pas les entrechoquer pour ne pas aller trop vite en besogne. Le vin fit aussi son effet et notre Alfred s'endormit alors qu'elle plaçait le dessert sur la nappe de communion. Elle le posa précipitamment car l'homme s'inclinait et elle le soutint avec un genou avant de trouver le moyen de le tourner dans le bon sens afin qu'il tienne sur la chaise. Elle souleva la bouteille, en examina le cul en connaisseuse et l'essora en riant, voyant la goutte s'éclater dans le fond de son verre.

*

— Alors le sang coagule à l'intérieur ? dit le policier d'un air dubitatif.

— C'est cela, dit le légiste.

Il pinça la tige dressée. Homme d'expérience, pensa le policier. Il fit signe qu'il avait compris.

— La mort l'a surpris, supposa-t-il en sortant. Il n'a pas eu le temps de...

Pensant qu'il est toujours plus convenable de se présenter à Dieu en état de parfaite flaccidité. Le légiste le suivait.

— Ya vacances et vacances, dit-il.

— Ou ya pas d'vacances, conclut le policier.

III

« Agitons les marionnettes ! » cria l'homme qui avait commandé une banana split. Comprenant non pas *Agitons les marionnettes* mais *À giton les maris honnêtes*, nous. Ceci traduit en notre langue de celle ibérique, à moins que ce fût de l'ukrainienne, auquel cas personne dans l'assistance ne comprit. Le soleil était en haut et la pluie menaçait gentiment toitures et façades, terrasses et jardinets. Les enfants jouaient, ne sachant rien d'autre faire. Les femmes jacassaient, comme si le temps leur appartenait. Et les hommes, assis sur la murette descendant la ruelle en face de la maison du docteur, attendaient une décision censée changer leur destin et la nature de leurs maux, lesquels étaient aussi divers que leurs pensées sur le même sujet. Alfred Tulipe s'était assis à l'ombre d'un oranger portant une profusion de fruits que personne, à part lui, ne songeait à décrocher en raison de leur douloureuse amertume. Et pas un touriste pour le prendre au piège de cette petite farce histoire d'en rire avec lui en lui proposant le même dépliant de cartes postales datant d'une époque où les bourricots laissaient leurs traces sur la terre battue de la chaussée.

Maman nous conduisait. Elle avait reçu de mauvaises nouvelles, autant dire que le père de ma petite sœur n'en donnait plus depuis trois longues semaines. J'entends encore le couvercle de la boîte aux lettres retomber sur son métal rouillé et disjoint. Je n'oubliai pas

de ramener la clé et de la replacer où je l'avais décrochée avec une impatience doublée d'angoisse, même si le papa de ma petite sœur n'était pas le mien. Ainsi, nous nous approchâmes du guéridon ombragé qu'occupait en maître de je sais pas quoi notre locataire unique dans un sens et dans l'autre. Il faut dire que non loin de là, accoudé à un guéridon en tout point semblable, un homme débitait des cochonneries, non pas à quelqu'un qui eût occupé son vis-à-vis, mais il les imposait à tous les occupants de la terrasse et de l'autre côté de la ruelle les ouvriers qui attendaient d'être appelés par le docteur, lequel sortait de sa maison avec la liste devant les yeux, écoutaient eux aussi, les coudes sur les genoux ou les mains jointes entre les cuisses.

Alfred Tulipe se leva, s'inclina comme un noble, ce qu'il n'était pas selon ses propres aveux et récits, et ses oreilles semblaient s'agiter comme celles d'un âne qui ne comprend pas ou ne veut pas comprendre, à ceci près qu'il ne recevait pas de coups de pied au cul, au contraire on aurait dit qu'il serrait les fesses pour retenir un pet (ce fut en tout cas ce que ma sœurlette souffla dans une des miennes, oreille et non fesse). Notre mère comprit qu'il était temps pour elle de comprendre, ce qui me fait dire aujourd'hui que l'homme qui exprimait des grossièretés ne parlait ni espagnol ni ukrainien, ni russe car elle était russophone de formation et même de naissance. Alfred Tulipe, qui parlait français si on ne lui demandait rien, suggérait par son regard inquiet et outré à la fois qu'il était peut-être

et même certainement opportun d'éloigner les enfants, autant dire ma sœur et moi-même, car je ne vois aucune raison qui lui aurait inspiré de s'intéresser au sort et à l'éducation de ceux qui jouaient non loin à leurs jeux indigènes, poussant cris et coups à tort et à travers, les uns se plaignant et les autres joyeux.

L'homme qui nous voisinait donc souleva la banane avec sa fourchette et en suçait une extrémité, arrondissant des lèvres qu'il aurait souhaitées pulpeuses et qui n'étaient qu'exsangues et craquelées, sans doute souffrait-il de la chaleur de ce mois d'août insensé, ce qui pouvait à la rigueur expliquer la teneur de son discours. Cependant il mordit, sans gourmandise toutefois comme cela se notait à la triste profondeur de son regard (il me regardait), et continua sa harangue sans cesser de mâcher, la crème glacée dégoulinant sur son menton géométriquement impossible à situer dans la série des polyèdres mal poilus. Notre mère comprit soudain qu'elle n'était pas en mesure de comprendre, vu l'étrangeté du langage employé par l'intrus (si vous permettez ce qualificatif quelque peu xénophobe voire raciste si cet homme était *coupé* — nous avons consulté ma sœur et moi la page web correspondant à cette particularité cultu[r]jelle).

— Heureusement que vous ne comprenez pas ma langue, soupira notre Alfred Tulipe.

— De laquelle s’agit-il... ? fit notre mère en s’asseyant tranquillement car si nous ne parlions pas la langue de l’intrus, nous n’avions aucune chance de saisir ni de commenter le sens de ce qu’elle contenait à ce moment précis de notre existence d’exilés.

— Ne me dites pas que vous ignorez... après tant d’années de fréquentations... bafouilla Alfred Tulipe.

— Je crois me souvenir... murmura notre mère.

Tant d’années ! Où avait-il été chercher ça ? Nous en étions à la deuxième, pas plus. Il revenait. Il n’avait pas changé. Il portait les mêmes vêtements. Il fumait la même pipe. Il sentait pareil. Et ses mains manquaient toujours de cette éloquence qui n’appartient qu’aux hommes bien nés. J’interrogeai ma sœur du regard : elle non plus n’avait pas envie d’aller jouer avec les enfants du pays qui maintenant se disputaient une balle, un chien sautant aussi après sans parvenir à l’attraper. Par contre, elle avait bien envie d’une banana split et l’homme la regardait comme s’il la connaissait de longue date.

— Des cochonneries, dit Alfred Tulipe. Il profite d’en parler parce qu’il sait qu’ici personne ne comprend sa langue. Il ignore bien sûr que c’est aussi la mienne.

— *Como si nada*, fit notre mère en se tapotant les joues avec un mouchoir aux senteurs enivrantes.

— Nada, nada... je ne sais pas, chère amie... Voyez comme il reluque les enfants...

— Volo... ?

— Oui, maman...

— Amène ta petite sœur plus loin.

— Plus loin ?

Mais où ? Je jetai un regard effrayé sur les coteaux harassés de soleil. Personne ne s'y promenait. Pas un âne. Des insectes. Seulement des insectes.

— Et des serpents, dit ma petite sœur.

Alfred Tulipe traduisait et l'homme le regardait comme s'il comprenait. Sa banane ruisselait. Il en exhaussa le dernier morceau et l'enfourna entre deux mots qui demeurèrent aussi obscurs que s'il ne les avait pas prononcés. Alfred Tulipe les traduisit. Notre mère ne voyait pas l'homme. Elle sentait bon. Cette senteur la rendait aussi fraîche qu'un pot de fleurs arrosé derrière la grille d'une fenêtre.

— Allez donc jouer !

L'homme comprenait cette langue. Il ouvrit grand sa bouche pour sourire. Aucune fraîcheur là-dedans, malgré ce qu'il venait d'engouffrer. Ma sœurette trépassait devant l'affiche où s'étageaient les glaces, mais le doigt posé sur la banana split glissa jusque sur

les aspérités tentantes d'un magnum aux gouttes aussi fraîches que les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle allait nous faire un caprice et notre mère s'emploierait à ne pas lui céder. Aussi, l'homme se mit à parler dans la langue qu'elle avait utilisée pour répondre à Alfred Tulipe qui en avait mixé au moins deux.

— Je crois que votre charmante et délicieuse petite enfant a envie d'un bon gros magnum aux amandes, dit-il d'une voix qui semblait sortir d'une caverne.

— Vous voyez bien, monsieur, grogna Alfred Tulipe, que nous le savons...

— Mais ce n'est pas l'heure de manger des glaces ! siffla notre mère.

Moi, je reluquais un bâtonnet sucré dans lequel on pouvait souffler et j'en connaissais la savoureuse et prometteuse note. L'homme me regarda comme s'il allait se décider à passer outre la volonté de notre mère. Déjà ses pièces d'or tintinnabulaient dans sa poche où sa main s'agitait, en proie à l'habitude et à la dissimulation, ce qui est interdit par la loi et les usages, et même tout simplement par le bon sens. Mais je connaissais ce même plaisir, quoique je préférasse l'exposition au soleil, sa chaleur ajoutant à la vitesse d'exécution je ne savais quoi de douloureux et de profondément personnel. Ma sœur exécuta un saut pour atteindre le haut de l'affiche. Son doigt désignait maintenant le « super magnum ». Il

figurait au-dessus de toutes les autres variations de la glacerie universelle. Jamais elle ne pourrait le faire entrer tout entier dans sa minuscule et délicate bouche qui ne connaît pas encore tous les mots dont il faut maîtriser le sens et la prosodie avant de pénétrer dans le monde, ce monde qui n'appartient à personne, ce qui constitue la plus grande énigme poétique de tous les temps, s'il n'y en a qu'un pour le dire. Je haletai.

— Si vous permettez... minaуда Alfred Tulipe et il se leva.

On le vit se diriger vers l'intérieur du café, mais il n'entra pas dans cette ombre. Sa trajectoire fut interrompue par l'apparition d'une jeune et jolie andalouse qui allait en boléro, cuisses nues et la chevelure envolée en boucles plus noires que la nuit la mieux rêvée. Un miracle de la chair. Comme j'étais en slip de bain trop étroit et en T-shirt trop court, mon érection, inévitable en pareilles circonstances, était publique.

— Comme elle est belle ! m'écriai-je en notre patois national.

— Volo ! Mesures-tu la portée de tes paroles !

Comme si le mécanisme de l'érection avait quelque chose à voir avec les mots ! Il était temps de mettre fin à ces rencontres fortuites. Ma sœurlette comprit instantanément qu'elle se passerait de super magnum, même si le monsieur avait retiré la main de sa poche pour répandre ses pièces d'or sur le guéridon où elles ne cessèrent de tourner. Alfred Tulipe se leva pour prendre le coude de notre mère

et la conduire vers la sortie. Ils descendirent ensemble les trois marches qui interrompaient la terrasse. L'eau répandue par la jeune beauté continuait de s'écouler et elle balançait le seau qui heurtait sa cuisse et y rebondissait. L'homme se leva aussi, mais seulement par politesse, car il ne s'en allait pas, bien qu'il eût achevé sa banana split. Au passage de ma sœur, il en caressa la tête. Sa main était tentée par le minuscule fessier qui n'avait connu, à ma connaissance, que la fessée et le suppositoire. Mais il se rassit. Il se mua en statue, muette et vidée de son sens. Nous ne sommes rien quand nous voulons être tout.

IV

« Bob Mandale n'en fera pas d'autres. Comme l'inspiration lui fait toujours défaut au moment de concevoir son prochain film, il redevient journaliste et braque ses feux sur l'actualité, ce qui l'éloigne de ses désirs et le rapproche d'un public qui en commentera sans retenue les aspects les moins distants de sa capacité à comprendre ce qu'on lui dit malgré qu'on le lui montre sans fards. Rien n'est moins artiste que la clientèle des lieux de culte, surtout quand il s'agit de culture. Cette fois, il m'a invité à goûter aux inventions culinaires d'une de ses fréquentations mondaines et nous voilà cinq ou six assis autour d'une table à peu près ronde, n'était un angle où prétend trôner cette chère comtesse de Vermort, qu'on orthographie Gisèle ou Giselle, je ne sais plus. Mettons. Nommons-la la Comtesse, avec une majuscule pour ne pas déplaire à l'assistance qui a hâte de toucher en connaisseur à ses mets délicats, selon l'épithète que leur a attribuée Bob.

— Alfred Tulipe ? Le poète... ?

— C'est que je ne suis plus...

— C'est la première fois que je vous vois, mon cher poète, et comme je souhaite vous entendre, rapprochez votre siège du mien et posez votre coude dans ma proximité. Bob, je ne sais comment vous remercier...

— Sauf qu'il n'est plus...

— Là ! Là ! Là ! Laissez-moi donc me distraire comme je l'entends, Bob. Votre dernier film est d'un ennui ! Et non seulement on s'y perd, mais on n'y comprend rien. Là ! Là ! Là ! Je ne vous demande pas de m'expliquer. Il est trop tard !

Pourtant, le sujet de ce navet m'avait d'emblée paru digne d'intérêt. Bob Mandale se proposait de comparer le système de production cinématographique hollywoodien à celui que la toute nouvelle démocratie ukrainienne venait de mettre en place avec une première production qui reprenait, sans toutefois le plagier, le thème que la production américaine avait déjà exploité.

— N'est-ce pas que ça ne peut être qu'intéressant ! s'était écriée la Comtesse avant la projection.

— Boudiou ! ne pus-je m'interdire de proclamer, bien que je ne fusse plus poète depuis trois jours.

— Vous allez voir comme je suis inspiré... heu... cette fois... balbutia notre Bob.

Le mot fin n'interrompit pas les effets nauséeux de notre déception. Pourtant, si je vous dis en quoi consiste ce film, vous le trouverez *vachement* intéressant.

— C'est meilleur avec de la sauce, souffla Bob dans mon oreille, car j'étais assis entre lui et la Comtesse.

— Tu ne dis pas quel genre de sauce, Bobby. Veux-tu que je me renseigne auprès de notre hôtesse ?

— Surtout pas ! Elle est capable d'en concevoir une nouvelle, du genre qu'on n'a jamais entendu parler ! Mange et cesse de m'ennuyer, Fredo !

— Mais c'est toi qui...

— Des messes basses ? siffla la Comtesse dans mon autre oreille. Je suppose qu'entre artistes...

— Je ne suis plus...

— Que penseriez-vous d'une sauce pour accompagner ce morceau ?

— Oh ! Mais c'est que c'est déjà du Mozart, chère Comtesse ! Pourquoi en rajouter ?

— Vous avez raison, Bob. Comme toujours. Sauf quand vous jouez au cinéaste. Je ne vous aime qu'en commentateur de mes propres passions...

— Oh ! que voilà un sujet prometteur ! gloussai-je sans le vouloir, mais en mâchant ce morceau de coq je ne pouvais me passer de me sentir poule.

— Vous voyez bien, monsieur Alfred, que vous êtes toujours poète. Vous avouez vous-même ne pas pouvoir vous en priver, de la p...

— Poule... Poète... On hésite... ricana Bob qui écrivait dans la chair du coriace et imbattable coq.

Mais revenons à nos moutons. Le film de Bob Mandale commença bien, mais dès la fin du générique, on ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'on allait s'ennuyer. Mais où donc cet imbécile de Bob avait-il été chercher cette idée ? En Amérique ? En Ukraine ? Pourquoi pas en Russie si...

— En Russissiquoi... ?

— Je ne vois pas mon ami Bob en barbouze...

— Mais c'est que je le vois, moi ! Là ! Là ! Là ! Je dis ça pour rire ! Ne vous offensez pas, Bob chéri ! Vous imagine-t-on seulement en espion ? Que chacun autour de cette table y réfléchisse en toute honnêteté. Une minute ! Rien qu'une minute !

Laquelle minute se passa sans rien dans la bouche. À peine si nous avions songé à en humecter les parois passablement fragilisées par l'esprit de combat de notre coq commun.

— Voilà, c'est fait ! dit enfin la Comtesse. Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter à ce silence... ? Non... ? Bien. Continuez, monsieur le poète qui prétend ne plus...

Faut-il que je raconte le film ? Pas celui de Bob Mandale. Le film américain intitulé « L'aspirateur de civilisation ». Avec quelques vedettes inévitables au générique et des conditions techniques

irréprochables, ce qui sauve quelquefois de la médiocrité du scénario ou en tout cas de la banalité de son sujet. Je passe sur les interprétations, toutes professionnelles, voire justes, avec ce qu'il faut d'invention ou de confirmation pour ne pas inspirer la critique négative.

— Venez-en aux moutons, monsieur Alfred...

Voilà, voilà ! J'y viens ! Sans moutons, mais avec un aspirateur venu du ciel. Et même de plus loin que le ciel, car comment concevoir sans en rire un ciel à ce point industrialisé ? Cela viendra, dites-vous ? Je vous laisse dire, car ces aspirateurs (il y en avait plusieurs et même des tas) venaient de plus loin que le ciel, c'est-à-dire de l'espace. Les plans innombrables qui décrivaient cette invasion (allez donc faire un film angoissant sans invasion ! commenta Bob) n'entraient pas dans les aspirateurs. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être que les auteurs avaient pensé qu'il est plus difficile d'entrer dans un aspirateur que dans une soucoupe volante. On ne distinguait aucun hublot, ce qui suggérait un automatisme, avec ce que cela suppose, de nos jours, d'intelligence artificielle. Les aspirateurs produisaient le même style d'aspiration que nos aspirateurs ménagers, peut-être même plus proche de ceux qu'on voit passer dans les hôtels, poursuivis par des domestiques zélés et quelque peu perturbés par la complexité de leur tâche. Et si le récit parlait clairement d'aspirateurs, ce n'est pas du tout parce que ces machines ressemblaient à des aspirateurs, mais parce qu'elles

aspiraient. Le Président, informé de cette particularité qui distingue toujours l'aspiration du crachat, surtout quand on évoque le canon et ses fusées, tournoyait sans rond dans son bureau ovale. Il ne comprenait pas et montrait à quel point il n'en savait rien, malgré la présence toujours gluante des services de renseignements et d'action secrète.

— Alors comme ça ils tirent pas... ? objecta-t-il alors que personne ne disait le contraire.

— On a la vague impression qu'ils... qu'ils...

— Kill ! Kill ! Vous ne savez dire que ça et vous n'en faites rien !

— C'est que... hésita un général taillé dans le roc de ses Appalaches, on n'a jamais vu de mémoire d'homme un système d'aspiration de cette taille et surtout conçu pour aspirer !

— Montrez-moi ça ! hurla le Président.

On lui montra (j'utilise le prétérit afin d'éviter de passer pour un nouveau romancier). C'est d'ailleurs un choix technique du *director*. Quelqu'un exige ou demande poliment qu'on lui montre et le plan suivant montre. Nous, on avait déjà vu. On était mieux informé que le Président et peut-être même que ses services secrets. Les aspirateurs avançaient dans l'espace noir et sans fond, noir parce qu'il est sans fond et sans fond parce qu'on n'en sait rien.

— Vous les voyez aspirer, vous ! protesta le Président.

— C'est après qu'ils aspirent, mister President !

— Mais qu'ils aspirent donc ! Et qu'on en finisse !

Cette parole du Président, sortie de sa bouche avec une nette nuance de désespoir, glaça toute l'assemblée qui s'ovalisa un peu plus. Je ne sais pas où va l'ovale quand il y va, mais on sait déjà qu'un cercle qui se réduit finit par ressembler à un point, c'est-à-dire à une figuration du rien. Ça leur fichait une angoisse destinée à être partagée avec les spectateurs. Nous, on n'y était pas, à la projection du film hollywoodien. On n'avait à supporter que le documentaire incertain de Bob Mandale. Mais en y réfléchissant avec lui, on angoissait aussi et ça n'empêchait pas les aspirateurs de civilisation de se rapprocher de notre triste et gentille planète habitable que c'est peut-être la seule et qu'on n'a nulle part où aller en cas de pépin.

— On a aussi un plan où les aspirateurs aspirent, continua le général qui en fait n'avait pas cessé de s'exprimer pour prendre la parole.

— Eh bien coupez ! Mais coupez donc !

On coupa. Gros plan sur un aspirateur. Il aspirait. On savait qu'il aspirait, mais il aspirait quoi ?

— Un travelling ! Un travelling ! Un travelling ! scanda toute l'assemblée d'une seule voix.

Et la caméra entreprit un travelling arrière (que c'est quand même plusse mieux qu'un zoom à la mode de Jesús Franco, dit Bob Mandale revenu à son morceau de coq sans sauce). Alors là... le premier Russe passa en trombe dans le tuyau, épouvanté par ce qu'il lui arrivait, dont il accusait l'Occident de ne pas l'avoir prévenu et même de le prendre, ou plus précisément de l'aspirer en traître. Il tournoya ensuite dans une masse d'objets qui ne pouvaient être que des samovars. Une sorte de déglutition épouvantable acheva son discours slavophile, ce qui attira du monde, tous des Russes, des Russes de toutes les époques, avant et après l'Émancipation, et même après la Révolution...

— Surtout après la Révolution, jubila le Président, parce qu'avant, hein, on s'en fout !

— Coupez !

Un panneau publicitaire annonça l'entracte. Tout le monde respira. On avait besoin de reprendre son souffle. On sait que ça va bien se terminer, surtout si tous les Russes sont aspirés, mais en attendant on perd son souffle et on éprouve le besoin de manger quelque chose, n'importe quoi pourvu que ce soit d'inspiration américaine. Les boissons noyèrent enfin le poisson et la projection reprit, non sans cris, car à ceux que poussaient les Russes dont l'interprétation était quelque peu exagérée s'ajoutaient les hurlements de terreur de toute l'Humanité qu'on voyait en transparence parce qu'il n'est pas

possible de la représenter sans les moyens des mathématiques qui ne sont pas conçues pour aider à la compréhension du récit en cours.

On était donc en train de se tranquilliser doucement, pas trop vite parce que la peur s'y connaît autant en plaisir que l'amour. Après tout, si ces aspirateurs venus d'un infini probablement divin aspiraient la civilisation russe, on n'était pas concerné et on se disait que même si c'était du cinoche, ça valait la peine d'être vécu, quitte à tomber nez à nez avec un Russe au réveil ou en allant acheter ses croissants. À vrai dire, le rythme du film se ralentissait et on ne se demandait plus ce qui allait se passer si ça continuait, sauf qu'il n'y aurait plus de Russes sur la Terre et que ça serait sans doute très rentable de les remplacer par des Américains, des Blancs avec un peu de noir mais pas trop, en se méfiant toutefois des Chinois qu'on voyait rire comme des flans sur la place Tian'anmen. Cependant, on se demandait si on était arrivé à la fin du film ou si on allait assister pendant l'heure qui restait à la souffrance du peuple russe, tant attendue depuis des siècles que la logique nous le promettait et que ça n'arrivait pas, ni mathématiquement ni en rêve. Dans la salle, les gens commençaient à s'impatienter, d'autant qu'il n'y avait plus de Russes à aspirer et que le film n'entraînait toujours pas dans les entrailles des aspirateurs pour qu'on puisse voir à quel point les Russes souffraient en passant dans le filtre à poussière, sans doute réduits à cette poussière. On pouvait prévoir que dans le prochain

épisode, si celui-ci tenait ses promesses marchandes, les extraterrestres, ou Dieu lui-même, accompagné de son fils, de ses prophètes et de ses houris toutes plus désirables les unes que les autres, cultiverait ses jardins avec cet engrais et on verrait alors sortir de terre, si c'était de la terre, de nouvelles croyances et des rites encore plus bandants.

Pourtant, au grand dam de chacun, un Occidental, Texan de surcroît, passa. D'abord, on ne l'entendit pas crier. On pouvait voir à quel point ses yeux n'y croyait pas. Il semblait dire : « Non, pas moi ! Je suis de Dallas ! Pas de Pétersbourg ! » Puis le cri arriva, dans toutes les langues, sauf le russe. Il fut suivi d'une foule occidentale considérable. Un mélange de toutes les couleurs, de toutes les idées, bonnes ou mauvaises. Et l'angoisse reprit sa place dans les poitrines, avec cette pensée exaspérante : « C'est notre tour ! Dieu ne se satisfait pas de l'engrais russe. Il ne vaut rien l'engrais russe. D'ailleurs comment vaudrait-il quelque chose ? C'est notre chair qui va nourrir les prochaines plantations divines, là-bas on ne sait où, mais on y va alors qu'on n'y est jamais allé ! »

Un vacarme que je vous dis pas ! La polyphonie en enfer ! Les murs s'écroulaient et rejoignaient les corps dans les tuyaux. Le Métal rougissait. On craignait la fonte. Voyons voir s'il y a des Chinois dans le tas. Il y en avait ! Ouf ! Nous ne serons pas seuls ! Nous ne serons jamais plus seuls ! Une idée de Dieu qu'on ne sait pas où il a

été la chercher, mais l'a trouvée ! Ça devait bien finir par nous arriver.

— Oh ! Oh ! dit le vrai Président, pas celui du film. On est à Hollywood ou on n'y est pas, hein ? Voyons ce que nos excellents scénaristes ont trouvé pour nous sortir de là. Il est temps de mettre fin à notre angoisse artificielle obtenue sans le recours aux substances interdites. Vive Hollywood ! Je vous passe le micro, amis du cinéma universel !

En effet, pouvait-on imaginer un film où toute l'Humanité disparaît à cause des Russes ? On ferait quoi en sortant du cinoche ? Tout aurait-il disparu ? C'est impossible. Inimaginable. On n'arrive même pas à imaginer la disparition totale de tous les Russes sans exception. Alors vous pensez, l'Humanité. Avec son Occident qui fait du cinéma qui rapporte. Non, non et non ! comme s'écrie le papa dans le film de Tati (qui était Russe, nom de Dieu !)

— Chers scénaristes américains avec ce qu'il faut d'émigrés pour que ça marche, trouvez la solution de ce putain de film, comme disait Cromwell, sans tuer tous les Russes, parce que c'est impossible, et surtout en nous réservant le beau rôle, celui qu'on a envie de rejouer. Je vous fais confiance, amigos !

Il avait raison, le vrai Président, de faire confiance à ses meilleurs ouvriers du divertissement que les mauvais esprits (opprobre sur eux !) confondent avec l'abrutissement. Non, non, il n'y aura pas de

microbe ni de virus pour détruire ces maudits aspirateurs venus, après tout, d'on ne sait où. Il ne serait pas raisonnable de penser en finir avec des machines en leur injectant nos meilleures maladies. Les machines, c'est avec des bugs qu'on les neutralise. On n'a même pas envisagé le canon ni la bombe, à cause de retombées dont il est impossible, en mathématiques et ailleurs, de calculer les effets sur ce qu'on sait de nous-mêmes.

— Il nous faut des bugs ! s'écria le premier scénariste.

— Un seul nous suffira ! brandit le deuxième selon le processus hollywoodien.

— Oui mais lequel ? objecta Woody Allen. Un bug américain ? Vous n'y pensez pas ! Quelle honte ce serait ! Imaginez...

— Voilà un bug russe, dit un estropié ukrainien en s'avançant dans la grande salle des scénarios hollywoodiens. Je l'ai pris en pleine poire. Depuis, je vais de traviole, mais je vais. Si l'Occident dont je rêve avec Tourgueniev même s'il est russe n'y voit pas d'inconvénient, le voici.

Il déposa le bug sur l'ancien bureau de Harvey Weinstein. Les scénaristes, qu'on ne comptait plus, s'approchèrent prudemment, redoutant un piège russe, même si dans le film tous les Russes ont été aspirés. C'était bien un bug. Un comme on n'en avait jamais vu. Pour la première fois dans l'Histoire de la Grande Russie, cette civilisation avait inventé quelque chose d'utile à l'Humanité, à part le

samovar, encore que la théière arabe nous ait mieux inspirés. Et c'est ainsi, chers spectateurs prêts à avaler les couleuvres américaines, que le bug russe détruisit les aspirateurs de civilisation, lesquels s'écroulèrent dans nos déserts après avoir subi les outrages de notre atmosphère qui ne fait pas de cadeau à tout ce qui tombe du ciel.

Et voilà comment tout le monde sortit des salles obscures, le cœur joyeux mais surtout soulagé, car on ne pouvait plus accuser l'Occident d'avoir applaudi à la disparition de la civilisation russe, il en restait encore quelques-uns, pas beaucoup, mais assez pour espérer que leur Histoire s'en trouverait changée, enfin ! Cependant...

Cependant, car cette histoire n'est pas terminée, personne ne remarqua, dans la foule qui s'égaillait par les rues de Kiev, un petit homme pas comme les autres, car il était aussi, comme Bob Mandale, un cinéaste. Le film hollywoodien lui avait plu. Il ne pouvait pas dire le contraire. Il est toujours agréable au cœur et à l'esprit d'un Ukrainien d'espérer que la fiction devienne réalité un de ces jours. Il était d'accord avec lui-même sur ce plan-là. Il se mit à réfléchir aussitôt sorti du cinéma. Il marcha avec les autres, puis les rues se vidèrent assez vite et il se retrouva seul. Cette fin hollywoodienne, pompée sur H. G. Wells, n'en était pas une. C'était même une tromperie, car dans la réalité qui commençait à renaître dans l'esprit de cet homme, les aspirateurs de civilisation étaient

assez intelligents pour ne pas se laisser avoir par un bug. Et un bug russe ! Comme si un bug russe était de taille à sauver l'Humanité d'une terrible aspiration qui ne laisserait sur Terre aucune trace de l'Homme ni de son génie.

— À mon avis, pensa cet homme presque égaré dans la nuit de sa capitale, on ne peut même pas imaginer un Américain capable de croire à une pareille fable. À tous les coups, ces scénaristes se sont laissés infecter par un espion venu de Moscou sous la forme d'un Ukrainien, un espion avec cette idée d'un incommensurable bug de totale invention russe, une invention supérieure à celle du samovar et aux saveurs du kvass. En fait, cette destruction des envahisseurs est totalement illusoire. Et la suite que promet Hollywood n'a rien à voir avec les jardins de Dieu. Il n'y aura jamais d'autres croyances que celles que nous ne partageons pas.

Et, gravissant quatre à quatre les marches de l'immeuble en ruines encore fumantes où il logeait malgré l'absence de fenêtre, il empoigna au passage, entre son lit et la table, un crayon qu'il s'employa, avec une extrême patience, à tailler en pointe, une pointe digne d'une fin que peut-être personne en Occident n'accepterait sans rire ou injurier, mais une fin tout à fait dans la ligne de ce qui reste de l'espoir quand on n'a plus rien pour le partager.

— Vous voulez dire... s'écria la Comtesse, que... que...

— Quoi queue ?

— Que... poursuivit-elle avant de se laisser dépasser par sa pensée, que l'Ukraine a gagné la guerre !

Les invités, toujours en lutte contre le coq de leur assiette, se figèrent.

— Allons... Allons... Vous badinez, cher poète...

— C'est que le film de Bob n'est pas achevé, couinai-je en me protégeant la nuque. Je veux dire...

— Tu veux dire que je n'ai pas conclu... J'ai toujours eu du mal à conclure... Je me demande d'ailleurs si j'ai conclu une seule fois... Voyons...

Et voici notre Bob Mandale, cinéaste inachevé, parti dans ses réflexions qu'il n'est pas utile de transcrire ici, ni en joycien ni en russe. Voici la fin que je proposai :

— Notre cinéaste ukrainien, qui fut guerrier, et blessé jusque dans son âme, suivit pas à pas le scénario américain, cependant avec plus de logique, plus finement ou pour le dire clairement : plus proche de la réalité qu'il connaissait sans doute mieux que ses homologues américains. L'idée du bug russe imparable ayant été écartée d'un revers de main, il poussa la logique aussi loin que son esprit l'invitait à demeurer maître de la fiction en question. Et bien sûr, comme c'était à prévoir, les aspirateurs de la civilisation

aspirèrent tout. Il ne resta plus rien. Même l'atmosphère fut aspirée, l'eau, les montagnes, toutes les formations géologiques, les traces, quelles qu'elles fussent, tout a disparu je vous dis ! cria le cinéaste ukrainien à travers le trou qui avait servi hier à accueillir une adorable fenêtre sur la vie et le bonheur d'être en vie.

— Voilà, conclut-il, la différence entre notre civilisation, qui doit beaucoup à la Russie, et celle de nos amis américains : nous ne croyons pas aux aspirateurs de civilisation ! »

V

J'en ai une autre sur Alfred Tulipe. Maintenant qu'il est mort et enterré. Quel bordel il avait mis dans ma famille ! Il est revenu l'été suivant. Même casquette, même valise, même air de tout savoir sans avoir rien payé. Il ignorait que c'était son pénultième été. Cette fois, il ne consuma pas un café au buffet de la gare. Ce n'est pas qu'il voulût s'en passer, mais Francisco n'était plus de ce monde et personne ne lui a succédé au comptoir. La poussière du désert avait recouvert toutes ces planches déjà sales et disjointes. Mais le quai n'avait pas changé. On pouvait toujours suivre la trace du chariot du porteur, un certain Torcuato qui boitait d'un côté et amblait de l'autre. Alfred le salua mais l'autre ne le reconnut pas, peut-être à cause des lunettes de soleil, car Alfred avait subi, selon ses termes, une « opération oculaire » d'une gravité telle qu'il avait bien failli perdre la vue. Ce fut la première info qu'il nous accorda, à peine entré dans notre maison, et en même temps notre mère arracha le carton qu'elle avait punaisé sur le chambranle de la porte d'entrée. Fred était de retour. Notre mois d'août en allait être changé. Il monta sans y être invité, sachant que « sa » chambre était prête. Je ne me souviens pas si Juan était là. S'il y était, il devait faire les cents pas sous la galerie, pivotant sur un talon à chaque angle et empoignant chaque fois le tronc d'un oranger, une manie qu'il avait quand il prétendait penser à « autre chose ». Ma petite sœur (je m'en

souviens bien) attendait, assise sur la margelle du bassin, une main dans l'eau et l'autre dans ses cheveux, de sauter joyeusement sur les genoux de celui qui se croyait déjà notre père (qui est aux cieux). En tout cas Alfred Tulipe ne cultivait pas un tel projet. Il connaissait la maison depuis l'année dernière et il avait pris le temps de s'imprégner de l'âme des environs, que c'est pas facile quand on arrive d'aussi loin. Mais ce n'était pas la guerre qui le poursuivait. Il parlait rarement de son gagne-pain, mais il en parlait et on n'en savait pas plus. Il redescendit, vêtu comme l'année dernière d'un pantalon de coton, d'une chemisette de coton et d'espadrilles de coton, le tout de couleur blanche, avec une légère odeur de lavande et de tabac. Notre mère arrangeait la table, fleurs et couverts, et la bouteille qu'elle n'oubliait jamais. Il se trouvait toujours un homme pour la déboucher. Mais je ne vois pas Juan s'installer devant une assiette et brandir le tire-bouchon en plaisantant à propos de ce qu'on doit au passé. Je vois Alfred prendre place, ma petite sœur se glisse entre deux chaises pour se poser sur son tabouret, notre mère tourne autour de la table et moi je suis sur la sixième marche et je m'apprête à sauter, la septième m'étant interdite depuis que je me suis foulé une cheville et esquiné un genou.

— Volo ! Je t'ai déjà dit de ne pas...

Je saute. Ma sœur rit. Ce n'est pas cette fois qu'elle me verra me fracasser sur le sol aux dalles humides à cause d'un filet d'eau qui fuit de la margelle. N'y mettez pas le doigt, lecteur, dans ce petit

orifice, sans quoi mon saut n'a plus le sens que je lui donne en attendant de sauter de la septième mais pour cela il faudra 1) que notre mère accepte cette inévitable contrainte 2) que la peur d'avoir mal me quitte alors que j'en souffre encore dans mes cauchemars. Je ne souhaite à personne de se casser un os ou de distendre un tendon. Juan ne devait pas être là, sinon il m'aurait défendu la sixième et peut-être même la cinquième. Je m'accroupis avec souplesse au pied de la première marche, celle par quoi tout commence. Alfred me regarde comme on considère que cet âne n'est pas fait pour le travail qu'on lui assigne. Ma cheville n'est pas totalement remise et mon genou craque. Mon cul a heurté la dalle qui a basculé. Un jour, je la pêterai.

— Vous arrivez à temps, dit notre mère, s'adressant à Alfred et non à moi, mais j'arrive et je m'assois entre la chaise que notre mère occupera et le tabouret sur lequel ma petite sœur se dresse comme si elle voulait voir ce qui se passe dans l'assiette d'Alfred qui n'est d'ailleurs pas différente des nôtres.

— Cette fois, dit gaiment Alfred, le train était à l'heure, à trois minutes près toutefois.

— C'était une locomotive à vapeur ? demande ma sœur.

— On n'est pas dans un dessin animé ! dit Alfred en tendant son assiette.

Notre mère remplit l'assiette. Chaque fois qu'elle y dépose le contenu de la cuillère de service, elle regarde Alfred et attend et il fait un signe. C'est oui ou c'est non. Mais ce n'est peut-être pas que cela. Ce n'est pas forcément « j'en ai assez » ou « encore un peu ». Il se peut qu'elle recherche un compliment. Il finit par en trouver un et le balance par-dessus son assiette pour voir s'il fait son effet ou s'il est nécessaire qu'il se creuse encore la tête pour en dénicher un qui soit à la hauteur de ce que notre mère exige de lui. Vous ne le connaissez pas, allez. Et elle non plus, d'ailleurs.

— Le voyage s'est bien passé ? dit-elle une fois qu'il a reposé l'assiette devant lui, satisfaite de pouvoir encore exercer ce pouvoir qu'il ne lui a jamais reproché.

— Les gens sentent mauvais, dit-il. Et il est inutile de leur parler...

— Ils ne répondent pas ? dit ma petite sœur.

— Personne ne vaut la peine d'être connu dans ce Monde.

Notre mère ne frémit pas en recevant ce compliment en voie de décomposition. Au contraire, elle se réjouit ou feint d'avoir retrouvé le bonheur de l'an passé.

— Mais ici, dit-elle enfin, vous êtes comme un coq en pâte...

— Vous me cuisinez déjà, ma chère !

Ils rient, l'un en face de l'autre, la fourchette haute et le couteau agile. Ma petite sœur ne comprend pas et se plie. La voilà le nez

dans son assiette. Moi, je mâche. Je n'imité personne et n'ai pas le souci de me prêter à leurs jeux. Il est trois heures. Alfred a voyagé depuis la nuit. Il a aimé les quais déserts d'Atocha. Les pas feutrés et le glissement des valises. Les voix qui ne se rencontrent pas faute de conversation. Mais une fois entré dans le compartiment, il s'est bouché le nez. Vous comprenez : les gens, leurs mots, leurs passages, leurs disparitions et apparitions, c'est agréable au fond. Mais leur odeur, ah la la !

— Au moins cet agneau sent bon l'herbe rare de vos coteaux, dit-il sans cesser de trancher.

— Ça fait comment un train électrique ?

Je pince ma sœur. Qu'elle se taise ! Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour dire oui ou non et on ne sait jamais si c'est oui ou si c'est non. Moi, j'ai l'âge d'être compris. J'ai des érections. Je vois loin. Et rien n'arrête mon imagination. En plus, elle mâche si lentement qu'on ne l'attend pas. Et si elle ne recrache pas la viande concassée par ses dents de lait, on n'entend pas notre mère lui reprocher de ne jamais penser à la guerre, comme si nous n'en savions rien. Sinon Alfred grimace de dégoût et il sauce impatientement, ce qui ne l'empêche pas d'engouffrer ensuite ce morceau de pain arraché au pain lui-même, car il est défendu d'utiliser un couteau, la chair de notre Bien-aimé n'étant pas conçue pour être saignée de cette odieuse façon. On rompt, ici. Et on s'en

excuse. Alfred a bien compris de quoi il est question et il ne plaisante plus à propos de notre Créateur, quoiqu'il ait l'air de se foutre éperdument de ces rites. Juan était-il là ?

— Après le dessert, dit Alfred, les enfants font-ils toujours la sieste ?

— Bien sûr que oui ! répond notre mère. Pourquoi me demandez-vous cela... ?

— Ils ont grandi depuis l'été dernier.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Ils ont poussé, continue Alfred.

Il nous toise et montre ses dents qui mériteraient le *palillo*. Notre mère, avec toute la discrétion qu'on lui connaît, se lève pour aller fouiller dans le tiroir où on trouve des *palillos* si on les cherche. Elle n'en trouve pas. Alfred, impatient, fait donc usage d'un de ses ongles et en cure plusieurs fois l'interstice sur la pointe d'une canine, cela sans cesser de nous regarder.

— Nous attendrons les premiers rayons du couchant, dit Juan.

Il était donc là ! Et moi qui raconte tout ça sans lui ! Mais qui m'en voudra ? Après la sieste, qui sera de courte durée car le repas a pris plus de temps que d'habitude, nous irons promener dans les coteaux et de là-haut nous verrons les neiges éternelles qui semblent se moquer du désert. Nous traverserons des jardins en fleurs, une abondance de fleurs nourries de l'eau des profondeurs et

de tous les minéraux qu'on sait énumérer sans se tromper de sens, sœur et moi. Ça fera bien plaisir à monsieur Alfred qui travaille au service de la géologie associée à l'agriculture, mais sans être géologue ni agriculteur, Juan n'est pas sûr que ce soit là un métier, même si c'est une occupation qu'on ne peut pas soupçonner d'indignité mais dont il n'est pas exagéré de prétendre que si elle nourrit son homme elle ne lui permet pas de s'habiller autrement que pour ne pas paraître nu devant les autres. Ces autres qui puent, disent n'importe quoi et dont on imagine les pensées, voire les injonctions, à la vue de ce voyageur qui ne porte rien qu'on a envie de voir et d'acheter. Voici la sieste.

Chacun dans sa chambre. Et en slip parce qu'il fait très chaud cette après-midi-là. Comme toutes les après-midis andalouses en été. Couché sur le dos (ou à plat-ventre pour ce qui concerne ma petite sœur). Je ne sais rien à ce propos de notre mère et je n'ai pas d'autres ressources que mon imagination eu égard aux dispositions de monsieur Alfred relativement à la pratique de la sieste. Où est Juan ? Oreilles collées de chaque côté du mur. Ainsi communiquons-nous ma sœur et moi à l'heure de la sieste.

— Qu'est-ce que tu dis... ?

— Je ne dis rien, sœur ! Je pense.

— Je croyais que tu disais quelque chose...

— À propos de quoi ?

— D'Alfred... de Juan... de...

— Je t'en prie ! Un mot de plus et...

Voilà le soleil qui se prépare à se poser sur l'horizon. Nous sommes prêts et nous attendons Alfred. La fenêtre de sa chambre est ouverte. On l'entend siffler. Juan fait un trou avec la pointe du makila qu'il a ramené de son service militaire et qu'il traite comme un souvenir auquel il lui est agréable de penser. Un autre pays. Il y a beaucoup de pays dans ce pays. Il en parle comme s'il en connaissait la langue. Marin d'eau douce il était. Sur le fleuve Bidassoa. Traversant l'estuaire deux fois par jour à bord d'une vedette armée d'un canon. Il a maintes fois décrit ces missions sans guerre. À la place des Russes, il y avait des contrebandiers. Des descriptions et des anecdotes qui meublaient passablement nos conversations sous la tonnelle du jardin. J'y pense à cause du makila, sinon je penserai à autre chose, mais je ne sais pas quoi.

— Vous venez, Alfred ?

— Je vous ai dit de m'appeler Fred. Cela me fait plaisir.

— On vous attend... Fred.

— J'arrive, j'arrive ! Ces maudits godillots... !

Le voilà. En plein soleil. En culotte courte, godillots en effet, et chaussettes de foot « à cause des serpents ». Notre mère frémit rien qu'à l'idée de rencontrer un de ces serpents dont on parle sans les

avoir jamais vus, sauf Juan qui en connaît plusieurs, même qu'il les a nommés pour ne pas causer de quiproquo. Il dit ça en soulevant ma sœur qui s'épargnera ainsi, sinon les serpents, du moins la fatigue et la sueur des chemins.

— Volo sait écraser les scorpions avec le pied, dit-elle, joyeuse avec ses jambes sur ces solides épaules d'homme.

— Il a de bonnes godasses au moins ? ricane Alfred.

Si je n'en avais pas, stupide animal, je ne m'aventurerais pas dans le désert. Il montre deux cuisses poilues et chétives. Une troisième ne vaudrait pas mieux. J'ouvre la marche. On peut me faire confiance. J'ai l'œil. J'ai appris la leçon. L'été dernier, monsieur Alfred a bien vu que je m'y connaissais en chemin. Jamais il ne s'est avisé de passer devant moi. Il s'est toujours tenu derrière et pas que derrière moi. Le chemin ainsi foulé par les autres pieds lui semblait sûr. Il y allait sans hésiter, mais jamais devant, toujours derrière. Or, cet été-là, qui était le pénultième, le voilà-t-il pas qu'il me dépasse et prend la tête du peloton familial, si tant est qu'il appartienne à notre sang. Il m'empoussière des pieds à la tête et frappe le sol avec sa canne de bambou. Des cailloux giclent dans l'alfa, ricochent sur la terre, s'enfoncent dans les palmiers nains.

— Ces hommes ! glousse notre mère.

Juan éclate de rire et ma petite sœur lui ôte son béret pour s'accrocher à ses cheveux. Ça se soulève drôlement, des épaules qui rient !

— Et moi donc ! glapit Alfred qui n'a rien compris.

Soudain, alors que le soleil est encore debout, il disparaît. Pas le soleil. Alfred. Nous ralentissons, nous nous tournons, d'un côté, de l'autre, nous nous arrêtons, nous nous rapprochons.

— Où est monsieur Alfred ? demande notre mère d'une voix si inquiète que ma sœur en chiale aussi sec.

Juan remet son béret et tape la cuissette qui s'agite sur son épaule.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? dit-il comme si ça ne l'intéressait pas de savoir où est passé « notre » Alfred.

Il retape la cuissette.

— Toi qui domines le monde, dit-il, qu'est-ce que tu vois... ?

— Je vois rien d'autre, déclare la sœur.

Elle frotte sa cuissette et même la gratte. Les mains de Juan ont des poils. Ce sont les poils qui font mal. Il retape encore. Cette fois, elle balance ses pieds et menace d'aplatir le nez de notre Andalou de service. Il empoigne les pieds et serre les petits genoux contre sa mâchoire, mais j'ai déjà franchi la distance qui nous sépare de l'endroit où Alfred est censé avoir, disons-le, disparu. Nous l'avons

dit tous ensemble, si des fois quelqu'un (mais qui ?) douterait de notre sincérité ou au moins de notre sens de l'observation. Je m'avance tandis qu'ils n'avancent plus, se tenant l'un contre l'autre, ma sœur étant toujours juchée sur les épaules de Juan. Je ne les ai jamais vus si près l'un de l'autre. Ni ma petite sœur non plus et du coup elle s'est immobilisée et elle regarde le béret et le foulard, l'un après l'autre, alternativement. Moi, je suis déjà en haut, le bâton en avant, des fois que ce ne soit pas Alfred qui surgisse du néant. Les ombres se sont infiniment allongées. Je scrute. Je veux calculer. C'est une équation à une inconnue, mais si jamais il y a une autre inconnue, je sais que je n'ai pas encore acquis le niveau nécessaire. Je prie. Je ne prie pas souvent, mais je n'aime vraiment pas ce genre de blague. Une fois, papa m'a surpris en surgissant d'un mur. Comme je vous le dis. J'ai cru mourir. De quoi, je ne sais pas. Comme on en riait lui et moi, j'ai douté que ce fût de peur. C'était autre chose, comme s'il n'existait rien entre la surprise et la mort. Ça me travaille encore cette histoire. La preuve, j'avance moins vite, je monte moins haut, je ne vois plus aussi bien, je n'entends plus rien. Maudit Alfred. S'il croit provoquer l'arrêt de mon cœur, il se goure ! Ce n'est pas comme ça qu'il m'empêchera de me mettre entre lui et notre mère. Je serais toujours plus vivant que lui ! Et il mourra avant moi.

Je ne croyais pas si bien dire. Je vacillais entre les pierres, incertain comme le temps qui menaçait ma cohérence, lorsque je l'ai vu,

étendu les bras en croix au milieu des palmiers nains, couverts d'insectes si jamais vous considérez que le scorpion en est un. Ses yeux n'étaient pas fermés, mais les morts ne voient rien. Je m'étais transformé en statue. Pourtant, mon bâton oscillait. Je le sentais en mesure de frapper ces carapaces têtues. Mais à quel prix ? Si notre hôte était mort, à quoi bon écraser ces pauvres scorpions qui se sentaient chez soi à juste titre, cadavre ou pas cadavre. Cette terre leur appartient. Or, Alfred était devenu terre. Il s'y enfonceait si personne ne tenait à lui destiner une sépulture comme cela se fait en temps ordinaire. Mais ce temps, qui était aussi incertain que mon récit (pardonnez-moi), ne l'était pas. Il m'appartenait aussi bien que cette terre à ses peuples de sang et de sève. Et je crois bien que si Juan n'était pas intervenu, j'aurais passé ce temps à observer, avec jouissance et curiosité, cette décomposition que j'imaginai lente, capable de dessécher, de réduire en poussière et d'éparpiller aussi bien et sinon mieux que le vent, qu'il vienne de la mer ou des montagnes, qu'il rende nostalgique ou fou. Ma sœur n'était plus sur les épaules de cet ouvrier dont je connaissais les qualités d'expérience et de fidélité. Il transperça alors chaque bestiole à la pointe de son makila (vous voyez bien maintenant pourquoi il était nécessaire et logique, pour le bien du récit, que ce fût un makila et non point une canne de vieillard, même à tête de mort), au grand dam de ma propre intelligence des choses de ce monde. Avait-il assez pris grand soin de ne pas blesser notre Alfred ? Oui.

VI

On était loin du front. C'était l'été. On entendait les remous du marais et le vent, tranquille et tiède, traversait les bois environnants comme un touriste qui connaît le pays. La maison du fermier Roman occupait le centre d'une clairière située sur l'adret d'une colline boisée. Plus loin, des bras d'eau noire pénétraient les prés qui descendaient vers la route. Le sergent Zenko avait disposé les trois photographies sur la nappe aux motifs chasseur. Les deux verres limitaient ce triangle, l'un à la pointe, du côté où Roman était assis à cheval sur sa chaise, les bras croisés sur le dessus du dossier, et du côté de la base opposée le sergent jouait avec les reflets de son verre, car la lampe était située juste au-dessus. Roman était tout ouïe.

— Celle-ci, dit le sergent, date de l'année dernière. On voit la maison que ma femme a héritée de son vieil oncle Guillermo, qui est mort donc. Elle a des racines andalouses. Tu t'imagines ? Un bon refuge pour elle et les enfants...

— Je vois deux enfants. Un garçon et une fille...

— C'est ma fille, Alice. Lui, c'est le fils de l'ancien mari de Nikita, Volo. Comme mon fils. Mais avec la guerre, je n'ai pas eu le temps de vraiment le connaître. Mais est-ce que je connais mieux ma fille ? Tu ne peux pas savoir...

— Et ce type, là, devant la porte, avec son chapeau à la main et cette drôle de pipe dans l'autre main... ?

— Ah... Oui... C'est le locataire. Un touriste français. Nikita lui avait loué une chambre. Je n'ai pas Photoshop sur mon laptop, sinon tu penses bien que je l'aurais effacé...

— Qu'est-ce qu'on fait pas avec ces outils-là, cousin !

— Sûr qu'on le fait ! Mais avec la débandade de la semaine dernière, je n'ai pas perdu que mon laptop. Heureusement, j'ai toujours ces photos sur moi. Celle-là, c'est devant la maison...

— Ya un autre type. On dirait que cette camionnette lui appartient.

— C'est le livreur. Nikita cuisine pour d'autres touristes. Mais ce Français (que tu vois là encore sur la troisième photo) est le seul locataire. C'est la première fois qu'elle loue une chambre. Elle pourrait en louer au moins deux autres, mais elle craint de pas pouvoir y arriver. Elle voulait voir ce que ça donne, de louer à un touriste. Je ne sais pas ce qu'elle en pense maintenant que c'est de nouveau l'été, là-bas comme ici. Le courrier... avec cette débandade... Tu entends l'eau ?

— Rien de nouveau, rassure-toi. Ils ne viendront pas ici. Toute la rive est minée. Et le lit en profondeur. Je ne leur conseille pas de nous rendre visite.

— Tout est prêt en effet pour les recevoir. Les munitions sont arrivées aujourd'hui. Quatre nids de mitrailleuses. Chaque homme équipé de quoi en tuer dix. Cinq mortiers. Les drones se relaient en permanence. Et moi je suis ici à boire un coup avec toi. J'en ai marre !

— Tu devrais ranger ces photos, cousin.

Roman détruisit lui-même le triangle, puis il superposa les photographies dans la paume de sa main, on voyait Nikita qui souriait, la fillette qui grimaçait comme si elle savait qu'elle était belle à se damner et le garçon avait l'air si triste qu'il semblait en effet ne pas appartenir à la famille. Mais c'était aussi le fils de Nikita. Les mêmes yeux. Cette connaissance instinctive de l'autre. Comme s'il allait en dire quelque chose. Roman retourna le paquet et une date apparut, avec l'indication de lieu, et les prénoms des deux enfants et une évocation du soleil d'Andalousie. Le sergent rempocha les photographies sans les ranger dans son portefeuille. Il se contenta de les glisser dans la poche, remonta la navette de la fermeture à glissière et vida son verre en expirant bruyamment à travers ses narines. Il s'était rasé ce matin. Il avait supprimé cette barbe, vous savez pourquoi ? Il ne voulait plus ressembler aux autres. Seulement à lui-même. Et il avait tué un jeunot rasé de frais la veille. « Je suis perdu ! » qu'il lui avait dit avant de s'écrouler dans l'eau noire. Et Zenko se demandait encore ce qu'il avait voulu dire par là : je suis perdu c'est-à-dire que je ne retrouve plus mon chemin qui est

aussi celui des miens. Ou : c'est fini et pourtant je veux vivre ! À bout portant, car le Russe avait surgi comme de nulle part, et le coup était parti, en pleine poitrine, « à mon avis pas trop loin du cœur ». Le corps s'était enfoncé dans la boue, mais le visage n'avait pas été enfoui dans le limon qui tournoyait autour. C'était un visage d'enfant. Peut-être même pas rasé de frais. Et la bouche s'était refermée en même temps que les yeux. Ensuite, ç'avait été la panique et le brouillard d'eau et de vase s'était élevé et il avait fallu le traverser sans savoir si c'était la bonne direction. Il avait cru à chaque seconde se jeter dans les bras hostiles de l'ennemi. Son cœur avait dû conserver ces traces. Elles étaient sans doute indélébiles et s'il vivait assez longtemps pour le raconter, elles finiraient par causer de sacrés problèmes incompatibles avec la vieillesse. Voilà de quoi ils parlaient, les deux cousins, vidant la bouteille en toute équité, de chaque côté de la table qui avait connu leur enfance et bien d'autres projections dans le futur.

— Va falloir que j'y aille, cousin. Merci pour le coup. La prochaine fois, tu m'invites à manger, mais là, je n'ai pas le temps. La nuit va tomber et on m'attend. Comment va Polina ? Les enfants ? Nous n'avons pas parlé des tiens. En Pologne ? C'est plus proche. S'il n'y avait pas eu cette maison en héritage, Nikita aurait rejoint les tiens en Pologne. Mais tu sais ce que c'est, une maison en Espagne, comme un château. Et puis la guerre n'arrivera pas là-bas, au bout

de la Méditerranée. Tandis que la Pologne, nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Sur ses paroles débitées comme une prière à proximité de l'autel, le sergent empoigna son couteau de combat et le rajusta à sa ceinture. Roman aussi avait porté ce couteau, mais à la chasse, pas à la guerre. Il datait du grand-père de l'un et de l'autre. Du temps de la « division ». On se reprochait tous les jours ce temps maudit de la trahison, mais c'était une lame en acier de Solingen, et la poignée avait été étreinte une dernière fois par un Boche transpercé par une baïonnette rouge.

Ils allaient en parler encore lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit dans un grand fracas. Vous savez ce que c'est le fracas en temps de guerre ? À peine arrivé, on se croit mort ou encore vivant, seconde ou fraction de seconde vécue plus d'une fois, mais c'était le soldat Vlasenko qui entrait ainsi, dégoulinant de l'eau de pluie qui tombait à verse, le casque dans le dos et le fusil à l'épaule. Il avait vu le diable, quoique la bouteille de vodka, pas tout à fait vidée, venait de le tranquilliser un tant soit peu. Les deux cousins étaient debout de chaque côté de la table et la chaise qu'avait occupée Roman gisait sur le dallage blanc. Le bruit de sa chute avait été couvert par celui de la porte. Rien, pas ça, n'avait occupé cet interstice de temps.

— Sergent ! Ya un char sur la côte 232 !

— Nous n'avons pas de char... Tu veux dire...

— Comme je le dis !

Roman se précipita sur son chapeau. Aussi sec, les trois hommes traversèrent la cour l'un derrière l'autre, le sergent Zenko en tête et le fermier Roman fermant la colonne. À l'approche du petit bois de chênes, ils ralentirent et se rapetassèrent. L'eau leur arrivait aux chevilles et le taillis trahissait aussi leur progression vers l'endroit que le soldat avait indiqué comme position d'un char ennemi. Zenko savait que deux des nids de mitrailleuses se trouvaient à proximité pour un tir croisé qui avait toutes les chances d'atteindre le char. Le lieutenant était équipé d'un Apilas. Peut-être était-il en ce moment même en train de se préparer à tirer. À cette distance, il ferait mouche à coup sûr. Mais, autour d'eux, le silence régnait en maître des lieux. Le sergent stoppa pour interroger le soldat qui haletait comme s'il venait d'être introduit aux Mystères de la guerre.

— C'est un quoi ? demanda le sergent en frottant les joues du soldat.

— Un T72... Enfin je crois... Vous savez, moi...

— Comment que tu sais que c'est un Russe ?

— Le Z, sergent ! Le Z !

— Tout de même, remarqua Roman qui soufflait lui aussi et peinait à retrouver ses poumons, un char isolé... derrière nos lignes... C'est un fou ou quoi ?

— S'est-il perdu ? fit le soldat qui se frottait les joues maintenant que le sergent ne les frottait plus.

— On va bien le savoir, dit Zenko. Toi, Roman, retourne chez toi.

— Et perdre le spectacle d'un T72Z qui part en fumée ! Dans tes rêves, cousin sergent ! Je veux voir ça comme j'ai vu plus de cramouilles que toi, nom de Dieu !

— Comme tu veux. Espérons que le lieutenant...

Ils reprirent leur progression silencieuse, l'eau chuintant comme dans un égout, le bois frémissant alentour, la nuit comme s'approchant de plus près, presque hallucinatoire, déjà gavée de récits. C'est fou comme on se projette dans l'avenir si jamais ça sent le roussi, se dit Zenko et il reprit la tête de cette patrouille improvisée pour le meilleur et pour le pire, mais sans femme pour donner un sens au plaisir. L'écran de son smart était si discret qu'il avait du mal à voir ce qui s'y passait. En tout cas le lieutenant ne recevait pas. La zone de brouillage gagnait du terrain. On finirait par ne plus se comprendre et alors ce serait vraiment fini. Mais pour l'heure, ça n'avait pas encore commencé. Zenko en avait le scrotum agité de spasmes douloureux et rien au bout du gland. Il avançait dans le taillis la bouche grande ouverte, l'échine à l'équerre et le silence se

peuplait d'inconnues, incertain qu'il était de ne pas avoir été repéré. Faut dire que Roman haletait comme un cylindre poussif. Le soldat Vlasenko devenait de plus en plus silencieux, de moins en moins visible. Encore un qui survivrait. Et pour raconter quoi ? Ce qui s'est passé ensuite ? Le Diable peut seul le dire, Dieu ayant tourné le dos aux champs de bataille du XXI^e siècle.

— C'est encore loin, Vla... ?

— Je vous dirai, sergent. Vous pouvez compter sur moi.

Mais il ne proposait pas de passer devant. Quand je vous disais qu'il traverserait ces temps mauvais pour l'homme sans en devenir un ! Puis le taillis s'éclaircit et la colline se distingua nettement du ciel que de lourds nuages compliquaient dans des couleurs empruntées à l'enfer plutôt qu'au crépuscule. L'écran du smart demeurait inerte. Allez savoir si le lieutenant se disposait à tirer ! Zenko scruta ce côté, ça devait être à l'Est, parce que c'était sacrément plongé dans le noir qu'on aurait dit un océan en furie qui allait s'abattre sur le pays. À l'opposé, par contre, on voyait miroiter le fleuve et ses complications de surface et de reliefs subits. Et là, en face, la colline se détachait comme dans une carte postale, noire parce qu'encore lointaine, en tout cas pas assez proche. Il fallait avancer encore, au risque d'être repéré et de n'avoir pas le temps de mourir. Cette idée fit frissonner Zenko. Il y pensait souvent, à cette mort qui vous efface d'un coup, sans qu'on en ait conscience et des fois il voyait la même

mort harceler des corps subitement sans défense et ça pouvait durer des heures avant que la mort se décide, ou les brancardiers qui, dans les lueurs métalliques, paraissaient des ombres venues tout droit de l'Enfer pour y retourner chargées de ces fardeaux terrorisés ou seulement patients. Personne ne peut dire s'il sera terrorisé ou seulement patient quand ça arrivera. Et ça arrive, selon les statistiques, une fois sur deux, en tout cas dans ces parages peu fréquentés par ses véritables habitants, tous en exil ou au combat, nom de Dieu !

— Vous le voyez, sergent ?

Ça, pour le voir, on pouvait pas le rater. Et il devait en être de même du côté du lieutenant qui, de sa position à l'Est, pouvait le voir aussi bien que les trois hommes maintenant accroupis à l'abri des broussailles qui sentaient la cendre humide des cheminées après la pluie. Zenko manœuvra maints icones sur l'écran, mais le lieutenant ne répondait pas. Ce n'était pas avec le fusil du soldat Vlasenko qu'on abattrait l'animal tapis dans les premiers taillis de l'adret. Zenko n'avait emporté que son pétard et ce poignard qui avait son histoire, laquelle s'achèverait peut-être cette nuit, sauf si quelque promeneur ou patrouilleur tombait dessus, l'arrachant aussitôt au cadavre sans se demander de quelle mort il était mort, çui-là. Un frisson remonta de ses testicules toujours en état d'alerte dans ces situations à la fois simples et compliquées. Simple parce que... Mais Zenko cessa de penser à prendre une décision. Ça ne servait à rien

de rester là à se demander si le lieutenant allait enfin tirer. Sur le rapport, il évoquerait le brouillage, ça oui ! Cependant, le tank ne donnait aucun signe d'existence humaine. Il aurait fallu s'en approcher pour le savoir, coller son oreille sur le blindage et retenir sa respiration pour laisser des voix d'hommes vous pénétrer le cerveau, dans une langue qui était d'ailleurs la vôtre, et même sans voix on reconnaîtrait le même souffle, le grésillement d'une cigarette, qui sait... ? Zenko n'avait jamais collé son oreille sur la paroi d'un tank. Il n'avait même jamais approché un tank, sauf s'il était détruit et qu'il regardait les brancardiers extraire les cadavres calcinés, des types comme vous et moi, jeunes et presque imberbes, et d'autres gueules venues du fin fond de l'Asie, avec ce regard de conquérant aujourd'hui déchu de sa position impériale. Qu'est-ce qu'on voit de là-haut ? Zenko n'avait jamais rêvé à ce genre de situation. Il aimait les femmes, la sienne et celles des autres, il aimait les enfants et il en avait une qui possédait le plus beau regard ukrainien que vous ayez jamais eu l'occasion d'observer même dans vos magazines à la con. L'envie de pleurer, ça vous prend même quand vous n'en avez pas envie.

— On se barre, dit-il sans violence.

— Moi je reste, grogna le cousin Roman.

— Et moi qu'est-ce que je fais, sergent... ?

Zenko se détendit d'un coup. Cette tension l'avait surpris en plein mouron. Il en avait presque mal.

— Non, dit-il cette fois calmement. On va attendre voir si le lieutenant se décide à tirer.

— Et s'il ne tire pas... ? dit le soldat qui souhaitait justement que le lieutenant ne soit pas au courant de la présence de l'ennemi à portée de tir.

— Qu'est-ce que tu disais à propos de cigarette qui grésille ? fit soudain le cousin Roman. Regardez !

On voyait le grésillement dans la proximité du tank, sans doute parmi le taillis car en même temps des feuilles clignotaient.

— Le con ! fit Zenko. Vlasenko ! En position !

Le fermier Roman vit alors le soldat Vlasenko s'allonger sur le talus, le fusil à l'épaule, sûr de pas rater la cible, en plein dans la gueule, mais comment savoir si la cigarette était à la hauteur de la bouche ou si elle grésillait au bout du bras, auquel cas la balle irait se perdre dans le taillis. Impossible de voir cette gueule s'illuminer au moment de l'inspiration de la fumée.

— Non ! fit Zenko. Je vais aller voir. Quelque chose...

Il se coucha, prit le temps de regarder le visage incrédule de son cousin et se mit à crapahuter dans les herbes calcinées, quitte à provoquer le craquement des brindilles inévitables. Il oublia vite ce

qu'il laissait derrière. Il était entré en action, ce qui, tout compte fait, n'arrivait pas si souvent. Il ressentit une espèce de joie, mais c'était autre chose qui l'envahissait, comme si la perspective du meurtre avait le pouvoir de changer le sens des mots auxquels l'existence nous a habitués. Ça arrivait encore et une fois de plus il se promettait de ne pas rater ça. Il atteignit l'orée quelques minutes seulement après. Le tank n'émettait aucun signe de vigilance. On n'entendait vraiment rien. Pour ça, il fallait coller son oreille sur sa peau d'acier sans doute déjà éprouvée par le feu. Il connaissait cette odeur. Tout ici sentait la mort, comme si la mort était synonyme d'acier et que l'acier en avait été extrait sans l'autorisation de la Terre. Il prit quelques secondes de ce temps peut-être précieux pour se souvenir de ce qu'il savait de l'odeur de la terre, et de l'odeur des femmes, des animaux dont le cousin Roman prenait grand soin... C'était un tank comme il n'en avait vu que de loin. Un tank en état de combattre. Et la lueur qui les avait alertés n'était autre qu'un reflet intermittent de lune. Aucun tankiste n'était sorti pour fumer une cigarette. A-t-on idée de fumer au milieu des explosifs ? L'équipage devait se composer de trois hommes. Ils étaient là-dedans, immobiles et en alerte constante. Pour quelle mission improbable ? Se positionner à l'adret, certes de nuit, mais comme au spectacle. Le lieutenant était sans doute en train de se préparer à tirer. Ou alors il attendait un retour d'en haut. Sans doute, merde ! Il était sans doute nécessaire d'expliquer la présence de ce tank à cet

endroit précis. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Zenko disposa les grenades au pied d'un arbuste qu'il n'identifia pas. Il ne connaissait pas la nature comme le cousin Roman la pratiquait tous les jours à la tête de ses animaux, de ses champs et de ses jardins. Il était aussi doué pour la charpente et la mécanique. Un sacré cousin le Roman ! Zelenski ne l'avait pas envoyé au combat à cause d'une malformation qui était pourtant un secret de famille. Et voilà qu'il se trouvait en face de l'ennemi, sans arme car sa 12 n'avait jamais tué que des oiseaux. Puisqu'on parle de lui, voici ce qu'il a pu voir depuis le fossé où il était tapi en compagnie du soldat Vlasenko :

Ils avaient pu voir le sergent Zenko atteindre le taillis que le tank jouxtait, le canon tourné vers l'Est, c'est-à-dire vers les positions de l'ennemi. C'était bizarre, ce tank qui ne se cachait pas et qui semblait viser son propre camp. Peut-être que Zenko y pensait en ce moment, immobile maintenant, avec la cigarette qui grésillait pas loin, peut-être dans la bouche du fumeur imprudent et alors le soldat Vlasenko ne pouvait pas rater cette gueule qui deviendrait celle d'un cadavre sans tête si le sergent donnait l'ordre de tirer, en agitant son casque au bout de son bras levé, pronation, supination, on ne pouvait pas rater ce signal convenu et pan ! un Russe de moins sur la terre, mais le sergent était immobile, il se préparait à autre chose, mais quoi ? Allez savoir ce qui lui passe par la tête au cousin ! Ça remonte à l'enfance, comme si le moment était bien choisi d'y penser, nom de Dieu ! Et en moins de mots qu'il en faut pour le dire

Badaboum ! le ciel s'illumine comme au Jour de l'an, il semble qu'on en voit les entrailles, comme si on prenait de la vitesse et qu'on n'était plus sur la trajectoire qui en a vu même plus que l'Histoire, et l'air se met d'abord à tourner, comme si l'enfant était soudain prisonnier de sa toupie, et il devient brûlant, l'herbe au-dessus du fossé se met à flamber comme les bougies sur le gâteau d'anniversaire et ça souffle tellement qu'on entend les arbres s'arracher à la terre, on les voit se laisser emporter vers l'Ouest, à une allure de fusée spatiale, on aurait dit des milliers de fusées en feu qui filaient vers l'Ouest, les feuillages s'ébouriffaient comme des étoiles et l'herbe maintenant pétillait mais pas comme un feu de cheminée, comme si c'était bientôt votre tour d'y passer, de l'état de chair à l'état de cendres...

Le fermier Roman regarda comment le corps du soldat Vlasenko achevait de se consumer. L'acier de son fusil rougissait. Et le fermier se vit nu, entièrement nu et soumis aux effets de ce badaboum comme il n'en avait jamais vécu même en imagination ou dans une salle de cinéma 3D. Il eut conscience qu'il allait rejoindre le soldat, quelque part où la cendre est le contraire de l'homme, où il est parfaitement possible de la confondre avec la terre, si jamais on ne meurt pas quand on est mort et que la cendre est la seule issue, qui peut-être vaut mieux que la poussière, mais était-ce bien le moment de spéculer ? Le fermier n'était pas soumis au vent qui emportait même le feu. Il était couché sur le dos au fond du fossé qui venait de

s'assécher, la terre dure maintenant sous lui, impossible à empoigner comme souvenir de ce qui s'est passé. Il voyait le ciel qui avait enfin l'air d'un infini comme on peut se l'imaginer quand on a finement observé les braises dormantes de la cheminée. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas traverser cet enfer nouveau si c'est pas le tank qu'ils étaient venus surveiller en attendant que le lieutenant se décide à le détruire ! Et qui chevauchait le canon dressé comme un mât sans voiles dans cette tourmente peut-être déjà future si c'était pas le cousin Zenko qui filait parmi les arbres en direction de l'Ouest, à une altitude telle qu'on l'aurait pris pour un ange déchu si on n'avait pas nettement entendu son cri de désespoir.

VII

Jamais vous n'auriez surpris Juan en train de cramer un joint ou de nourrir ses veines. S'il avait envie de voyager seul, ce qui lui arrivait de temps en temps, il prenait le train ou une bonne cuite. Faut dire que le voyage l'occupait beaucoup. Autant dire chaque jour. Ça lui prenait après le boulot, autant dire une bonne heure avant de déjeuner. Il était deux heures de l'après-midi et il rentrait chez lui. C'était la maison de ses parents. Ils étaient morts depuis longtemps. Il les avait à peine connus. Il avait passé son enfance chez les curés. Il n'avait pas appris grand-chose. Quand il retrouvait ses parents, ils avaient encore vieilli. Et ils avaient fini par mourir et Juan avait reçu son diplôme d'ajusteur deux mois après l'enterrement de sa mère qui était morte trois mois après le vieux. Ça allait vite en période d'examen. Le notaire lui remit les clés et les papiers de la curatelle car il était encore mineur. Le forgeron l'employa par compassion, ça se lisait sur son visage presque noir et dans ses yeux couleur de verre de Mójacar, le pays des sorcières. Il n'y avait plus de chevaux à ferrer, seulement des portails et des balustrades de balcon. Juan n'aimait pas l'odeur de l'acier. Il y en avait des tas derrière l'atelier. Un chien les surveillait, car les Gitans n'étaient pas loin. Mais Juan n'ajustait rien. Il ne soudait pas, ne formait pas, n'assemblait pas. Il peignait les portails, les balustrades et il aidait à charger les fourgonnettes qui filaient ensuite vers la côte où

poussaient les maisons secondaires et les hôtels. Il en avait marre aussi de l'odeur de la peinture. Il l'avait sur la langue comme il disait. Et quand il la fourrait dans la bouche d'une fille il prévenait. Mais d'après elles, presque unanimement, cette langue avait un goût de figue. Une femme seulement évoqua un « drôle de goût ». Mais elle avait aussi apprécié et il l'avait aimée. Autrement dit, les amis, rien n'arrivait. L'existence de Juan s'était réfugiée dans le passé, du temps où ses parents vivaient et qu'ils le recevaient pendant les vacances. Ils se montraient chaleureux, mais sans plus. Il se laissait nourrir. Il passait de longue soirée à la fraîche avec eux sous la tonnelle de vigne vierge. On buvait de la limonade ou du vin coupé d'eau. Il y avait aussi des figues et elles avaient le goût du pays. Ce qui turlupinait Juan, c'était le vent. Le vent le réveillait la nuit. Il l'emprisonnait dans son enfer solaire s'il sortait l'après-midi pour aller voir les filles sur la plage. Et le vent les emportait. Voilà à quoi il pensait maintenant en regardant les enfants jouer, les enfants de Nikita, vous les connaissez. Et cette sangsue d'Alfred Tulipe les observait aussi, penché à la fenêtre de sa chambre, fumant sa pipe qui n'avait aucune chance de lui brûler les doigts.

— Ne les perds pas de vue, je t'en prie ! dit Nikita.

Elle ne lui avait jamais parlé du goût de sa langue, de cette figue qui lui servait de langue. Elle ne parlait jamais de ce qu'elle ressentait. Et pourtant il pensait savoir l'aimer. Elle n'était pas différente des femmes du pays. Pas différente à l'intérieur. Sinon elle

resplendissait sous le soleil et il n'avait pas de mal à la deviner dans l'ombre. Une blancheur dorée. Mais il n'avait pas perdu le goût des peaux sauvages et des chevelures insaisissables. Il se sentait d'ailleurs capable d'aimer toutes les belles femmes. Il y en avait beaucoup, surtout l'été. Et il soignait sa virilité selon les recettes éprouvées par l'expérience de sa race.

— Ils mangeront des glaces chez Massi, dit-il. Ils aiment Massi. C'est un bon Italien. Comme Picasso...

— Voici l'argent...

— *¡Qué va !* Je m'en occupe.

Le Français secouait sa pipe comme un mouchoir. Ce n'était pas la première fois qu'il profitait de l'occasion pour se retrouver seul avec son hôtesse. Il était revenu. Il était comme chez lui maintenant. Il amusait même les enfants. Mais les emmener manger les glaces de Massi, *¡Un jamón !* Sous prétexte qu'il ne savait pas conduire. En tout cas pas une camionnette « de ce genre ». Qu'est-ce qu'il conduisait à Paris ? Un métro ?

— Allons-y, les enfants ! Le vent s'est levé. Ça nous rafraîchira un peu, dit-il en ouvrant la portière.

— Vivent les glaces !

Le vent. Il courait depuis les hauteurs, emportant la poussière et on la voyait s'installer au-dessus des urbanisations touristiques. Elle se

déposait aussi sur le parebrise, changeait la langue en autre chose qu'une figue, agaçait le regard pressé des enfants. Il conduisait avec précision, ne ralentissant pas au croisement des véhicules qui montaient, provoquant quelquefois des gestes d'impatience, voire de défi. Ensuite on traversa à vive allure les champs de serres, interminables et aux interruptions inattendues. Il évitait les obstacles avec adresse et les gestes ne l'inquiétaient pas. Les gestes ne sont pas comme les paroles. Ils ne veulent rien dire. Ils ne témoignent que des sentiments provoqués par la contrariété. Ce sont des gestes sans couteau. Au diable les hommes sans couteau ! Mais qu'ils ne s'avisent pas de prononcer des paroles dont il corrigerait le sens avec ses mains. Il savait se servir de ses mains. Et pas seulement comme ouvrier. Qu'ils sachent seulement qu'il sait aussi se servir d'un couteau.

Massi exhibait sa fine moustache dans l'ombre de sa petite glacerie. De loin il salua et les enfants s'agitèrent. Juan gara la camionnette sous les palmiers de la mairie. Le policier municipal lui fit signe qu'il était d'accord. On ne vit pas son existence sans complicités. N'était-ce pas une façon de se respecter et même de s'aimer ? Les enfants plongèrent bientôt leurs museaux dans les coupes bariolées que Massi avait composées pour eux. Il n'y avait rien comme le bonheur des enfants. Pas même la conversation de Massi qui s'ennuyait si on ne répondait pas à ses questions et qui vous priait de lui en poser d'aussi profondes du point de vue qui était le sien. Mais Juan pensait

à Nikita. À Nikita et au Français qui était revenu. Il était là parce que ça lui plaisait, selon son propre aveu. Mais n'était-ce pas plutôt Nikita qui lui plaisait. Elle n'avait pas parlé des cartes postales qu'il lui avait envoyées de Paris durant l'automne, l'hiver et même le printemps. Il en connaissait l'existence parce que les enfants en avaient parlé. Ils ne lisaient pas le français, Juan non plus, mais c'étaient des vues de Paris, le Paris des légendes. Les enfants savaient maintenant presque tout de cette géographie monumentale. Ils en parlaient à table et Nikita levait les yeux au ciel pour lui demander de clore la bouche de ces enfants en présence de Juan. Mais comment réagissait-elle à ces évocations de Paris s'il n'était pas là pour les subir ? Allez savoir.

Quand ils rentrèrent et que Juan rangea sa camionnette sous les branches d'un figuier, il constata à quel point la maison était calme en l'absence des enfants et à peine le pensa-t-il que les enfants troublèrent cette tranquillité comme on fausse les aiguilles d'une horloge. Nikita parut sur le seuil et en même temps la silhouette du Français se découpa dans l'ombre de sa fenêtre. Juan venait de couper le moteur. Il n'aimait pas cette sensation de vitesse acquise par les lieux à cause du retour à la normale et parce que la normale repose sur les épaules des enfants. Il n'y avait rien de normal s'ils n'étaient pas là pour occuper l'esprit, pour en déranger les flux, pour les modifier en profondeur.

— Alors... ? fit Alfred Tulipe de là-haut, perpendiculairement au crâne de Juan qui franchissait le seuil après les enfants.

— Alors rien ! dit-il.

Ce n'est pas le genre de choses qu'on dit quand on a de l'éducation, il le reconnaissait, mais Nikita n'avait rien entendu, il en était certain. Les enfants étaient déjà là-haut. On les entendait expliquer au Français comment fonctionnaient les cadeaux que Massi leur avait offerts. Juan n'avait aucune idée de ce que ça pouvait être. Un camion pour le garçon et une autre fille pour la fille, peut-être et même sans doute. C'était déjà arrivé. On se répète quand on manque d'imagination. Mais n'était-ce pas les enfants qui en manquaient ? Juan les avait bien tentés avec d'autres propositions que Massi et ses coupes glacées ouvrant droit à un cadeau de plastique. Mais ils étaient têtus. Ou alors ils ignoraient comment on rompt avec les habitudes pour devenir encore plus grand qu'on ne l'est. Nikita avait déjà rempli les verres de son anisette et Juan pressa un quartier de citron contre ses dents.

— Fred, descendez donc ! cria-t-elle. Ne vous laissez pas faire par les enfants. Venez vous rafraîchir avec nous. Juan reste manger ce soir.

Il restait souvent manger. Presque autant de fois que l'été compte de jours. C'était le soir et il rentrait tard chez lui, seul et quelque peu grisé par le vin que Nikita versait sans penser aux conséquences de

l'ivresse quelquefois. Seulement quelquefois. Sinon il restait, pour dormir cette fois et le Français devait se poser la question de savoir si Nikita dormait seule cette nuit-là, et même si elle dormait quand Juan restait. Juan aimait bien cette possibilité de jalousie, laquelle impliquait forcément une concurrence entre lui et cet être sans doute agréable mais d'allure peu virile selon ses critères. Que peut-on penser d'une maison où une femme a invité deux hommes à dormir. Certes le Français louait sa chambre, avec TVA et tout et tout. Mais il n'était plus un touriste comme les autres. Il revenait. Il n'était pas le seul à revenir, je sais. Mais c'était chez Nikita qu'il revenait et Juan n'aimait pas ça. Ce qui ne l'empêchait pas de participer aux conversations. Il n'avait jamais été doué pour comprendre ces choses qui font qu'un homme est cultivé ou pas, mais il n'en était jamais question. On parlait du pays, de ses habitants, du passé, de la guerre, de Napoléon, de la terre, des rivières sans eau, et de tous ces sujets sur lesquels Juan ne tarissait jamais, tel un puits comme il n'en existait sans doute pas dans la région. En général, et depuis toujours, avec le vent et le soleil, et sans doute avec ce qui bouge là-dessous, sous nos pieds, un puits déborde de son eau ou il est aussi sec que l'esprit qui y pense comme au lendemain. Mais la conversation ne connaissait pas la métaphore du puits. Elle nourrissait le Français qui semblait prendre des notes, parce que ses lèvres bougeaient quand vous lui parliez des gens qui ont vécu et dont les traces sont encore visibles malgré le désir de ressembler

à ces autres gens dont les puits ne s'assèchent jamais. Nikita aussi se nourrissait de cette culture. N'était-elle pas une étrangère elle aussi ? Et Juan en rajoutait bien sûr. Il parlait aussi bien de ce qu'il connaissait, par expérience ou par héritage, que de ce qu'il ignorait, de ces choses qui n'expliquent pas pourquoi l'imagination s'en saisit en plein milieu de la conversation, au moment où Juan en perd la maîtrise et que le Français se met à parler de Paris, ce qui attire les enfants et séduirait des voisins s'il y en avait eu d'assez proches pour s'approcher sans plus de manière de la tonnelle où tout ceci avait lieu dans une tranquillité qui aurait aussi pu être un sujet d'envie. Et donc cette après-midi-là, tandis que le jour donnait des signes de crépuscule, Juan retourna à sa camionnette pour en extraire sa musette. Elle contenait entre autres objets du culte personnel un nécessaire à rasage et le tout sentait bon la lavande. Il la porta en bandoulière jusqu'à la porte puis un enfant, la fillette je crois (mais à cette distance et avec la nuit qui arrive j'ai toujours du mal à distinguer la fille du garçon, pour cause qu'ils ne vont jamais nus) —la fillette se chargea de ce léger bagage et aussitôt gravit l'escalier qui monte à la galerie, à l'étage. On mangeait dans le patio d'habitude, mais Nikita avait décidé d'une soirée tapas, ce qui ravissait les enfants et Alfred Tulipe avait applaudi, échevelant la fillette au passage comme il lui arrivait d'embroussailler la tignasse blonde du garçon, ce qui agaçait Juan qui se demandait si Nikita

subissait le même rite au moment de l'amour, avant ou après, impossible de le savoir.

On sortit donc sous la tonnelle, les bras chargés d'assiettes et le Français proposa de transporter le jambon, ce qui provoqua l'étincellement de la lame du couteau. Une drôle de sensation qu'il éprouvait là le Juan. Mais l'odeur le rassérena et il n'eut pas le temps d'y penser comme on pense à ce qui doit inévitablement arriver. Cependant Alfred Tulipe fut plus rapide et sa main empoigna le manche. Il savait découper le jambon comme un vrai Andalou. Avait-il appris à se servir d'un couteau à Paris ? Juan se contenta de lui présenter une assiette qui ne tarda pas à fleurir, ses pétales se superposant tandis que le pain était rompu par des petites mains habiles à former de séduisants sandwiches où les pétales, exubérants et faciles, recevaient la pulpe d'une tomate qui ne demandait qu'à se laisser violer par la langue, figue ou autre chose, selon l'idiosyncrasie du féminin pluriel. Il n'y a rien de plus jubilatoire que de mordre. C'était un spectacle, je vous le dis, autour de cette table qui en avait connu d'autres, sans jambons la plupart du temps.

Nikita riait comme d'habitude. Elle en savait trop sur son pouvoir de séduction. En jouait-elle ? Mesurait-elle ce qui se jouait vraiment ? Certes Alfred ne connaissait pas l'usage du couteau en dehors de la pratique de la *jamonera*, mais elle en savait assez sur le genre d'homme dont Juan était un représentant typique. Je dis cela parce que je la connaissais pour avoir souvent discuté avec elle de choses

et d'autres et notamment de ce qu'étaient les gens d'ici avant de devenir des esclaves du tourisme et même des réseaux. Elle m'appelait au téléphone au moment de presque toutes ses menstruations. Elle en souffrait terriblement et ne voulait pas que ça se sache. Et pendant que l'opium agissait, nous parlions, nous évoquions ensemble ce pays et ses gens exactement comme si elle savait qu'elle ne retournerait pas dans le sien et qu'elle ne reverrait plus ses propres gens et qu'elle ne revivrait plus leurs coutumes ni leurs légendes. En voilà une qui avait dans l'idée de changer des pieds à la tête, en dedans comme en dehors, mais j'étais le seul à le savoir, imaginant peut-être à tort qu'elle ne se confiait pas à Juan ni à Alfred. J'imaginais... Je ne suis pas seulement médecin. J'ai eu ressenti quelque inclination pour la poésie et ce genre de choses, vous savez. Et ça ne m'est pas totalement passé, je crois. J'aime les gens comme des personnages. Je ne me vois pas leur faire du mal et si je n'ai pas les moyens de leur faire du bien, je sais souvent comment les soulager, les accompagner, sans les trahir, jusqu'à la mort qui est aussi bien la leur que la mienne. Voilà.

— On pourrait manger autre chose que des glaces, dit soudain Juan.

Ils étaient en train de mordre leurs sandwiches et leurs mâchoires mastiquaient consciencieusement, à en juger par leurs regards qui échangeaient de silencieuses satisfactions. Et Juan qui se met à parler de glaces. Il avait ça dans la tête depuis quelques jours. Il ne

reprochait rien à Massi, ni à ses glaces, ni sans doute aux autres glaces, celles que d'autres enfants léchaient sous les parasols des terrasses ou en se promenant sur le paseo avec leurs petits chiens et des parents pas mécontents d'avoir trouvé les moyens de prendre des vacances. Il ne s'agissait pas de cela. Mais, dit-il

— vous êtes des enfants et les enfants sont curieux de tout et s'ils se contentent de n'être curieux que de glaces, ils finissent aussi bêtes que des bourricots qui ne deviendront jamais des chevaux de course. Est-ce que j'ai l'air d'un bourricot, moi... ?

— Oui ! Ouuuuuu !

— Les enfants ! Voyons ! Juan ? De quoi parles-tu ? Personne ne te comprend ici. Je veux dire...

— Et moi je dis que les enfants ne peuvent pas sortir de leur maison juste pour recommencer la même chose, c'est-à-dire remanger la même glace et ne pas penser qu'il existe un tas d'autres choses dans l'existence, surtout que vous n'êtes pas en vacances, vous... Vous êtes d'ici, maintenant. Et vous le resterez peut-être. Y avez-vous pensé... ?

— Juan, je t'en prie ! Il me revient de... Je me réserve ce sujet pour un autre jour... Tu ne sais pas à quel point, oh !

Et voilà Nikita qui quitte la table ! A-t-on déjà vu la maîtresse de maison quitter sa propre table autrement que pour la servir ? Alfred

avait pâli. Comme les enfants se situaient de chaque côté de sa personne, il les échevela, puis leur caressa la nuque, exactement comme s'il allait maintenant leur écraser le nez dans leurs assiettes où s'agitaient des miettes. Juan se leva, sans précipitation, jetant un regard dont Alfred Tulipe put mesurer la condescendance. Il le vit entrer dans la maison, les bras ballants, comme un casseur qui revient sur les lieux de sa défaite. Mais les nuques ne se montraient pas réticentes. Elles acceptaient la caresse sans provoquer aucune immobilité du côté des mâchoires qui n'avaient pas cessé de procéder à leur lente et précise entreprise. On remordit le sandwich avec le même désir de retrouver le même plaisir. Alfred se demanda *mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de glaces ?* Quelque chose lui avait échappé. Les enfants savaient-ils de quoi il retournait ? Une mésentente entre Juan et Nikita ? À propos de glaces ? *Qu'est-ce que j'ai raté ?* Et ces gosses qui ne réagissent pas *pourquoi je réagis moi ?* Il ne se passait peut-être rien. Alfred se reprocha à la fois de ne rien savoir et de ne rien faire. Il cessa de tripoter les nuques, mais ne se décida pas à entrer à son tour dans la maison *pour y faire quoi ?* Il lampa le contenu de son verre sans en apprécier les fruits pourtant fidèles au rendez-vous de l'ivresse. Mais voulait-il savoir ? Et si jamais il savait, était-il prêt à agir en conséquence ? Difficile de se déterminer, en cas d'action, dans la parfaite ignorance des prémisses. Allait-il renoncer à cette soirée qui, l'instant d'avant, lui avait paru tellement agréable ? Les enfants

n'avaient pas achevé leurs sandwiches et si ça arrivait, ce qui était le plus probable, ils en réclameraient d'autres et il ressaisirait le couteau pour tailler dans le jambon autant de tranches que nécessaire. Il y avait des glaces au dessert. Il le savait, car il les avait lui-même achetées dans l'après-midi, tandis que Nikita profitait de l'absence des enfants pour s'adonner au plaisir de la sieste. Comme je vous le dis. Il était arrivé chez Begoña à cheval sur la vieille Puch du colonel. Vous savez, le voisin de la rue d'en bas, qui prête sa moto à qui en a besoin. Je descendais de chez Miguel Escudero qui souffre d'une infection intestinale. Et qui je vois arriver sur la Puch du colonel si c'est pas ce Français qui couche chez l'Ukrainienne, en tout bien tout honneur dit-on et je crois ce qu'on dit quand je sais qui le dit, ce qui est le cas présentement. Il me salue. Je le salue.

— Il me semble vous connaître... dit-il aimablement.

— Je suis le médecin de votre charmante hôtesse. Vous m'avez sans doute aperçu...

— Je me disais...

Il me regarda comme si je savais quelque chose qu'il ignorait. Je ne sais pas par quel obscur procédé, mais il me positionna dans l'ombre, comme s'il souhaitait m'entretenir de quelque sujet qui réclamait les lumières de la médecine. Je m'apprêtais à lui retourner ma plus grande discrétion, vous pensez ! Je ne le connaissais pas.

De vue, et encore. Et je ne me souvenais pas d'avoir abordé le sujet avec son Ukrainienne d'hôtesse. Et pourquoi donc ? Je ne suis pas curieux à ce point. Ma curiosité s'exerce dans le cadre strict des souffrances humaines. Je ne franchis jamais ces limites imposées par le serment. Je me tus en attendant qu'il exprime sa demande :

— Il fait chaud... commença-t-il. Je... Je ne sais pas pour les glaces...

— Et bien que sais-je que vous ne savez pas, cher monsieur... ?

— Ça déshydrate, non... ?

— C'est prouvé... Je recommande un verre d'eau après...

— Vous savez... les enfants...

— Oh ! Je comprends...

Et il me remercia. De comprendre ou autre chose. J'étais dans ma voiture en train de consulter mon carnet de rendez-vous quand il sortit de chez Begonia, un sac isotherme à la main. Il le disposa dans le cageot qui était ficelé sur le porte-bagage de la Puch puis il actionna le kick. Le moteur partit au premier coup de pied. Sur le moment, j'étais loin de penser que cette histoire de glace prendrait une telle dimension. Je l'aurais même oubliée si un coup de téléphone de la Garde civile ne m'avait réveillé en pleine nuit. Le Chef Ramirez m'appelait au chevet d'Alfred Tulipe. Et pas pour une

indigestion de glace. Comment se nouent les tragédies de l'existence !

VIII

« Or donc, nous sorfîmes. Gueules de bois dans le matin qui apparaissait derrière les murs. La Comtesse était éberluée :

— Une lueur ? Quelle lueur, mon poète ?

— Je ne suis plus poète... Mandale l'a perçue lui aussi, mais à travers un objectif qu'il tenait devant son œil. Et ce n'était point cul de bouteille, madame !

— Entendez-vous le rossignol ?

— Une lueur sans bruit... ?

— Sans chaleur ?

— Avez-vous pensé à l'iode, mon poète... ?

— Nous n'avons peut-être plus le temps de penser ? Ma péloche sera voilée !

Nous étions donc dehors. Les gens dormaient encore, à part quelque ouvrier mettant les gaz pour gravir la côte des scorpions qui descend ensuite vers les jardins.

— Faudra que tu nous expliques pourquoi tu n'es plus poète, Fred...

— Personne n'a compris, en effet.

Disant cela, la Comtesse agita son bras et sa main désignait les rouges du couchant.

— Est-ce bien le matin ? Nous avons peut-être dormi toute la journée. Avez-vous compté les bouteilles vides, mon mari... ?

Il ne les avait point « inventoriées ». Il bougonna :

— Ce serait plus zézé de compter celles qui sont encore pleines, ma chère...

Un autre ouvrier sortit. Il se tenait debout sur le seuil de sa maison et semblait humer l'air. Il parlait mais nous n'entendions pas ses paroles destinées à l'intérieur de la maison. Par la porte ouverte sortait une lueur qui n'avait rien à voir avec celle que nous venions de percevoir entre deux hoquets. Un enfant, qui pouvait être une fillette, poussait une moto. Elle tenta de la mettre sur sa béquille, mais l'effort était trop grand. Elle tenait le guidon à deux mains et sa hanche soutenait l'obliquité de la moto, contre sa hanche. Le Comte jeta un œil éperdu sur cette photographie, regrettant de ne pas avoir son appareil à portée de la main. Quelqu'un crut plaisanter :

— Fabrice (tel était le prénom du Comte et il n'était pas interdit d'en user), pourquoi enculez-vous les fillettes au lieu de les prendre par le con ?

— Leur con est étroit et ma queue ne l'est pas.

— Leur cul est-il donc si spacieux ?

— Bah, dit un autre qui ne plaisantait pas, il y a longtemps qu'il leur a déchiré le cul.

— Vingt Dieux mais alors... pourquoi ne leur déchire-t-il pas le con ?

Bob Mandale descendit l'escalier du perron et nous rejoignit. Il portait sa Bolex sur l'épaule, nonchalamment. Il dit :

— Si c'est ce que je pense, ma péloche est voilée. Je l'ai lu quelque part.

— Vous lisez trop, Bob. Personne ne souhaite périr de cette horrible façon qui, je vous le dis, n'est pas de notre époque.

— Les Ukrainiens ne sont pas de notre époque.

— Les montagnes sont rouges, dit la Comtesse. Et le ciel l'est aussi. On dirait que le soleil se lève de ce côté. Fred, mon poète...

— Je ne suis plus...

— Mais si vous l'êtes ! Voyez-vous quelque chose du côté du Levant ? Nous sommes le matin oui ou non ?

Je suis Alfred Tulipe mais je ne suis plus... Mettons. Et passons. Je franchis la place où le jet d'eau est rouge. D'habitude, à cette heure, il traduit avec infiniment de clarté les verts du lever. On sent l'odeur que les embruns arrachent doucement à la terre encore chaude. La lueur ne parvient plus jusqu'à nous. On dirait que... mais la Comtesse me vole les mots :

— On dirait que ça s'éteint... Comme si...

— Comme si quoi ? dit Fabrice qui retient la moto.

L'ouvrier descend. Il caresse la joue de sa fille et ouvre le robinet d'essence. Le Comte se bouche le nez. Le moteur pétarade, ce qui agace la Comtesse et elle agite ses mains autour d'elle comme si des guêpes... mais non... Ce n'est pas normal, elle répète :

— Ce n'est pas normal... Qu'en pensez-vous, Bob... ?

— Si jamais ma péloche est voilée, vous pouvez faire une croix sur nos images...

— Et vous, Alfred, qu'en pensez-vous... ?

— Je ne suis plus poète.

— Eh bien recommençons ! s'écrie le Comte Fabrice de Vermort.

La moto s'éloigne, toujours dans la côte des scorpions, direction les jardins que feuillète l'eau rare du río. Le dos de la fillette est nu. Elle a mis sa chemise à l'envers.

— Précisez dans votre récit qu'elle ne l'a pas boutonnée...

— Sacré enculeur !

À l'intérieur, la servante, encore décoiffée, pose ses instruments sur le réchaud et ça sent le café, ce qui nous excite. Le Comte remonte l'escalier du perron la queue bien bandée dans son pantalon de coutil. Gisèle rit, me flatte le dos ; moi aussi, dans la précipitation inspirée par la lueur, j'ai mis ma chemise à l'envers. Il y a des bouffons avec nous, petites queues en l'air saturé de cette lueur

rouge venue des montagnes, à l'ouest, alors qu'en temps ordinaires et depuis toujours le soleil se lève à l'est. Fabrice appuie sur le déclencheur numérique : j'ai eu le temps de sourire. Et vous ?

*

La queue bien enfoncée dans l'anus de son petit garçon imaginaire, notre poète, qui ne l'est plus mais qui consent à le jouer maintenant que tout est fini, notre poète sent le battement des hémorroïdes et plus loin la mollesse de l'excrément. Ses yeux examinent attentivement l'horizon, à l'ouest où le soleil russe continue de se lever sans toutefois atteindre les nuages dont les chapeaux sont gris. Vous avez noté ? Cette étrange et compréhensible lumière environne nos figuiers de Barbarie que le touriste traite d'oreilles de Mickey. Les pentes ruissèlent, ce qui n'arrive jamais en été. La poussière est soulevée au passage de cet air nouveau qui a commencé à changer la chair. Alfred Tulipe ne sent plus la sienne. Il étreint les tétons de son petit garçon imaginaire. Il perd ses narines dans les boucles blondes ou noires, il ne sait plus à quoi ou à qui ressemble cette créature qui ne verra pas le jour car il n'écrit plus. Il se contente d'imaginer. Il s'est posé cul nu sur la pierre. Des herbes sèches et rases le cernent. Il ne veut plus être seul. Tout le monde l'a toujours traité de *seul*. Et il l'était si l'on considère qu'il ne jouait pas. La poésie était encore quelque chose de sérieux. Il rêvait plutôt de chair mature, dans le genre de celle qui construit encore la

personne de la Comtesse qui ne deviendra jamais un personnage, car tout est fini et bien fini. Il s'encule sans joie mais non pas sans plaisir.

Une voix interrompt cette espèce de prescience du poème :

— Fredo, nom de Dieu ! On te cherche...

— Partout ?

— Même ici, comme tu vois... La radio...

— Nos aristos n'ont pas la télé ?

— Le petit Volo l'a détruite avec la hache du vieux Guillermo... Les Russes...

— Basta des Russes ! Pouchkine n'est pas encore mort !

— Mais enfin, Fredo... ?

— Coucou les amis !

Cette fois c'est la Comtesse. En bikini car, explique-t-elle, avec cette nouvelle lumière occidentale, on bronze plus vite et mieux. Son haleine est celle de l'anis. Elle a beaucoup pleuré. Elle n'avait pas envisagé de mourir avant d'être complètement vieille. Sa cuisse s'applique à celle du poète qui, une fois de plus, commence à expliquer pourquoi il n'est plus poète et comment ça lui est arrivé, mais il interrompt son récit au milieu de la première circonstance, ce qui déçoit en général, mais cette fois la Comtesse avoue son

indifférence et Bob Mandale acquiesce en secouant la poussière d'un aloès avec son bâton de marche. Seul l'enfant imaginaire ne dit rien, car il a disparu. Alfred Tulipe éjacule dans sa main et le sperme s'agite dans la poussière pour y former de parfaites petites sphères d'angoisse.

— On s'y attendait un peu, tout de même, dit Bob et en même temps il grave dans la terre ce qu'il vient de dire.

— On le redoutait plutôt, fait la Comtesse en s'épilant le genou.

— Et ce n'est pas fini, dit Alfred Tulipe alors qu'il vient de se vider de sa substance divine.

— Et ce n'est pas moche, constate le cinéaste.

Il faut l'avouer. D'ailleurs il ne nous reste pas grand-chose à faire, sinon à reconnaître que nous avons toujours eu tort, pense Alfred Tulipe, mais il ne le dit pas et le Comte s'amène avec une autre petite fille d'un autre village que nous ne connaissons pas et dont nous ignorons les gens. Elle se tortille dans son T-shirt qui lui arrive en haut des cuisses et va pieds nus avec des ongles vernis de bleu de nuit. Ce n'est peut-être pas une petite fille. Le poète anciennement poète sait bien qu'il est encore dans l'erreur et que l'erreur est le portail de la découverte, mais seulement pour le génie, or il n'en est pas un. Le vin de la nuit achève de se dissiper hors de lui. Le Comte est pessimiste quant à l'inventaire des bouteilles qui restent à vider :

— Il n'y en aura pas pour tout le monde, dit-il comme s'il interprétait un personnage cornélien sur la scène du théâtre universel qui est en train de manger son rideau. Et tout le monde en veut.

— Allez donc en acheter en ville, mon ami. Vous savez bien où en trouver...

— Vous me connaissez bien, ma mie...

— Moi aussi je te connais, dit la petite fille. Tu veux jouer ?

Alfred Tulipe efface. Il efface en sachant très bien qu'il n'a plus les moyens de recommencer. Les effacements provoquent les déchirures du papier ou les incohérences de l'intelligence, parfois même les unes et les autres, sans distinction d'appétit.

— Oh la vilaine obscurité ! s'écrie la Comtesse. Voilà qui témoigne assez de votre sens encore vivace de la poésie et de ses possibilités futures, ne croyez-vous pas, mon poète... ? Oh ! Aimez-moi, Alfred ! Je meurs...

— Tout le monde meurt ces temps-ci !

— Qui est ce petit garçon ?

— Vous ne pouvez pas le voir !

L'œil de Bob Mandale s'éclaire : les rouges sont plus rouges, semble-t-il... Est-ce parce qu'ils se rapprochent...

La série des godes a bien fonctionné, pense Alfred Tulipe. La matrone qui m'a mis au parfum savait de quoi elle « causait ». Resserrant les mâchoires d'inox du pied à coulisse autour de sa queue, un soir de perdition il ne savait plus où à Paris. Ou alors il s'en souvient et ne veut pas l'écrire. Je ne suis plus... « Voilà ce qu'il vous faut, avait-elle déclaré après avoir posé sa loupe sur l'écran du pied à coulisse. Vous m'en direz des nouvelles ! » Mais il ne lui avait pas écrit sa satisfaction car quand il ressentit enfin cet agréable et mirifique sentiment il n'était déjà plus... Et ne le sera plus jamais. Personne ne sera plus jamais. Le Comte dit :

— Allons chercher le vin là où je sais en trouver. Viens avec moi, petite fille de l'est.

Et les deux, se tenant par la taille, s'éloignèrent au point qu'ils disparurent et il n'y avait plus rien à écrire. La nuit prochaine promettait d'être la dernière, si l'on en croyait la radio (faute de télé), mais le vin pallierait la douleur d'avoir été et de ne rien savoir de ce qu'on en devient, d'avoir été. Il enfouit sa main dans la chatte de la Comtesse. Bob Mandale, plus loin mais pas assez, tournait un film pornographique. Il n'avait pas oublié le zoom de Franco.

*

Les enfants de salauds qui font la guerre. De qui peuvent-ils être les enfants, sinon de ces salauds qui nous gouvernent ? Une fois sa

main lavée dans la poussière, car la Comtesse était une femme fontaine, il se leva et la rejoignit, Bob ayant pris la tête du peloton en direction de la maison. Le Comte entassait les bouteilles vides dans le plateau de sa jeep et sa petite fille le secondait, montrant ici et là une fesse qui ranima les désirs fous et inavouables d'Alfred Tulipe qui avait du retard, ayant cueilli avec toute la prudence requise une de ces figes, non point de Barbarie mais sur l'arbre qui a nom figuier, lesquelles entretiennent une amusante ressemblance avec le sac scrotal. Cependant des oiseaux, invisibles à cette heure, en avait crevé un grand nombre et la main d'Alfred Tulipe avait hésité, de l'une à l'autre allant, et revenant sans rien dedans, jusqu'à ce que l'une d'elles, bien cachée sous une feuille encore verte et humide, s'offrit à la pulpe de ses doigts. Il la croquait encore quand on l'apostropha de cette manière :

— Où étiez-vous, vilain bonhomme ? N'écrire plus n'est pas une excuse pour disparaître ! Venez aider. Nous préparons la scène.

— La Cène ? Le jour de l'Assomption ?

— Fermez-la et allez, Fredo ! Laissez-vous faire par les femmes. Elles ont de l'esprit en ce moment, aha !

— *Me too !*

Soit. Accrochant son chapeau au clou de la porte, il s'avança, ne sachant vers où mais non point vers quoi.

— Fermez les yeux, Freddy !

Il les ferma. On le toucha, y compris aux parties et son anus frémit au passage d'un doigt dont il soupçonna le propriétaire. Mais le temps était à la fête. C'était l'été, nom de Dieu ! Et nous ne savons rien de ce cycle, sinon que c'est un cycle et qu'on n'a aucun moyen de changer cette périodicité en... mais en quoi, poète ?

— Prenez ce bout et tirez la langue, Freddy (seules les femmes le nommaient ainsi), car ça va être difficile, mais alors très, très difficile !

Et ça l'était. Il avait bien compris le rôle. Il répéta le texte plusieurs fois en lui-même avant de le dire à haute voix. Elles étaient, oh ! fascinées. Il en conçut une érection que son petit garçon de personnage imaginaire lui reprocha aussitôt, exhibant la série des godes.

— On ne vous demande pas de bander, dit la Comtesse en sourdine. Mais vous êtes libre de...

Coupez. Aurait dit Bob Mandale. Mais il ne filmait pas. Il avait embarqué avec le Comte et la fillette au T-shirt ras-du-cul dans l'espoir de trouver de la pellicule 16 mm. Personne n'avait commenté cet espoir délirant. Sa Bolex avait connu de meilleurs moments, mais comment le lui dire ? Avait-il d'ailleurs jamais été cinéaste ? Alfred Tulipe y pensait en prenant place dans la machine que les enfants achevaient de clouer et visser sans cesser de se

chamailler pour la possession d'un clou, d'une vis, d'un marteau, de...

— Vous entrez tout juste, constata la Comtesse. Les mesures ont été prises par la maman de Volo, qui prétend avoir exercé la couture avant que son pays ne connaisse les inconvénients de la guerre. Mais enfin, vous y entrez. Comment vous sentez-vous, mon poète...

— À l'étroit je suis, à l'étroit je demeure !

— Quel humour, mon Dieu ! N'est-ce pas, mes amies et invitées ? Pour un homme qui va subir l'émasculaton, admettez que c'en est un de rigolo !

— Hé là ! Hé là ! gloussa Alfred Tulipe en s'agitant comme vermine au petit matin de la Catastrophe.

Mais il riait. On le ceintura de cuir. C'était de vieux cuirs qui avaient servi dans un autre temps. On en trouvait encore dans les ruines de notre passé. Don Guillermo avait conseillé la graisse de morse. De morse ! En notre pays de désert et d'armures !

— Dites-nous si c'est trop serré, monsieur le poète...

— Je ne suis plus...

— Ne l'écoutez pas, il l'est !

N'est pas le Cid Campeón qui veut l'être. Alfred Tulipe ne voulait d'ailleurs pas l'être. Il avait accepté par pitié. Nous n'avons pas parlé

de cette compassion. Avons-nous eu tort ? Nous autres poètes en vers qui écrivons des romans en prose, nous ne savons pas bien comment nous y prendre pour que le récit ne soit pas gâché par la maladresse du narrateur. Le narrateur, c'est moi. Vous l'avez compris. Or je ne suis ni poète ni romancier. Je suis ce que je suis et s'il m'arrive de jouer l'ago, c'est pour faire plaisir aux Anglais qui font d'aussi bons touristes que les Russes et toutes les autres nationalités d'Europe. Finissons-en.

Alfred Tulipe, cet été-là, avait eu pitié d'un blessé. Et pas n'importe quel blessé : un soldat revenait du front et qui avait la haine à la place de l'amour. Il s'amena sur des béquilles une heure à peine après que la question du rideau, qui était censé se lever et tomber, eût été résolue et que les nouvelles bouteilles fussent rangées à l'ombre que les murs entretenaient de leur humidité relative. Alfred était installé dans la machine, ignorant que celle-ci était la reproduction fidèle de celle qui avait servi dans le temps à émasculer les hommes qui ne méritaient rien d'autre quant à l'avenir de leur race et au présent de leur plaisir. L'homme, qui s'appelait Zenko pour la scène, et que les âmes mortes intitulaient « monsieur le Président » si c'était dans le texte, s'approcha de la machine, par à-coups à cause de son usage approximatif de ses béquilles. Alfred Tulipe riait alors que la mise en scène avait strictement prévu qu'il ne rît sous aucun prétexte ! Mais il riait et il n'y avait rien d'autre à faire que de supporter ce rire insensé qui pouvait même changer le

sens du drame qui allait se jouer pour le plaisir et l'entendement d'une assistance éclectique et néanmoins obligée.

— Tu es Russe ! cria Zenko.

Alfred Tulipe voulut sursauter mais les courroies de cuir, encore solides malgré leur ancienneté, le retenaient fermement, l'odeur des morsures n'inspirant absolument pas le sens des pôles. Il renonça cependant à changer son texte et il répliqua, car c'était une réplique :

— Je suis Russe et je t'emmerde, Ukrainien !

— Tu fais bien de le reconnaître, Popov. Ainsi, aucun tribunal n'aura à en juger puisque tu le reconnais toi-même.

Ici, Alfred Tulipe était sacrément secoué par l'envie de changer le texte. Il n'avait jamais été question de justice, mais de s'amuser. Il avait même dans sa poche la série des godes qui lui avait servi à...

— Silence, Popov ! grogna Zenko.

— Mais je n'ai rien dit ! (*C'était dans le texte*)

— Connais-tu bien don Diègue ?

— Tu parles si je le connais ! (*Toujours le texte, fidèlement*)

— Sinon, à deux pas d'ici je te le fais savoir !

— Encore faudrait-il que vous me libérez de ces liens ! Comment voulez-vous que je sache ce que je ne sais pas de don Diègue et que vous le savez, vous !

Or, Zenko ne fit rien pour déboucler les boucles solides qui enfermaient notre Alfred Tulipe dans cette machine, ce dernier n'ayant pas fait l'effort de se demander à quoi elle avait servi du temps où elle était encore utilisée et surtout autorisée. Le texte était clair à ce propos : le rideau tombait sur la dernière réplique ici rapportée (voir plus haut).

Or, Zenko, à l'aide de ses deux béquilles, ouvrit la braguette et la queue d'Alfred jaillit aussitôt, bien bandée et prête à tout ce que le désir peut produire de plaisir si on en est réduit à regarder sans participer de corps. Ainsi descendirent de ce qui était supposé être le ciel deux énormes volumes qu'on pouvait imaginer être d'écriture.

Or, ce n'était pas écrit. Alfred Tulipe s'agita sans autre résultat que de meurtrir sa chair au contact têtue du cuir qui le retenait exactement là où il ne voulait plus être pour cause de changement imprévu du texte. Il pensa même à rouspéter, mais se retint, car Zenko ouvrait sa grande gueule :

— Lis-tu aussi bien que tu écris, poète ?

— Je ne suis plus... (*Ce qui n'était pas dans le texte*)

— Ainsi en a décidé le ministère de la culture zélenskien !

— Qu'est-ce qu'il a décidé qui n'est pas dans le texte, nom de Dieu ?

Les deux volumes claquèrent l'un contre l'autre comme le firent mainte et mainte fois les deux briques de l'Arabe en son harem. Alfred Tulipe eut tout juste le temps, avant de s'évanouir, de lire les titres :

Guerre et paix et Anna Karénine.

Car nous n'avions pas trouvé *Crime et châtiment* ni *Les frères Karamazov* dans la bibliothèque portative du Comte. Sinon...

— Mon ami, mon cher ami ! Que ferais-je sans toi ? dit Gogol en coulisse.

— Il faudra bien que ce soit sans moi, mon ami, car je ne suis plus...
Arrrgh !

Soulignons pour terminer que ces deux répliques étaient bien inscrites dans le texte, comme le reconnut plus tard Alfred Tulipe avant que le soleil ne se levât à l'ouest.

Braoum ! »

IX

Ce corps qui a trop vieilli, qui ne sait plus ce qu'il a été et qui sait trop bien ce qu'il deviendra. La chambre en longueur. Corridor. Avec au fond une fenêtre et des persiennes que le soleil visite par instant. Comme s'il pleuvait. Cependant Alfred Tulipe a du mal à imaginer la pluie à cette époque de l'année. Plus tard, à l'équinoxe d'automne. Il y pense. On lui en a parlé. Entre deux verres de manzanilla. Patio d'ombres et de gouttelettes. Impossible de revoir, *en pensée*, le jet d'eau. Il voit le lit aux draps défaits. Le crucifix d'ébène. Quelquefois il s'agit de lits superposés. Il s'approche, gravit deux échelons et il n'y a personne là-haut. Il redescend et constate qu'il n'y a pas non plus de lit superposé. Il ne recule pas loin, car la chambre est un couloir. La lumière des persiennes atteint péniblement l'endroit où se trouve le lit, perpendiculairement au mur qui fait face à la fenêtre. Cinq mètres de long, dit-il au jugé. Mais il ne s'adresse qu'à lui-même. Il marche pendant cinq mètres approximatifs, touche le mur entre le lit et le mur de gauche, le lit est à droite. Il pivote sans se faire d'illusion : c'est bien une fenêtre. Il refait cinq mètres : ce sont bien des volets à persiennes. Il touche un carreau. L'espagnolette frémit. Il l'empoigne. Elle résiste. Elle résistait hier : pourquoi ne résisterait-elle pas aujourd'hui ? Et demain elle résistera. Et le bruit du carreau cassé se conclura par l'irruption de deux types à la bouche cousue. Ils sentent le tabac et l'eau de Cologne du bain

hebdomadaire, la seule sortie de la semaine. Avec une cagoule sur la tête et l'un d'eux brandit une seringue au liquide jaune pipi. Observation vite faite avant que la cagoule occulte tout ce qui va se passer ensuite. Le glissement sur un plancher qui craque. Le dallage froid aux pieds nus. L'eau qui frappe. La main qui torchonne la peau. Entre les jambes insiste. Il les écarte. Ne ressent aucun plaisir. Puis il pivote comme dans l'espace, en l'absence de gravité. Il retourne la tête à l'envers. Quelqu'un frotte énergiquement ses cheveux. La porte claque. La cagoule a disparu sans laisser de trace. S'il casse un carreau, les deux types s'amènent mais cette fois on ne recommence pas comme pour la toilette hebdomadaire. Ils piquent. Deux piqûres. Et quand il se réveille, le carreau est intact. Alors depuis (c'est arrivé deux fois) il ne le casse plus. Il ne gueule plus qu'il a failli mourir à cause d'un assassin. Il ne sait rien de l'assassin qui ne l'a pas tué mais qui a laissé sa trace : une cicatrice en forme de croix qui a impressionné le tribunal. Elle démange le matin après le réveil. Ses ongles ont du mal à atteindre cette zone lointaine de son propre dos. Il se contorsionne. Par terre parce que le lit est étroit. Et le voisin du dessus se plaint d'avoir été réveillé alors qu'il faisait un rêve érotique. Mais la chambre aussi est étroite. Et tandis qu'Alfred se contorsionne ses pieds heurtent les murs et ça met fin au rêve érotique ou bien le voisin du dessus n'a jamais existé. Il l'a inventé. Il est seul. Et la nuit n'existe plus depuis qu'il vit dans cette chambre-couloir. Même la lumière ne change pas de nature :

comme qui dirait une lumière de jour et une autre de nuit. C'est toujours la même lumière et il ne sait toujours pas sur quoi donne cette fenêtre si on l'ouvre. Mais on ne l'ouvre pas. À peine le carreau cassé, les deux types enfoncent la porte et piquent. Inutile de recommencer. On ne peut même pas fumer, ni boire, ni se masturber. On ne peut que parler à voix haute. Sans hausser le ton, parce que le ton, comme le carreau, peut donner le signal d'une intrusion qui se solde par le sommeil après une lutte perdue d'avance. Mais il n'entend pas de voix. Il en a entendu au tribunal. Il se souvient que les journaux le plaignaient, mais ils disaient aussi qu'il avait eu de la chance : la lame n'avait pas tranché l'aorte ni la moelle épinière. Et il avait encore un poumon pour respirer comme tout le monde. Puis il avait descendu les marches du palais de Justice et il s'était perdu dans une ville qui n'était pas la sienne. Il avait même disparu. Les journaux avaient parlé de cette disparition. Il en avait trouvé un dans une haie où résidaient des perdrix qu'il avait effrayées. Et quelqu'un avait signalé cet habitant de haie et on l'en avait extrait. Les journaux parlaient, certes, mais lui, il avait perdu la parole. Comme si la lame avait tranché ses cordes vocales. Il ne les sentait plus comme avant mais il avait eu le temps de crier et la porte s'était refermée. Impossible de se souvenir de ce qui s'était passé entre ce cri et l'ouverture de la porte. Tout avait disparu. Il ne restait plus rien. Et il ne restait pas grand-chose de ce qui s'était passé entre la douleur provoquée par la lame et l'entrée

dans le tribunal. Il se souvenait très bien de ces audiences interminables. Il était parfaitement capable d'en écrire le récit. Mais personne n'avait songé à le lui demander. Et il ne disposait pas de quoi écrire. Le voisin du dessus avait beau être bossu, il n'écrivait pas. Et c'est quand il voyait bien qu'il n'y avait ni lit superposé au sien, ni voisin du dessus, ni bossu pour écrire qu'il se sentait seul, incroyablement seul. Seul dans un pays étranger. Personne ne l'avait mis dans un train. On n'entendait pas les trains. Même en collant son oreille contre le carreau. Tout juste s'il entendait les enfants. Comme d'habitude, ils jouaient. Et quand ils ne jouaient pas, ils disparaissaient et il se couchait sans savoir s'il était jour ou nuit ni s'il avait sommeil ou simplement envie de rêver à autre chose. De plus, tout ce qui était écrit sur les murs n'était pas de lui. Il lisait cette langue, il l'écrivait même, mais il n'était pas l'auteur de ces récits qui n'en formaient peut-être qu'un. Mais comment savoir ce qu'ils formaient, si jamais ils formaient quelque chose, puisqu'il était impossible de savoir par où commencer et surtout en quoi finir. Il avait renoncé depuis hier à résoudre ce problème qui n'avait d'ailleurs peut-être pas de solution. Et comme personne ne venait effacer ces écritures, il supposa qu'elles ne représentaient aucun danger pour l'équilibre déjà fragile de son esprit qui souffrait terriblement d'avoir été menacé de mort par un autre homme. S'il avait succombé à cette attaque, avec ou sans souffrances, il ne serait plus là pour y penser. Seulement il avait survécu et il se

souvenait de tout ce qui s'était dit et démontré pendant le procès. Soulignons qu'aucune hypothèse n'était demeuré sans solution. Ces démonstrations étaient exemplaires, autant que les romans de Cervantès. Il avait lu tout Cervantès et la présidente du tribunal s'en était étonnée, demandant de préciser si c'était dans l'original ou en traduction, parce que c'est toujours ce que l'on demande à un étranger qui vient d'être transpercé par une lame nationale. Il avait présenté un début de preuve et la présidente avait estimé que ça suffisait comme ça ! L'assassin, qui avait failli en devenir un, regardait le plafond où rien n'était peint. Alfred avait déjà pris l'habitude de gratter la cicatrice qui, à l'époque du procès, était encore fragile, à tel point que de temps à autre quelqu'un, qui pouvait être un enfant, pointait son doigt en direction de la tache et quelqu'un d'autre, il ne savait plus qui, apportait une chemise fraîchement repassée. L'existence s'était empli d'autres automatismes, *comme* par exemple celui ou celle qui le contraignait à changer de direction parce qu'il avait commencé à uriner contre un mur. Et j'en passe, pensa-t-il ce jour-là, qui était le dernier, c'était décidé, il en avait par-dessus la tête de reproduire les mêmes effets, à tel point qu'il ne s'intéressait plus aux causes, comme ce carreau ou la question de savoir comment ils entraient dans une chambre sans porte. Une porte qui grinçait violemment ou pas en s'ouvrant et qui claquait ou chuintait en se refermant, n'ayant pas apparu ni disparu ! Il observait la chose, en général, depuis son lit où il était

couché comme un mort, les mains en croix sur sa poitrine toujours haletante. Ou bien il venait de provoquer une intervention d'office et il était déjà en train de ramasser les brisures du carreau au lieu de les compter. Il ne savait pas ce qu'on attendait de lui. S'il criait pourquoi on lui répondait comment. Et s'il ne savait pas dire comment, ils se taisaient. On ne les entendait plus. On n'entendait que les enfants, leurs cris de joie intense ou de frayeur aussi bien jouée. Sans fleurs pour égayer le moment ou au moins cet espace tout en longueur, étroit et obstinément hermétique si jamais l'esprit s'aventurait à tenter d'en déchiffrer le ou les récits. Le plafond était un plafond ordinaire, avec ou sans traces de suie, toiles d'araignées, fissures anciennes, impacts de ballon ou de chique. On pouvait le voir en se couchant, si toutefois aucun lit ne se superposait. On percevait clairement la perspective et les trajets de la lumière entre les ombres et les reliefs. Mais aucune histoire n'y était inscrite. Personne n'avait songé à utiliser le plafond pour exprimer ce qui devait forcément relever du désespoir. Mais cela s'expliquait : en l'absence de lit superposé, il n'y avait aucun moyen d'atteindre cette surface mise à l'envers et surtout très haut. Et si le lit se superposait, sans qu'on sache pourquoi, ni comment d'ailleurs, le bossu y couchait et il n'était alors pas question de lui demander de se pousser un peu : il n'avait pas l'air de comprendre. Aussi Alfred, pourtant plein de son récit, avait renoncé à le coucher, à l'envers, sur le plafond. Avec quoi d'ailleurs ? Avec son sang ? Comme dans

un roman à la con ? En préparant un composé de salive et de poussière pour servir d'encre et avec le doigt pointé en l'air, les jambes de chaque côté du bossu qui n'arrêterait pas d'exprimer sa plainte de propriétaire illégalement squatté par un faux cadavre échappé d'un tribunal comme on s'évade d'un asile de fou ? Autant le devenir séance tenante. Sans tambour ni trompette comme le conseillait le maître de Honfleur. Non, non. C'était fini et bien fini. C'était fini aujourd'hui et non pas demain. Demain n'existait plus. Sans savoir bien sûr si pour le faire disparaître définitivement il était nécessaire d'arrêter le temps avant la nuit, sachant qu'on ne savait jamais s'il était nuit ou jour dans cette maudite chambre ! Or, il n'y a pas de demain après le jour. Il n'y a de demain qu'après la nuit. Alors ne parlons plus de demain et disons... tout à l'heure. C'est bien, l'heure. Même si on ignore de laquelle on est en train de se préparer à en briser les aiguilles. Alfred, à cette pensée qui le saisissait au saut du lit, sans qu'il sache si le bossu en était témoin, appliquait ses mains sur sa bouche pour s'empêcher de dire. Mais de dire quoi ? Vous pouviez, en ce temps-là, dire des choses parfaitement compatibles avec la non-intervention de ces deux types. *Comme* par exemple : « Oh ! Je jouis ! » Mais dire « J'en ai marre ! », même sans le crier et vous étiez bon pour deux piqûres, une de chaque côté, et un grand coup de poing sur le crâne en cas de rébellion imprévue au règlement. Il ne le dit pas. Il marmonna dans ses dents et le son ne franchit pas l'obstacle de ses mains aux

doigts serrés l'un contre l'autre dans un projet si hermétique qu'il était impossible que quelqu'un y comprît quelque chose. Heureusement pour la tranquillité, il était encore possible de s'exprimer sans être systématiquement déchiffré. Alfred ne s'en privait d'ailleurs pas. Mais les occasions de s'adonner à cet exercice de l'obscurité étaient rares. Et il n'était pas toujours prêt à s'y adonner. Il se laissait souvent surprendre par la vélocité du phénomène. Et s'il n'en souffrait plus aujourd'hui, par lassitude, il en avait subi les tourments quand ça avait commencé, peu après qu'ils l'eurent extrait de la haie où les perdrix avaient pondu parce que c'était le printemps. Tout le monde pond au printemps. Inutile de poser la question au bossu, il n'y a pas plus de printemps pour lui que pour Marnie. Maudit bossu qui n'est jamais là quand on a besoin de lui ! « Je pourrais en dire autant de... » commença Alfred. Ses mains ne fermaient plus sa bouche, mais son esprit avait réagi à temps et la langue avait suspendu son vol. Le temps aussi était suspendu. Mais personne n'entra, surtout pas ces deux types qui avaient dû interrompre leurs études au niveau de la maternelle, avant de savoir écrire et de réciter les tables sans se tromper de jour ni d'heure. Remarquez bien que s'ils étaient entrés, la porte se serait ouverte et le moment aurait été mis à profit pour la situer, sur le mur de droite ou celui de gauche. Il aurait fallu écarquiller les yeux. Alfred s'en sentait la force, peut-être même le courage, car qui sait ce qu'il serait advenu ensuite, sachant qu'il savait et qu'il n'y avait aucun

moyen de lui arracher ça de la tête. Rien ne disait ce qui était prévu par quelque obscur règlement datant de la nuit des temps. Mais Alfred, qui regardait les écritures des murs, à droite, à gauche, se garda bien de tenter un déchiffrement. Cela prendrait tellement de temps qu'il serait libéré d'ici là. Il n'était pas prévu qu'il meure entre ces murs. Il y avait ce jour, impossible à situer dans le futur, où il franchirait la grille qu'il avait traversée dans l'autre sens, ne lui demandez pas combien de temps était passé depuis. Inutile de perdre les derniers moments, ceux qui étaient pour ainsi dire déjà présents. Il y en avait peut-être deux ou trois, quatre au plus, même cinq, et puis tout serait fini, y compris le récit parfaitement élaboré dans sa tête des minutes du procès qui s'était conclu par la condamnation de l'assassin qui avait raté son coup, ce qui n'excusait en rien son geste ni ne réduisait la peine qu'il subissait en ce moment même où Alfred se prépare à quitter ce monde, le seul qu'il connaît, encore qu'imparfaitement, et pour toujours. Aux persiennes, la lumière ne changeait pas. Elle n'avait jamais changé, pas plus que les cris des enfants ni sans doute les enfants eux-mêmes. Quand on pense qu'il y avait un dehors à cette chambre et qu'Alfred ne pouvait que l'imaginer, pensant d'ailleurs ne pas avoir le pouvoir d'y mettre fin en cessant de vivre. Rien ne s'arrêterait, ni dedans ni dehors. Et son cadavre n'aurait pas le temps de pourrir à la surface de ce monde qui ne connaît de la profondeur que celle des cimetières, encore qu'ils soient si nombreux qu'on ne peut les

compter. Que sont devenues les perdrix ? Et ces œufs qu'il avait brisés en occupant le nid ? Quel intrus il avait été ! Mais il n'avait pas été admis à l'hôpital parce qu'il sentait le fraîcheur. Que non ! Ils avaient répertorié ses anomalies au cours d'une série de procédures qui se ressemblaient tout en étant différentes. C'était en tout cas ce qu'avait ressenti Alfred tandis qu'on le trimballait dans les couloirs et de salle en salle. Il ne s'y était pas opposé comme ils s'y attendaient. On lui avait même dit que d'habitude c'était moins facile. On ne le félicitait pas, parce que tout bien pesé sa docilité compliquait des choses déjà assez complexes comme ça. Ils avaient brandi le rapport au cours d'un autre procès. On avait changé la présidente pour un président mais ça ne changeait rien, sauf qu'il ne pourrait pas cette fois sortir du tribunal pour aller se cacher dans une haie en espérant que les perdrix ne finiraient pas par le trahir. Il haïssait les perdrix maintenant et le président ne s'en étonna pas. Il souriait comme s'il se retenait de rire. Le genre de type qui, s'il se met à rire, donne envie de pleurer parce qu'on ne peut rien faire contre ses décisions. Mêmes les piqûres avaient changé de douleur. Elles piquaient moins. Elles ne voyageaient pas comme au début, le jour de son arrestation par les autorités sanitaires. Elles semblaient circuler au hasard des organes, affectant les uns d'une douleur lancinante alors que d'autres se plaignaient d'avoir atteint l'insupportable. « Non, non, monsieur Alfred Tulipe, vous ne sortez pas. Vous entrez ! » Et il était entré, en même temps que moi, dans

cet établissement, par une grille suivie d'une allée qui obturait ses flancs, privant ainsi le nouveau venu de toute vision qui l'eût au moins un peu renseigné sur l'état et la nature de cette résidence si particulière qu'on y pense rarement de son vivant... Que dis-je ? De son vivant. Calami ou linguæ, un lapsus est un lapsus. Bref, l'allée déboucha sur un hall si vite traversé qu'il ne laissa aucune trace dans la mémoire de notre pauvre Alfred et il sentit nettement qu'on l'élevait à l'étage, lequel, il n'en sut rien et aussitôt la porte se referma et disparut. Il avait alors l'esprit passablement embrouillé. Il vit le bossu sur le lit superposé et dans le lit qui se laissait superposer des draps étaient soigneusement pliés et le bossu tonitrua : « Ici on fait son lit ! » et il disparut comme la porte et un tas d'autres choses dont Alfred eût été bien incapable de dresser la liste. Il fit son lit, bourra le coussin de coup de poings rageurs, non sans se méfier des réactions du bossu qui pouvait bien sûr réapparaître à tout moment. Oui, il se souvenait maintenant de ces premiers moments d'enfermement non désiré ni accepté de bonne grâce. Tout de suite la question de la porte s'était posée : « Mais où est-elle, nom de Dieu ! » Et c'est en la cherchant qu'il tomba sur les écritures des murs, qu'il prit d'abord pour des hiéroglyphes, car ça sentait la poussière et elle ne datait pas d'aujourd'hui. Ensuite se posa la question de la nuit : « C'est l'heure de se coucher, monsieur Tulipe !

— Mais il fait encore jour !

— Ne vous fiez pas à la fenêtre ! »

Et il cassa son premier carreau ce jour-là, sans savoir si c'était jour ou nuit et refusant de se coucher avec de la lumière « dans la tronche ! » Vous connaissez la suite. Mais il n'y eut pas de troisième carreau. Celui-ci demeura intact jusqu'au jour où Alfred avait décidé d'en finir et que ce soit une bonne fois pour toutes ! Or, le briser provoquerait l'inévitable irruption des deux types qui s'y connaissaient en procédures d'urgence. Il s'agissait de le briser sans le briser. Mais Alfred n'était pas assez fou pour s'imaginer qu'il était possible de briser le carreau sans le briser. Il ne le brisa donc point et renonça dans la foulée à se trancher les veines comme Pétrone qui cependant était romain et savait comment ne pas s'en tordre de douleur, ce qui l'aurait sauvé car on serait intervenu pour garroter sciemment. Sauf qu'Alfred ne disposait pas d'eau ni de quoi l'y mettre pour y plonger son poignet tranché. Une succession d'événements impossible à faire entrer dans ce qu'il faut de temps pour être mort avant d'être sauvé par ces deux énergumènes qui ne savaient peut-être pas comment on fait pour au moins paraître intelligent, mais qui avaient réussi les épreuves du stage avec sans doute les félicitations du jury qui lui n'est pas composé de barjots. Alfred se mit à arpenter l'étroitesse de la chambre, en long, en large, en diagonale, médiane et de toutes les façons qu'autorise la géométrie plane en attendant que l'espace s'en mêle. Les draps. Certes. Mais où les accrocher ? De surcroît en l'absence de lit

superposé. L'espagnolette. Il l'examina de près. Et juste au moment où il tenait enfin une réponse, quelqu'un entra :

« Bonjour, Alfred. C'est l'heure... »

Alfred fut pris de vertige. L'heure de quoi ? En tout cas pas l'heure du bain. Il en sortait. Il le dit. La personne en question eut l'air étonné qu'on évoquât le bain alors qu'il n'en était pas question.

« Ah ! Là ! Là ! Ce désir de briser un carreau avant... dit la personne qui en effet n'était personne. J'ai déjà vécu ça, allez. Rien ne change ici-bas. L'heure arrive et avant d'y aller, on casse un carreau ou on crache sur le mur ou je ne sais quoi encore. *Ou plutôt* : je le sais ! Des histoires que si je vous les racontais ce ne serait plus l'heure. *Ou plutôt* : on la laisserait passer. Vous connaissez la rigueur des chemins de fer. Vous avez tant voyagé, monsieur Tulipe ! Ne cassez pas le carreau. Ne crachez pas. N'écrivez rien sur les murs. C'est fini. Je vous dis que c'est fini ! »

C'était vrai. Et fini. Le train attendait le long du quai. Il pleuvait. On approchait de l'équinoxe. Il reconnut les montagnes. Il partait. « *Ou plutôt* : Vous repartez ! » Un long voyage, sans doute, avant de ne pas mourir idiot.

Signé : un bossu.

X

Lorenzo et Tamara couchaient dans le même lit. Personne n'y trouverait de quoi alimenter la rumeur locale si Lorenzo et Tamara n'étaient du même sang. Ramírez y Lara. La mère Lara les avait élevés comme ça, l'un avec l'autre et quand ils étaient gosses elles les baignaient dans le même baquet, devant le seuil de la maison où le vieux Ramírez ne dormait plus depuis longtemps, mort qu'il était en pleine croissance éthylique. Il y a des familles comme ça : la mère se retrouve seule avec deux, trois, quatre mioches filles et garçons et tous se suivant en âge et l'aînée est une fille et le *peque* un garçon. Chez les Ramírez, il n'y en avait que deux : l'aînée Tamara et le petit Lorenzo qui la suivait d'un an. Tamara, comme c'est dans la nature, avait grandi plus vite que Lorenzo. En plus, elle était précoce, si vous voyez ce que je veux dire. Le petit bandait dans le baquet et l'aînée en riait comme une folle, ce qui ne paraissait pas interroger la vieille Angustias. Les gens avaient commencé à s'inquiéter quand ils aperçurent les premiers poils pubiens de la fillette. Ses seins avaient déjà atteint un galbe prometteur. Mais personne n'était censé avoir vu ce genre de choses, car pour les voir il fallait se glisser entre les vieux murs qui jouxtaient la maison Ramírez. Il fallait être un enfant pour s'y risquer et si cela arrivait, l'aînée des Ramírez Lara en riait, sans toutefois révéler à sa mère ni à son frère la cause de ce rire qui la secouait

comme un sac d'olives vide où s'accrochent des mouches. Franco, dit Frankie pour ses amis lecteurs de *tebeos*, bandait lui aussi derrière le mur qui avait été celui d'une maison. Il avait ainsi connu l'orgasme auto-infligé ou auto-pratiqué selon ce que son esprit lui inspirait de victoire sur lui-même ou de remords relatif aux croyances qui en avaient fait un communiant comme les autres. Il se posait bien sûr la question de l'amour, mais ne savait pas s'il était amoureux de la fille ou si c'était la petite bite dressée de Lorenzo qui ressemblait à la sienne, façon de dire. Il croisait tous les jours la fillette qui n'avait pas tardé à devenir une fille et très vite une femme. Pas vilaine d'ailleurs. Elle souriait aux hommes mais ils savaient qu'elle ne se donnait pas. Ils en savaient autant de ses rapports avec son frère qui lui non plus ne se donnait pas, ni aux femmes ni aux hommes. La vieille Angustias finit par crever, deux jours avant son chat Torcuato et ses deux enfants ont continué de vivre ensemble dans cette maison qui n'était ni jolie ni moche, chacun à son travail quotidien. Le baquet avait été rayé de l'histoire. Sans doute possédaient-ils une belle salle de bain couverte d'azulejos avec une grande fenêtre donnant sur la Sierra et l'air chaud et empoussiéré du désert de Tabernas. Et l'inceste continuait d'alimenter l'imagination du voisinage. Mais personne n'en parlait. On n'évoquait jamais le probable enfant à venir, peut-être deux, trois, qui sait ? Mais pas un mot sur le sujet. Chacun son foyer et les

esprits qui l'animent de leur connaissance des origines et de leur cause.

Rien dans la Presse ce jour-là. C'était l'été et le matin était frais comme si c'était la première fois qu'il naissait de la nuit. La mer scintillait au tourisme. Le paseo s'animait mollement. Les putes avaient disparu du trottoir et les auvents commençaient à claquer dans la brise. La *Voz de Almería* n'en parlait pas non plus. Elle en avait parlé avant, au temps des promesses printanières et elle en parlerait cet hiver en prévision d'un semblable été. La Une était entièrement consacrée à la libération de Juan Comala.

JUAN COMALA EST LIBRE !

Sa photographie prenait au moins quatre colonnes. Il avait passablement vieilli. Il avait perdu son regard d'ouvrier qui connaît son travail comme s'il l'avait inventé. Son regard avait l'air de ne regarder que son ombre. Il venait de passer dix ans à Acebuche, la prison du coin. Et il en sortait parce que son innocence avait enfin été reconnue.

Il portait une tenue d'été, pantalon de flanelle, dans les jaunes, chemisette entrouverte jusqu'au sternum à la manière des légionnaires voisins, un béret neuf avec son liseré de cuir bordeaux et aux pieds des tongs qu'il étrennait. Il ne fumait pas, bien qu'un paquet de cigarettes gonflât la poche de sa chemisette. Il était accompagné de deux femmes, une laide comme une fonctionnaire

et l'autre assez jolie pour poser nue. Une voiture attendait. On pouvait sentir le vent dans les feuillages scintillants des oliviers sauvages. Et pour garantir au lecteur une émotion facilement renouvelable, la photo était en couleur, avec sa poussière de soleil et ses traces de terre aride sans cesse à la poursuite de la moindre goutte d'eau.

La Presse nous exhibait un Juan Comala heureux. Ce n'était pas un visage grimaçant sous l'effet de la haine et la promesse d'une vengeance. La bouche était entrouverte, comme s'il était en train de parler quand la photo avait été prise, capturée à cette réalité que tout le monde pouvait comprendre sans avoir gâché sa jeunesse à étudier des phénomènes que le citoyen ordinaire a peu de chance de rencontrer sur sa route, sauf en cas de violation de la Loi, comme ça avait été le cas de Juan Comala dix ans plus tôt.

Mais Juan Comala était innocent. Il fallait lire le numéro de la veille où tout était expliqué. Il n'y avait plus aucun doute sur sa non implication dans la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe qui était à l'époque des faits un touriste qui revenait l'été au même endroit parce qu'il y avait trouvé des attaches. On parlerait de ces attaches demain, dès la première édition. Rendez-vous était même donné le mois prochain, car Juan Comala avait décidé d'émigrer en Uruguay où il avait de la famille. Un beau feuilleton en perspective. Les oiseaux d'Uruguay en parleraient peut-être aussi. Ne sont-ils pas aussi fameux que les perroquets de nos régions ancestrales ?

Franco Chercos, qu'on surnommait maintenant Le Bossu car le temps des illustrés était révolu et que sa bosse se remarquait au premier regard, avisa un guéridon quelque part sur le *Paseo Colón*, en descendant vers le port où il avait l'intention de flâner en attendant de se remettre au travail quotidien. Une habitude maintenant vieille de plusieurs années, mais il ne les comptait plus. La terrasse était pour l'instant déserte. Un barman à manches retroussées était assis à une table, le regard aussi vague que la mer dont on pouvait entendre les murmures à cette heure matinale. Franco s'installa, posa le journal sur le guéridon qui sentait la femme et d'un signe passa commande. Le barman, poli comme une porte de prison, disparut dans l'ombre, on entendait le bruit de ses semelles, mais rien de son marmotement, une vieille connaissance lui aussi, dix ans de taule sur quarante d'existence, un quota respectable.

L'anisette ravigota notre flic au point qu'il en commanda une autre, ce qui renouvela le chuchotement du barman au détriment des soupirs de la mer qui flanquait le port comme s'il s'agissait d'une terre sans nom. Des Africains devaient y déambuler, mais on ne les distinguait pas à cette distance, d'autant que des érections diverses s'interposaient entre ce proche horizon et la situation assise sous le parasol dont les franges s'agitaient sans bruit. Un pigeon atteint de *mosca* décrivit plusieurs cercles sur le dallage puis s'égara entre les

pieds de table et de chaises avant sans doute de basculer sur la chaussée. Il n'avait pas d'autre espérance.

Le nom de Juan Comala était encore frais. Il rutilait même dans les réverbérations des vitrines et des pierres des façades. Franco retourna le journal, mais cette fois c'était la gueule de Juan Comala qui s'imposait et ses deux cicérones se partageaient ce qui semblait bien constituer, pour un temps sans doute éphémère, une gloire médiatique augmentée du sentiment d'injustice, comme si ce sentiment n'était autre que celui qui avait animé le spectacle judiciaire dix ans plus tôt, l'interstice demeurant assez peu distinct du temps qui avait été nécessaire pour que la réalité, à défaut de vérité, revienne donner sa leçon de science naturelle même aux esprits les moins convaincus. Le destin d'un homme tient toujours à ce que le reste de l'humanité lui accorde de reconnaissance ou au contraire non pas d'oubli, mais de distraction. Bref, Franco retourna encore le journal, mais cette fois prit soin de le plier en *in 18 colombier* (pour le moins). Les collègues l'attendaient déjà au tournant. Ils en avaient ruminé les prémises la veille, et même deux ou trois jours avant, tandis que les procédures de libération se mettaient en branle. La nouvelle était tombée deux mois avant, mais on n'y avait pas cru : Franco Chercos ne pouvait pas s'être trompé à ce point, au point d'envoyer un innocent en prison, suite à une enquête conduite en dépit du bon sens : la Presse insistait

lourdement sur cette conception du bon sens, qui en l'occurrence ne relevait pas de la philosophie ni de la charité.

Certes Juan Comala avait dû être la proie de tourments qu'il n'était pas difficile d'imaginer, on a tous vu assez de films pour ça, notamment en séries à leur tour sérialisés par les moyens considérables de l'industrie du spectacle. Mais l'article ni les conversations ne disaient rien du calvaire qu'avait enduré la victime, qui elle demeurait une victime, puisqu'elle avait été poignardée, alors que Juan Comala passait du statut de coupable à celui d'innocent. Alfred Tulipe était devenu fou. Lire ici le chapitre intitulé *La Porte*, par curiosité si on veut, mais surtout pour essayer de comprendre comment un homme peut sombrer dans la folie parce que quelqu'un, désigné par la Justice, avait eu l'intention de lui prendre la vie au moyen d'un coup de couteau porté dans le dos. Une douleur que je vous dis pas ! D'ailleurs, au tribunal, il n'avait parlé que de ça : la douleur, ne répondant pas ainsi à la légitime curiosité des juges (il n'y avait pas de jury populaire à cette époque dans nos cours de justice) dont le travail avait consisté à consolider, si c'était nécessaire, le scénario élaboré par l'inspecteur Franco Chercos qui avait promené sa bosse dans les couloirs et en avait imposé le profil dans la salle où tout ceci achevait le récit par une condamnation à trente années d'un emprisonnement qui se conclurait par un retour à la liberté en pleine flambée de la vieillesse.

Alfred Tulipe de retour chez lui

(lisible dans un pli du journal)

Franco frissonna malgré les brises chaudes qui remontaient le paseo. Qu'était devenu Alfred Tulipe ? On pouvait facilement savoir qu'il était devenu fou, mais *n'en quel pays* ? Et si les minutes du procès avaient vaguement évoqué l'influence des Vermort sur l'équilibre mental de la victime [lire ici [L'histoire de l'aspirateur à civilisation](#) et [Dernières divinations avant disparition\(s\)](#)], avant les faits et surtout après, il n'en était pas dit autant que ce qu'il n'était pas difficile d'imaginer du mental de Juan Comala, avant, pendant, après et même après *l'après* (Uruguay ?). Alfred Tulipe ne recevait pas les ornements de la reconnaissance. Il demeurerait, aussi bien avant que pendant, un inconnu, voire un étranger, mais un « étranger étranger », car la langue espagnole distingue clairement l'étranger du pays de l'étranger venu d'ailleurs. *Forastero, extranjero*. Il n'y avait guère qu'à l'Université qu'on se demandait encore s'il fallait traduire le destin de Meursault par *El Forastero* ou *El Extranjero*. Mais avait-on jamais vu un Européen, pied-noir ou métropolitain, condamné à avoir la tête tranchée par esprit de justice pour avoir ôté la vie et l'existence à un « indigène » ? Heureusement, à l'époque des faits le *garrote vil* n'était plus l'instrument de Dieu ni des hommes et pour être européen de foi on se contentait désormais d'enfermer les coupables, et même les

innocents, dans des lieux impossibles à confondre avec l'hôtellerie environnante.

Mais Alfred Tulipe, comme on peut le lire dans les premiers chapitres de ce livre, n'avait pas choisi l'hôtel pour passer ses premières vacances en pays étranger : il avait connu l'hospitalité d'une émigrée et de fil en aiguille, ou plutôt d'une année sur l'autre, les rapports entre l'hôtesse et son locataire estival avait évolué du simple rapport de prestataire de service à client à un récit, aujourd'hui judiciaire et pas forcément faux, où Juan Comala ne s'immisçait nullement puisqu'il était là avant Alfred Tulipe. Des circonstances dont je ne vous dis pas les manquements à l'esprit de justice, mais l'inspecteur Franco Chercos avait connu le plaisir de voir son scénario policier non seulement reconnu par l'ordre judiciaire mais aussi et surtout applaudi par un public convaincu d'avance. Il n'y a pas de Justice sans Public pas plus que de Public sans Justice. Miroir des traversées.

Non, non, décidément rien sur Tamara et Lorenzo... Maudite Presse. Franco donna un coup de poing sur le journal. Il n'y avait jamais rien eu là-dedans concernant cet inceste insupportable. Pas un mot. Alors vous parlez d'une Une ! C'était une affaire de journaliste, pas de policier. Les preuves manquaient. Le journalisme se passe de ce genre de considération. Et personne ne vous en veut. Au contraire, on vous envoie des courriers de remerciement pour avoir mis à jour ce que la Justice est bien incapable de mettre

sur le tapis. Faute de plainte. De la part d'un voisin, d'une voisine. Ou de la femme soumise à cette pratique criminelle de la sexualité. Mais jamais Tamara ne s'était plainte. Elle souriait aux allusions. C'était le signe que tout était bien comme ça. Que Dieu l'avait sans doute voulu. Mais pas un mot en confession, malgré l'insistance douteuse du prêtre qui s'agitait dans sa cellule derrière le rideau noir aux franges d'or alors que vous exposiez votre dos aux ombres de l'église, en un coin reculé de ce lieu d'où tout le monde vient et où il retourne, comme si c'était là l'image de la poussière qu'évoquent les Écrits. Au lieu de ça

JUAN COMALA EST LIBRE !

...ce qui impliquait la responsabilité de celui qui était le principal auteur de sa culpabilité. Il avait fallu dix ans pour la contrarier. Et innocenter le coupable désigné. Sans d'ailleurs en désigner un autre, car le pauvre Alfred Tulipe avait bel et bien été poignardé, dans le dos et assez profondément pour réduire un de ses poumons à l'état d'un vieux chiffon ratatiné tandis que l'autre poumon était soumis à ses angoisses, un poumon qui avait peu de chance d'aller au bout de l'existence promise par l'espérance de vie unanimement reconnue. Il était devenu fou avant la fin du procès. Il n'avait pas entendu la sentence. On ne savait même pas s'il en comprenait la portée symbolique. Il n'avait pas envoyé une carte postale de France, qui était son pays, pour remercier l'enquêteur d'avoir permis

que justice soit faite. Mais de quelle France s'agissait-il ? Franco Chercos avait aussi enquêté de ce côté-là. L'hôtesse qui accueillait Alfred dans sa maison était voisine d'autres français, des vernis et revernis ceux-là ! si vous voulez parler blason. Du comte et de la comtesse. Ça existe encore de nos jours dans cette république aux couleurs monarchiques. Et ceux-là passaient des vacances heureuses et bruyantes au village en question depuis des années. Par la force des choses, Alfred Tulipe avait été attiré par ce voisinage. Question de langue. De mœurs aussi sans doute. On y jouait au théâtre [lire [Dernières divinations avant disparition\(s\)](#), mais vous avez déjà lu ce chapitre de roman puisque vous êtes en train de lire celui-ci].

Ces épisodes, ceux qui formaient le sériatim de son enquête, revenaient en intrus dans la pensée de Franco, laquelle était soumise aux impératifs de la Une du jour :

JUAN COMALA EST LIBRE !

¡Ay! ¡Ay! ¡Ay! ¡Ole! Mais Lorenzo Ramírez Lara ne l'était-il pas lui aussi ? Que savions-nous de ce qu'il imposait à sa sœur aînée pour la réduire au silence en même temps qu'au plaisir sexuel que seul l'homme est capable de concevoir *physiquement*, alors que la femme demeure un mystère depuis la nuit des temps, depuis ce temps où elle... Mais ce n'était pas le sujet du jour. Franco vit que l'heure tournait plus vite que le jour. Le Paseo commençait à

s'animer. Un voisinage se formait autour de lui. Bientôt le barman lui ferait les gros yeux parce qu'il occupait son guéridon depuis trop de temps. À moins de commander une troisième anisette. Et de se reprocher de ne pas la boire à cause de l'ivresse qu'elle impliquait. Il avait encore un bon quart d'heure devant lui, avant de descendre le Paseo et de se diriger vers le commissariat où des collègues rieurs l'attendaient. Que pouvaient-ils envisager sinon ce rire d'animaux prisonniers des clôtures que les principes de leur profession imposaient à leur fragilité mentale ? Bien sûr qu'un élève doué prend le chemin des Mathématiques. Ou à la rigueur celui de la Littérature. Le Droit vous pend au nez si vous n'avez pas de don, comme la médiocrité aux lèvres du poète qui n'a pas le *duende*.

Maintenant toutes les tables étaient occupées. La troisième anisette, contre toute attente, était bue. Et le barman recommençait à s'impatienter. Un repris de justice ! Pas fichu d'envisager une profession digne de ce nom dans la perspective de la réinsertion. Franco se promet de ne pas vider le quatrième verre. Un de trop et on ne sait plus ce qu'on fait ni ce qu'on pense. En attendant, le barman encaisse et s'enrichit ! À la manière de la Presse qui vous gavait de bonnes nouvelles alors qu'une femme subissait les outrages de son propre frère. Mais Franco Chercos n'avait jamais envisagé de devenir journaliste. Il tenait trop à la vérité, même s'il était contraint de la cacher sous peine de se voir infliger l'humiliation de la diffamation prononcée par ses propres instances, celles qui

limitent la société des hommes à ce qu'elle est : un troupeau impossible à contourner, exactement comme il n'est pas question de ne pas consacrer au moins la moitié de son temps à penser à la mort qui est, en quelque sorte, l'explication de Dieu. Il avala cul sec le quatrième et se leva pour reprendre le cours de sa *jornada*, mot espagnol qui signifie journée, mais seulement journée de travail. Il oublia le journal et aussitôt qu'il se mit à tituber vers le port et ses accessoires, quelqu'un s'en empara avant que quelqu'un d'autre n'y songeât :

JUAN COMALA EST LIBRE !

¡LIBERTAD PARA JUAN COMALA!

La Presse ! La Presse ! La Presse ! Words ! Words ! Words ! Ces mots firent irruption dans le cerveau de Franco Chercos, juste au moment où il achevait le quatrième verre, coude levé qui inspira au barman le service d'un cinquième, car il avait lu le journal ce matin, bien avant que l'inspecteur y rencontre les mots de son humiliation publique. Le barman, qui s'appelait ou plutôt qu'on surnommait Frasco, en voulait terriblement à Franco Chercos de l'avoir envoyé en prison par deux fois, une fois pour quatre ans et la deuxième pour six, en comptant les remises de peine pour bonne conduite et services rendus aux culs de certains matons plus influents que les autres, sans doute parce qu'ils étaient plus ou moins cousins avec le ou la juge de service. Seulement, par deux fois, Chercos ne s'était

pas trompé de piste. Il avait même présenté au tribunal un assortiment de vérités, concernant ce « diable de Frasco », digne du meilleur pâtissier de la Puerta Purchena. Ce cinquième verre allait l'achever. Il ne restait plus qu'à attendre que ça arrive pour téléphoner à *La Voz de Almería*. Il y aurait une bonne photo à diffuser dans la prochaine édition et peut-être aussi *qu'est-ce que je dis... il y aura sûrement à la TV* un plan et même plusieurs pour exposer l'immobilité du flic perdu sur sa chaise et petit à petit entouré de curieux, de ceux qui le connaissaient mais pas seulement, car toute nouvelle fraîche est bonne à prendre si on veut s'instruire sur les tenants et les aboutissants de notre société humaine, avec ou sans la langue pour nuancer façon locale, nationale *ou je ne sais quoi* ! Mais Franco Chercos ne semblait pas avoir noté la présence de ce cinquième verre. Il était en effet comme paralysé, sans doute par ce qui lui traversait l'esprit en ce moment crucial *c'est le cas de le dire* ! de son existence de justicier dont le masque est enfin tombé. Démasqué ! Même si Frasco reconnaissait sa culpabilité et les raisons du tribunal qui s'appuyait sur les justes recherches et conclusions que l'enquête de Franco leur avait soumises. Un homme n'est jamais totalement juste, ni totalement faux, pensa Frasco en détournant son regard impatient de cette scène digne d'une entrée en matière, quel que soit le moyen de communication. Il y avait d'autres clients à servir, des tas de clients, des habitués à qui il donnait de la conversation juste pour avoir des

nouvelles familiales et des touristes, *forasteros* ou *extranjeros*, *allez savoir !*

Cependant, malgré la paralysie qui affectait son corps, Franco réfléchissait. Ou plutôt il se laissait faire par son cerveau ou en tout cas par ce qu'il y avait dedans, des années d'expériences et d'attentes, de questions résolues et de remords, et toutes ces sortes de choses que même le plus fin littéraire n'a pas le pouvoir d'énumérer et encore moins de décrire sans en laisser la plus grande part, peut-être *que dis-je sans doute* la meilleure, de celles qui vous projettent sur le devant de la scène poétique. Mais ce qui tournoyait là-dedans, à l'intérieur de ce crâne têtue qui n'avait connu la fracture qu'à cause d'une chute à bicyclette (ô enfance !), n'avait rien à voir avec ces ambitions jamais satisfaites, faute de temps à consacrer à cette « noble faculté », le métier, quel qu'il soit, vous réduisant sans cesse à ses exigences de résultats et de procédures d'avancement.



Dix jours, pour être exact, après la tentative d'assassinat alors attribuée à Juan Comala, d'emblée et dans l'attente d'une enquête qui allait confirmer les intuitions de Franco Chercos et convaincre les juges de la procédure pénale, il y eut cette formidable explosion en plein milieu du désert de Tabernas. Heureusement, Clint Eastwood ne s'y trouvait pas, occupé à tourner un inspecteur Harry en un autre endroit de ce monde. Un champignon de la taille de cent cathédrales s'était planté dans le sable et la roche et le vent qui y avait pris racine s'était répandu en onde dans toute la contrée, détruisant tout

sur son passage, épaulé par le feu qui avait procédé à une réduction systématique des choses et des êtres à la cendre qui est la poussière dont parle si clairement je ne sais plus quel prophète. Ah ! cette fois la Presse n'avait pas ménagé son désir de prendre la place de l'imagination, quoique perçassent ici ou là des évidences de propagande qui en limitaient la portée subliminale, reconnaissons-le. Il en est question ici dans le chapitre intitulé *Dernières divinations avant disparition(s)*, que vous avez lu avant même que le présent chapitre naisse de ma plume toujours soumise à l'épreuve de la cohérence due à toute bonne narration. Bref, l'explosion atomique de Tabernas, comme elle s'intitulait désormais, le désert ni les studios ni même Clint Eastwood n'y étaient associés, eut lieu dix jours après que... Juan Comala n'avait pas tenté d'ôter la vie à ce pauvre Alfred Tulipe qui ne devait pas s'en remettre, que Juan Comala fût coupable ou pas (il devait s'en moquer éperdument dans son asile). Bien sûr, je reconnais que cet événement extraordinaire, qui s'ajoutait aux deux précédentes attaques nucléaires, n'a rien à voir avec ce que je raconte ici. Mais la suite de mon récit, sans chercher à vous prouver le contraire, me donnera tout de même un peu raison d'en parler, même si ce n'est pas le bon endroit, je veux dire au moment où l'inspecteur Franco Chercos s'apprêtait à reconnaître l'existence d'un cinquième verre alors que plus haut il s'éloigne, déjà passablement ivre, de la terrasse, prenant la direction du port dans l'intention d'y flâner un peu avant de subir

les sarcasmes de ses collègues ou en tout cas d'en deviner et d'en ressentir les effets sur sa conscience à la dérive. Non, Franco n'avait pas quitté sa confortable chaise ni l'ombre du parasol, et ses coudes ne s'appuyaient pas nonchalamment sur le guéridon occupé non seulement par le journal plié et replié jusqu'à ne plus ressembler à un journal, mais aussi par quatre sous-verres et un verre encore plein qui rutilait, comme par hasard, dans un rayon de soleil qui avait trouvé son chemin entre les parasols, lesquels formaient autant de champignons. Tabernas et son désert avait disparu ainsi, ou plutôt ce qu'il en restait avait été mis sous surveillance stricte des équipes chargées soit de remettre de l'ordre dans cette nature ainsi violée, soit d'empêcher que la curiosité légitime de la nation, toujours en lutte intestine avec son État, n'y augmente un désordre qu'on ne pouvait imaginer qu'en regardant des photographies d'Hiroshima, car aucun document ne circulait sur la tragédie nucléaire de Tabernas, sauf à propos de ses accessoires, seule matière à laquelle la Presse déclarait, non sans irritation, avoir accès. Ainsi dix ans s'étaient passés et si l'évènement, historique par sa nature nucléaire, était loin d'être oublié, en tout cas la Presse n'y consacrait plus que de rares évocations qui n'étaient pas des nouvelles au sens où on entend qu'il est impossible, pour un esprit sain, que plus rien ne se passe dans ce désert et que la tragédie soit en voie de dénouement, heureux en cas de comédie, mais personne de raisonnable ne songeait à ce bonheur retrouvé. La Presse !

Franco rageait dans son immobilité due à une réaction cérébrale dont il méconnaissait la nature mais qu'il avait souvent inspirée à son cerveau, car son existence n'avait pas manqué de raisons de s'adonner à des abus cependant autorisés par la Loi ; il n'avait jamais expérimenté les substances interdites, sauf chez le dentiste et une fois sur la table d'opération à cause d'un foie qui lui jouait des tours. Certes il ne reprochait pas à la Presse ses oublis au sujet de Tabernas et de sa bombe. Le public pouvait se passer de nouvelles mieux documentées, voire véridiques. Il avait assez d'imagination et d'intelligence pour ça. Mais ne rien dire, mais absolument rien ! au sujet de Tamara et de Lorenzo Ramírez Lara, voilà qui constituait un manquement au devoir de vérité sans quoi la Presse n'est plus qu'un torchon bon à obstruer les bondes !

JUAN COMALA EST LIBRE !

Mais pas seulement : « Le fameux inspecteur Franco Chercos, dit Le Bossu par ceux qui l'aiment bien et... autre chose par ceux qui lui en veulent, avec ou sans raison, comme Juan Comala expédié en prison à la suite d'une enquête bâclée et peut-être même faussée. Mais peut-on soupçonner un inspecteur de saboter son travail uniquement par incompetence ? Dix ans après la proclamation de cette injustice, qu'on ne doit qu'à lui (insistons), n'est-il pas légitime de se demander si l'inspecteur Franco Chercos (répétons à l'envi son nom pour que la mémoire le grave au bon endroit, dans la bolge

des... ah ! laissons à la Justice le soin de la désigner, cette fois sans erreur), si l'inspecteur Franco Chercos n'avait pas quelque intérêt à accuser Juan Comala d'un crime qu'il n'avait manifestement pas commis comme le prouve la suite de cet article... »

Franco avait arrêté là sa lecture. Inutile d'aller plus loin (ce que nous ferons plus bas afin de ne rien laisser au hasard). Les images d'Hiroshima dévastée à la fois par la tyrannie des uns et la cruauté des autres revenaient au milieu des phosphènes, car Franco tenait ses yeux clos, paupières crispées et le nez retroussé, dents dehors, ce qui en épouvantait plus d'un et le barman Frasco en fit les frais, lui qui avait provoqué cette situation, motivé par un désir de vengeance qui n'était cependant rien à côté de celui que Juan Comala devait éprouver en ce moment-même. Comment croire un seul instant que ce flic n'était pas en train d'y penser ? Il avait l'air, ainsi ratatiné sur sa chaise, de vivre ce moment, le moment où il se trouverait face à Juan Comala, ce qui devait arriver tôt ou tard, et c'était sans doute plus tôt qu'on pouvait se le dire en pleine conversation romanesque avec les autres, car les romans naissent tous de ce que ces conversations inspirent à l'auteur, soit dit en passant. Il n'y a rien comme le Désir pour changer la trajectoire des fusées de l'existence. Vous pensez assister à un feu d'artifice inondant le ciel de la nuit de ses combustions métalliques, fêtant avec les autres, vos semblables, la Constitution ou la Victoire, et voilà que le Désir de l'un de ceux qui vous accompagnent, de près

ou de loin, détourne la trajectoire et la fusée vous arrive en pleine gueule, comme si vous aviez ouvert la bouche parce que vous saviez que ça finirait par arriver, les mouches s'étant posées sur d'autres joues. Vous avez beau dire, mais le remords n'est pas un virus ; c'est un changement, une modification de ce que vous êtes, sans intervention extérieure ; vous êtes le seul responsable de ce qui vous arrive et vous le savez. Enfin... c'est ce que le barman supputait en recevant les plaintes des clients qui ne voulaient pas voir un homme s'adonner à son vice et Frasco leur promit, tour à tour, aux habitués comme aux autres, *forasteros* et *extranjeros*, qu'il n'y aurait pas de sixième verre. Il aimait satisfaire sa clientèle, sans distinction d'origine et maintenant il attendait le moment de passer un coup de fil à Miguel-Angel qui était un journaliste de sa connaissance. Une intense satisfaction l'envahit, comme s'il était en train d'éjaculer et que le plaisir prenait le temps d'expliquer le phénomène.

Un œil mi-clos, Franco évaluait non sans angoisse la situation dans laquelle il s'était mis « à cause des autres », y compris de ce maudit barman qui avait la réputation de posséder entre les jambes un engin digne des festins de Trimalcion. Il ne s'en serait pas tiré à si bon compte autrement. Mais la Presse n'en parlait pas, n'en avait pas parlé et n'en parlerait jamais. La Presse se nourrit de ces silences. Elle ne renaît de ces cendres (les silences) qu'à l'occasion d'épiphénomènes dont le romanesque promet des feuilletons à

suivre sans garantir la moralité de leurs conclusions, si jamais ils trouvent à se terminer. Or, voici que

JUAN COMALA EST EN CAVALE

¡Caramba! Six mois à peine après son incarcération définitive, voilà-t-y pas que l'assassin en puissance (ainsi avait-il été jugé par le tribunal) Juan Comala trouve le moyen de sauter le mur pourtant haut en couleurs de la prison d'Acebuche, comme je vous le dis. Et la Presse, tenue à l'écart de l'enquête en cours, avec ou sans son assentiment, se déchaîne littéralement sur cinq colonnes et se répand en articles tous plus propices au colportage le moins documenté qu'on puisse imaginer quand on est flic et qu'on a l'intention de le rester malgré quelques incartades bien vite pardonnées en confession. Aussitôt informé des faits par le journal qui avait atterri sur son bureau, Franco Chercos, l'esprit encore tout frais du procès qui avait vu son enquête récompensée par la Justice, sauta non moins littéralement par la fenêtre pour se rendre à Acebuche et demander des explications à ce crétin de Cervantès Cintas qui d'ailleurs n'en était pas à sa première négligence professionnelle. Il en avait laissé échapper bien d'autres ! Et pas des meilleures. Encore quelque collusion à couvrir de son ombre propre. Franco Chercos ne tarda pas à pénétrer dans les lieux, par la grande porte, et Cervantès Cintas, qui se prénomrait Miguel, le reçut avec des cigares importés de La Havane et un verre d'une

tequila qui disait son nom. L'entretien ne tourna pas au vinaigre comme on pouvait s'y attendre. Au contraire, cette amitié s'en trouva renforcée, on ne sait pas pourquoi ni comment. Pourtant, Franco n'avait pas la réputation de pratiquer d'autres mœurs que celles que la religion reconnaît comme seules à satisfaire les exigences de Dieu, alors que Miguel ne pouvait plus rien pour dire le contraire de ce qui se disait à propos de celles qu'il pratiquait pourtant avec la discrétion qui s'impose à tout fonctionnaire, en l'occurrence un employé de l'administration centrale. Enfin, on vit (le journaliste vit) l'inspecteur sortir de la prison, toujours par la grande porte, à bord de sa Seat officielle, le Volkswagen rugissant dans la poussière qui environnait tant d'oliviers sauvages. Il faut dire qu'à cette époque-là, tout le monde était convaincu que Juan Comala était coupable, même si on avait déjà oublié Alfred Tulipe et que personne ne s'intéressât au sort de cette victime de circonstances qui étaient d'ailleurs les seules à apparaître clairement aux yeux de tout le monde.

CHERCOS SUR LA PISTE

Laquelle ? Miguel-Angel ne le disait pas. Il écrivait seulement que l'inspecteur Franco Chercos était à la poursuite de Juan Comala et comme celui-ci, simple ouvrier originaire d'un obscur hameau jouxtant le désert de Tabernas, aujourd'hui rasé et interdit de séjour par une garde nationale capable de vous tirer dessus si jamais vous

tentiez d'aller jeter un coup d'œil sur les dégâts provoqués par la bombe, n'avait aucun point de chute en perspective, l'inspecteur avait estimé que sa tâche ne serait pas aussi difficile que celle qui l'avait conduit à prouver que Juan Comala était coupable. La Presse ne parlait pas non plus à cette époque-là des possibles relations que l'inspecteur pouvait entretenir avec celle qui était la cause de tout ce malheur, cette émigrée qui avait l'air bien joli, en tout cas sur la photo. Seulement voilà :

« Juan Comala ne s'est pas évadé seul, écrivait Miguel-Angel. Il avait un complice. Vous ne devinerez jamais, cher lecteur assidu de *La Voz de Almería* (dont je suis un des porte-plume comme vous le savez depuis des années), de qui il s'agit : pas moins que l'ex-compagnon de l'émigrée en question, un déserteur de l'armée ukrainienne emprisonné chez nous pour avoir lâchement assassiné un innocent qui prétendait le livrer aux autorités diplomatiques de son pays. Il purge lui aussi une peine de trente années de réclusion, du moins jusqu'à l'heure où je vous parle, car les deux assassins sont actuellement en cavale et si Juan Comala est sans ressources, on ne sait pas si son complice n'en a pas, car il a bien fallu qu'il en ait de solidement pensées s'il est parvenu à fausser compagnie à ses frères d'armes. L'inspecteur Franco Chercos n'étant pas disponible en ce moment pour un entretien, pour cause de poursuite, nous le recherchons activement, avec les moyens qui sont les nôtres, lesquels sont par nature différents de ceux dont font usage

les services de police sans doute plus compétents et mieux informés que nous. Ma tâche s'annonce difficile mais, chers lecteurs, faites-moi confiance : j'en saurais bientôt plus que Franco Chercos. Et dans pas longtemps ! »

Franco Chercos, toujours immobile sur la chaise, et entouré de clients mécontents qui harcelaient le barman Frasco afin qu'il mette fin à ce spectacle immoral, se souvenait parfaitement de cette époque, des jours de cavale et de poursuite, et de tout ce qui s'était raconté dans la Presse et ailleurs, aux terrasses comme en famille et à l'ombre des amandiers. Son statut de héros avait été mis en veilleuse, dans l'attente de la capture de Juan Comala et accessoirement de cet étranger qui non seulement était un lâche mais qui s'était conduit en sauvage en assassinant un de nos compatriotes seulement animé par le désir de justice. Mais cet étranger n'avait pas sa place dans ce récit. Seul Juan Comala importait. En effet, Franco Chercos n'avait pas eu besoin de coincer l'étranger, car celui-ci s'était rendu, autre signe de sa lâcheté. Or, tout le monde maintenant considérait que Franco Chercos était responsable de l'évasion de Juan Comala, alors qu'il était plus raisonnable de penser que seul Miguel Cervantès Cintas méritait ce reproche érigé comme un titre de noblesse, laquelle il semblait bien que le public refusât au directeur d'Acebucho, sa nature intime y étant pour quelque chose, ne le cachons pas, comme l'écrivait notre journaliste.

Prisonnier de ses pensées entre le quatrième et le cinquième verre encore intact, Franco suggéra à son cerveau qu'il fallait bien compter sur la présence de ce pisse-copie s'il était question de donner à ce récit, celui que vous êtes en train de lire, toute la profondeur, à défaut peut-être de la parfaite cohérence, qu'il mérite. Car il n'y avait pas si longtemps, Miguel-Angel de la Isla Negra avait rappelé à son public qu'il avait participé à la capture de Juan Comala. Il avait raconté tout ça en détail et personne n'avait trouvé à y redire tellement il était sans doute aussi proche de la vérité que le permettaient les usages en vigueur quant aux rapports que le citoyen, même au-dessus des autres par son statut professionnel, est autorisé à envisager chaque fois qu'il prétend dire la vérité et rien que la vérité. Or, à quelques années de là, deux ou trois, Miguel-Angel de la Isla Negra avait publiée une nouvelle, si on peut appeler ça comme ça dans le cadre d'un journal qui en publie d'autres moins littéraires ou pas du tout, dont le sujet n'avait pas intrigué l'inspecteur Franco Chercos. Il l'avait lue comme il lisait toutes les nouvelles pourvu qu'elles eussent pris naissance dans la Presse, ce qui constituait une bonne part de son travail. Encore se limitait-il à la Presse locale, à quoi il convenait d'ajouter les diffusions télévisuelles locales et les discours tenus dans les meetings par les oppositions qui ne manquaient pas à l'appel. Il n'était pas chargé d'ouvrir le courrier des citoyens soupçonnés, à tort ou à raison, de recevoir des nouvelles susceptibles de provoquer un désordre ici ou là, mais il y

avait quelquefois accès, sans en faire la demande officielle, car il renvoyait aussi fidèlement l'ascenseur et ainsi tous les services étaient en parfaite communication et l'amitié ne s'en trouvait pas plus mal.

Vous me demanderez en quoi cette *nouvelle* d'un auteur local qui se signalait plutôt par la pratique des potins non moins locaux est à sa place ici. Et je vous réponds : elle a pour personnage un enfant que vous connaissez déjà. Alfred Tulipe l'a forcément fréquenté puisque c'est le fils de son hôtesse en période estivale. Et c'est aussi le fils du complice de Juan Comala lors de l'évasion dont les récits, fort différents, illustrèrent à la fois la carrière de Franco Chercos et les pages de *La Voz de Almería* que Miguel-Angel de la Isla Negra illustre quasi quotidiennement de sa plume, de son imagination et de ce qu'il pensait savoir. Alors vous direz que ces deux récits ont leur place dans celui-ci. Je vous l'accorde. Mais pensez-vous que ce genre d'histoire peut changer le cours de celle que je suis en train de tisser dans la seule intention de vous instruire ? Certainement pas. Cette insertion, sans être de nature étrangère au présent récit, n'en changerait pas le sens ni la nature, ce qui la rend inappropriée. C'est du moins ce que je pense. Vous direz si je me trompe ou si je vous ai trompé, ce qui me chagrinerait, croyez-moi.

Franco Chercos, qui discutait avec son cerveau, immobile et un œil à demi-clos, ne lui proposa pas cette relation double et son cerveau reconnut qu'il était inutile de s'y risquer. L'introduction du jeune Volo,

que vous connaissez pour avoir lu les chapitres précédents celui-ci, est autrement judicieuse. Franco et son cerveau n'avait pas même besoin de négocier, car la nouvelle de Miguel-Angel de la Isla Negra, journaliste à *La Voz de Almería*, si elle ne change pas radicalement le cours de cette histoire, la modifie de façon suffisamment significative pour que Franco suive son cerveau sur ce chemin narratif tout de même plus ingénieux que le vulgaire collage de deux rapports dont les circonstances n'ont pas plus d'importance que le temps qu'il faisait au moment où ils se jouaient. Voici donc cette nouvelle, telle que Franco Chercos se la remémora alors que quatre verres d'anisette alimentaient ses circuits neuronaux et qu'un cinquième ne demandait qu'à participer.

LITERATURA ALMERIENSE

Le ceinturon

Une nouvelle d'actualité de notre ami

Miguel-Angel de la Isla Negra

C'est Volo qui parle

Notre Ilyuchin survolait une forêt dont l'aspect intrigua ma sœur. Si elle avait pu, elle se serait penchée dans le hublot. Son front,

toujours aussi têtue, était collé à la vitre et je l'entendais respirer comme sous la caresse.

— Ce sont des *pitás*, dis-je après avoir jeté un coup d'œil au-dessus de son crâne blond et bouclé. Dans les romans d'Albert Camus, on appelle ça des aloès.

— C'est plus joli, dit-elle.

— Plus chic. Je n'aime pas les Français. Ils sont tellement *tacaños* !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Avides. Avides et paresseux. Hypocrites.

— Tu ne les aimes vraiment pas, dis ?

— Vous deux, vous la fermez !

Ça, c'était le beau-père, je veux dire le père de ma sœur. Ils étaient assis juste derrière nous. Lui et notre mère. Lui aussi regardait dans le hublot, mais autre chose, les montagnes, il allait s'écrier comme au jeu des Playmobil :

— Regardez, les enfants ! C'est le mont Mulhacén ! Arrrgh ! Quelle beauté !

Il secoua nos dossiers.

— Des neiges éternelles, les enfants ! Comme chez nous ! Mais ici, c'est le désert. Voyez cette forêt d'aloès...

— De *pitás*... dit ma sœur en me tirant la langue.

— Nous arrivons, murmura notre mère.

Moi, j'étais pas pressé d'arriver. L'été dernier, un touriste avait tenté de me sodomiser. Je m'étais caché sous une barque retournée, mais il m'avait repéré de loin, et je me suis accroché à mon slip de bain. C'était la nuit et sur le paseo, on dansait. Qu'est-ce que je foutais sur la plage ? Je voulais voir les phosphorescences.

— Tu voulais voir quoi ? s'était écrié mon beau-père devant le flic qui grattouillait sa barbe de trois jours (selon notre mère).

— Il voulait voir... commença ma sœur, mais notre mère lui ferma la bouche avec sa main pleine de bagues aux fausses pierres mais qui rutilaient sous la lampe que le flic avait dirigée sur nous.

— Donc, si je comprends bien, dit ce flic, tu te promenais tout seul dans la nuit... Est-ce que tu avais demandé la permission à tes parents... ?

— Il est pas obligé de demander à papa parce que... recommença ma sœur à travers les doigts qu'elle mordillait en même temps.

— Tu la fermes ! dit son père dans notre langue. (*dans la langue du flic*) Dis au monsieur que tu n'avais pas la permission...

— Je vous prie, *señor*, de parler dans ma langue, parce que je ne...

— Mais je ne fais que ça ! Qu'est-ce qu'il croit, celui-là ?

— Señor, je vous ai dit...

J'avais mal au cul et pourtant...

— Non, non ! Il ne l'a pas fait, dit le père de ma sœur. Encore heureux ! Ah ! La chose épouvantable ! Heureusement qu'il ne s'en est pas pris à Elena !

— Tu t'appelles Elena ? dit le flic en arrondissant ses joues grises. C'est aussi un prénom de chez nous...

— Vous nous avez dit de parler votre langue, sinon je m'appelle...

— Qu'on en finisse ! s'écria notre mère en se laissant tomber sur une chaise qui valsa entre deux bureaux couverts de paperasses, dont celles qui me concernaient, car le type en question avait été cuisiné avant nous et on avait aperçu son museau de chien battu dans la lucarne de sa cellule, en passant.

On apporta de l'eau fraîche. J'aime cette eau. Légèrement citronnée. Comme sous les amandiers du tío Anselmo. C'est notre cousin andalou, mais je sais pas comment il l'est devenu, on m'a toujours rien expliqué et je m'en fous, Anselmo est un chouette cousin, petit et maigre comme son âne sur lequel il promène des touristes aux grosses jambes blanches ou rouges. Quand il saura pourquoi on s'est retrouvé chez les flics, il caressera la crosse de son fusil. Il n'a toujours pas tué quelqu'un et pourtant il a l'âge de penser à ne plus revenir chez lui où nous sommes aussi chez nous. Il n'a jamais été marié, mais il a des enfants, tous montagnards et cueilleurs, chasseurs aussi, les filles, il n'en parle jamais.

— Bon, dit le flic. Si tu n'avais pas la permission, tu n'es pas à plaindre. La prochaine fois, réfléchis avant de désobéir. Et pense à ce qui pourrait arriver à ta petite sœur si...

On est sorti en plein soleil. Les gens mangeaient aux terrasses.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre... ! se plaignait le père de ma sœur et notre mère, qui avait retrouvé ses esprits, lui pinça la hanche qu'il avait sensible depuis toujours.

La table était mise. Le garçon de service plongea sa main dans les boucles de ma sœur qui renversa sa mignonne tête pour lui sourire. Elle secouait ses jambes sous la table. Elle avait envie de frites. Elle n'aimait pas le poisson. Il proposa une *hamburguesa*. Elle demanda de la mayonnaise et, comme l'été dernier, mais elle en avait perdu le souvenir, il lui expliqua qu'avec cette chaleur, on ne sert pas de mayonnaise. Mais il avait bien mieux que la mayonnaise. Elle fripa son petit visage encore poupin, mais elle ne se rappelait plus de rien concernant l'été dernier. Elle m'interrogeait du regard et le garçon parti, elle me reprocha de ne rien faire pour l'aider à ne pas paraître ridicule devant les garçons. On ne parla pas de ce qui m'était arrivé la veille, tard dans la nuit, pendant qu'elle dormait dans les bras de notre mère et que son père regardait les danseuses sans oser y aller, sur la piste où elles s'efforçaient de paraître féminines comme dans les magazines, en attendant de ressembler à quelqu'un de connu. J'avais mal au cul à cause de l'examen auquel s'était livré le

médecin. Il en avait conclu que je n'avais pas été sodomisé. Son instrument me laboura encore (ses doigts ?), puis il fut décidé que je ne pouvais pas avoir été sodomisé comme le prétendait le père de ma sœur.

— Dans ce cas, dit le flic, il n'y a pas eu viol.

— C'est vous qui le dites ! s'écria notre mère.

— Non, fit le flic en laissant tomber sa cendre sur sa chemise déboutonnée jusqu'au sternum, c'est le médecin qui le dit, moi je ne m'occupe pas de...

— *¡Vale, vale!* grogna le père de ma sœur. Qu'on en finisse ! Il oubliera.

— Pas si sûr, dit le flic. Il aura besoin de...

Nous sommes sortis. Et maintenant nous mangions sous la toile rouge de la terrasse. Le père de ma sœur me regardait comme si je venais de gâcher ses vacances. Il ignorait à ce moment-là qu'en effet, ses vacances seraient gâchées, mais pas par moi. Un an passa.

*

Nous étions rassemblés dans ce qui sert de living au cousin Anselmo. Les chevrons de châtaignier étaient couverts de toiles d'araignée, mais je ne voyais pas les araignées, je ne les imaginais

même pas, au fond j'étais assez heureux que le père de ma sœur fût mobilisé. Il en avait longuement discuté avec notre mère, en notre présence. Le tío Anselmo n'avait pas ouvert la bouche. Il n'avait jamais fait la guerre. Il s'était battu, même souvent, mais les causes de ces combats n'avaient rien de patriotique. Il en avait presque honte, mais il n'en parla pas, on devinait la honte à son regard qui était devenu fuyant, alors qu'on le connaissait, depuis qu'on savait pourquoi et comment il était devenu notre cousin, je dis on mais je n'en savais rien, ma sœur n'en savait pas plus que moi, mais je me distinguais car je me demandais si ces raisons et explications prendraient de l'importance dans le futur qui nous était réservé pour d'aussi obscures et inexplicables apagogies.

On attendait Torcuato, l'ancien légionnaire de la Bandera. Il possédait du matériel militaire, de quoi ne pas avoir froid ni perdre son pantalon en courant. On court beaucoup à la guerre, avait-il dit dimanche passé entre la kémie et le couscous, chez Omar et Leila. Et le père de ma sœur s'était montré intéressé. Il avait fait son service militaire et connaissait assez bien les défauts et les qualités de notre armée. Il ne dirait pas non à Torcuato, d'une part pour ne pas le vexer, d'autre part parce qu'il fallait reconnaître qu'il allait avoir besoin de vêtements qui tiennent chaud, de quoi se chauffer en prévision de l'automne et surtout de l'hiver, et pourquoi pas d'un ceinturon des fois que son pantalon eût l'idée de lui tomber sur les chevilles, les pantalons vous jouent des tours chaque fois que vous

n'avez pas envie de jouer ou que ce n'est pas le moment de faire l'enfant. Tout compte fait, il n'avait jamais eu peur, sauf au volant, mais pas assez souvent pour en avoir conçu une solide connaissance de la peur, de même qu'il ne savait rien de la douleur si c'est l'ennemi ou la malchance qui vous l'inflige. On ne parla pas de la sodomie dont j'avais failli être la victime et le sort de mon agresseur était passé aux oubliettes. Torcuato s'amena avec un paquetage en toile américaine, « du solide et du bien pensé ». Il le posa délicatement sur la table basse en peau de chèvre (les deux cornes surgissaient à la tangente) et entrepris d'en retirer un à un les objets prometteurs d'une guerre assumée. Ma sœur jouait avec le chat, un chat pelé d'un côté, mais je ne me souviens plus lequel laissait à nu un cuir qu'on aurait dit la peau de mémé qui était restée chez nous cet été, elle qui avait l'habitude, depuis des années, et même avant ma naissance, de retrouver ses vieilles amies andalouses, toutes défraîchies mais rieuses comme si le temps n'avait pas passé pour elles. Torcuato avait demandé de ses nouvelles et le père de ma sœur lui avait expliqué le pourquoi, le comment ne fut pas évoqué, Torcuato n'avait jamais mis les pieds dans notre steppe, il avait connu le combat dans des terres lointaines, si lointaines qu'il en avait perdu les noms ou qu'il les confondait, claquant des doigts pour ne pas se faire mal, on sentait le type qui se fait mal quand personne n'est là pour en témoigner. Il sortit d'abord le gilet pare-balles. Un modèle américain récent qui

n'avait jamais servi. Il voulait dire que personne ne l'avait encore porté et que par conséquent il était inutile, comme je m'y employais, de chercher des traces que d'ailleurs personne ne commenterait, car il n'en savait pas plus.

— Ça me sera utile, dit le père de ma sœur, pour le moral surtout, parce que j'espère que...

Notre mère pinça ses lèvres déjà exsangues. Elle étreignait le genou du futur combattant. Torcuato sortit une paire de chaussettes, puis deux, trois, quatre et les chaussettes formèrent un petit tas noir sur la table aux poils volatiles.

— T'as des godasses ? fit Anselmo. Il va avoir besoin de bonnes godasses.

— Des toutes neuves qui n'ont pas servi en Irak, mais qui en reviennent, exulta Torcuato.

— *¡Milagro!* s'écria Anselmo en applaudissant. *¡Allahu akbar!*

Notre mère ne pouvait pas retenir ses larmes. C'étaient de petites larmes. Les grosses viendraient ensuite mouiller ses joues maigres et pâles. La mort rôderait désormais. Puis vint une chemise et Torcuato montra comment on la portait dans la Bandera et ses poils se dressaient, qu'il flatta d'une paume experte. Après la chemise, qui avait servi mais avait été raccommodée par sa maîtresse du moment (elle n'avait pas été invitée), un tricot à grosses mailles

anglaises, qui avait servi, et dont les pièces de cuir étaient usées et cependant polies jusqu'à scintiller sous la lampe qui éclairait la scène de ce théâtre tragi-comique. On ne savait effectivement pas comment ça allait se terminer, bien ou mal, il n'y avait pas d'autres choix. Le père de ma sœur paraissait ému, il se frottait les lèvres avec sa grosse main qui sentait le tabac de sa pipe zaporogue. Il n'irait pas à la guerre à cheval. Peut-être à bord d'un char d'assaut. Torcuato en avait vu de près, avec ou sans hommes grillés à l'intérieur, ça dépendait des jours, il s'ébroua comme l'âne du tío Anselmo devant un sac d'olives trop noires.

— Et voici le clou du spectacle, dit Torcuato en redressant autant que faire se peut sa colonne vertébrale qui zigzagait dans l'autre sens.

Je retins ma respiration. Je pensais à un Colt comme j'en avais reproduit d'après mes vieux Battler Britton. Je pouvais voir le visage déjà émerveillé du père de ma sœur qui tirait sur sa pipe courte et noire, creusant les joues et élargissant des narines dont il se servait d'habitude pour renifler les salaisons du pays. Torcuato sortit un ceinturon.

Je ne dis pas que je fus déçu, car le cuir en était souple et patiné sans usure, la boucle rutilait, bison d'argent en plein effort pour rester vivant et continuer de repeupler cette maudite terre qui, sans son humanité, ne connaîtrait pas l'honneur ni la gloire. Il l'avait

ramené du Texas. Peu importait dans quelles circonstances, pourtant il raconta toute l'histoire et on l'écouta jusqu'à la fin, moment qu'il choisit pour tendre le ceinturon au père de ma sœur qui se leva pour le recevoir. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire d'un ceinturon texan au milieu d'une guerre qui n'avait rien à voir avec Buffalo Bill ni David Crockett ? Sans doute ne se posait-il pas la question. Il en entourait sa taille, ayant soulevé la chemise que notre mère retint en même temps que ses larmes, les petites. Le bison prenait toute la place. On ne voyait que lui. Tío Anselmo grogna un peu, mais s'abstint de tout commentaire. Imaginait-on ce soldat exhibant en plein assaut un bison aussi voyant qu'un feu de route ? Torcuato n'y voyait pas d'inconvénient, sinon aurait-il songé à ce ceinturon de cow-boy en mal de légende ? Il n'y avait plus rien dans le sac, à part une cartouche de Lucky Strike et un briquet à essence de fabrication galicienne. Le temps se reposa enfin. J'en avais sué. Et le silence nous éloigna les uns des autres.

*

La nuit attendait ma petite sœur. Mais elle ne trouvait pas le sommeil. Et son pouce demeura loin de sa bouche. Sa petite tête pensive s'était immobilisée dans le coussin et la *jarapa* était tombée du lit. C'était quand qu'elles allaient se terminer, ces nouvelles vacances qui seraient les dernières s'il arrivait malheur ? Je seringuais.

— Pourquoi on va pas avec lui ? gémit-elle, sans larmes pour l'instant.

— Parce que là-bas c'est la guerre et que les gens meurent. Ici, personne ne meurt, à part ceux qui doivent mourir parce que c'est l'heure, en toute justice. Mais là-bas, personne ne sait s'il va mourir ni quand ça va lui arriver. Tu l'as trouvé beau ce ceinturon... ?

Pas de réponse. On entendait la nuit. Les insectes se bousculaient dans le rideau. Pas un ronflement, ni de voix cachées dans le silence imposé par les murs. C'était vraiment un beau ceinturon. La substitution ne m'avait pas déçu. Des Colt 1911, j'en verrais d'autres. D'ailleurs je ne savais pas si c'était le ceinturon lui-même qui me fascinait ou son bison d'argent et ce que la boucle représentait de terre texane. Des cuirs, j'en avais vu d'autres, chez Jose Luis dont les palominos traversaient le désert de Tabernas avec nous sur leur dos et des chameaux chargés d'Anglais nous suivaient en crachant au passage dans les figuiers de Barbarie. Le cuir n'avait aucun intérêt, sinon celui de donner au ceinturon sa fonction de ceinturon. Que faire de la boucle et de son prodigieux bison sans ce cuir ceignant votre taille au spectacle du désert ou de la ville ? Il fallait que ce bison appartînt à ce cuir. Mais je ne parvenais pas à imaginer l'effet que le ceinturon produirait sur les autres si jamais je m'en ceignais comme un cow-boy à l'assaut de l'écran. Je ne pouvais rien savoir non plus de ce qu'il communiquerait à mon intérieur. Cette histoire d'effet à produire et à

ressentir allait me rendre fou. J'empêchais ma sœur de trouver le sommeil. Je bavassais dans le noir. Une lumière dansante éclairait sa joue.

— Quelle idée d'offrir un ceinturon de cow-boy à un soldat qui a autre chose à penser que de paraître plus voyageur que le commun des mortels qui n'a jamais mis les pieds au Texas, ni même raisonnablement pensé à se payer une telle partie de joie !

— Qu'est-ce que tu en sais si tu serais joyeux si ça t'arrivait, Volo ? Tu racontes toujours des histoires impossibles.

— Et toi tu es une pipelette qui ne rencontrera jamais son torero !

Le sac était resté sur la table en peau de chèvre chez Anselmo. Or, nous étions à l'hôtel. Il était prévu qu'après le départ du père de ma sœur nous irions vivre chez le tío. Ce serait dans une semaine, ce qui laissait le temps de se mettre en règle avec l'administration andalouse ou espagnole, l'une ou l'autre ou les deux, le père de ma sœur nous cassait les pieds avec ces histoires de démarches et de je ne sais quoi encore. Ni moi ni ma sœur ne lui accordions la moindre attention sur ce sujet. Le fait est que nous ne retournerions pas chez nous. Nous demeurerions ici jusqu'à la fin de la guerre. Le sac de Torcuato n'avait pas été rouvert depuis. Il était toujours sur la table-chèvre, chez le tío. Je le voyais en passant, si jamais nous n'entrions pas, ayant à faire dans un des bâtiments qui représentaient les deux administrations. Étant assis à proximité du

sac, je pensais comme vous. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire du ceinturon texan, à part se vanter de le posséder et même de s'inventer un voyage sur la base de ce que Torcuato avait raconté du sien ? Ma sœur me surveillait, léchant sa *piruleta* multicolore. Encore un présent d'amour de ce vieux Ramón qui venait de fêter ses quatorze ans. Appelez-moi El Baezano. Il toréait avec un toro factice sur roulette, encore que Diego le manipulât avec prudence pour ne pas encorner son prétentieux neveu. Ma sœur acceptait les *piruletas* et les léchait sans ressentir l'ennui infâme qu'elles m'inspiraient, surtout venant de ce Ramón qui ne parviendrait même pas à combattre un *novillo*.

Encore deux jours et le père de ma sœur embarquerait à bord d'un vieux Focker, car les Ilyuchin étaient devenus indésirables. Pourtant, le monde n'avait pas changé à ce point, sauf que ces vacances allaient s'éterniser et qu'on était devenu des patriotes, qu'on voulait la gagner, et qu'en attendant il fallait passer le temps, les yeux sur le désert ou sur la mer, ça dépendait de quel côté on regardait, et j'avais une sacrée envie de voir ! Le sac, personne n'avait songé à le changer de place, pourtant les bagages du père de ma sœur étaient sur le point d'être prêts et le fonctionnaire chargé de notre destin avait l'air satisfait. Il nous quitta en nous souhaitant toute la chance qu'on peut espérer d'une guerre. J'en profitai, un soir de tristesse, pour sortir le ceinturon de son sac et par m'enfuir aussi loin qu'il était possible d'espérer fuir dans ce désert dans lequel je risquais de

tourner en rond. Personne pour me sodomiser. On avait oublié cette histoire. Et le Baezano, aussi maladroit que l'âne du tío Anselmo, montrait à ma sœur éblouie comment on s'y prend pour épater un public réputé exigeant s'il n'est pas trop envahi par les touristes.

*

— Ton frère s'est fait enculer par un touriste ? ¡No me digas! ¡Que payaso! ¡Ja! ¡Ja! ¡Ja! ¡Ja! ¡Porom Pom Pero! ¡Ja! ¡Ja! ¡Ja! ¡Ja!

J'aurais pas dû laisser ma petite sœur à portée de bite de ce Baezano de merde ! Il était bien temps de me le reprocher. Le jour venait de se lever. Je sais pas si vous avez déjà essayé de manger une figue de Barbarie. Y avait que ça à manger. J'y connaissais rien en désert. J'avais lu *Le petit Prince*, mais je me souvenais pas qu'il bouffait des figues de Barbarie, en tout cas pas sans s'y piquer que ça fait un mal de chien. Y avait de quoi boire dans les pitas, mais ça avait goût à robinet et j'ai continué mon chemin en me demandant si je ferais pas mieux de retourner à la maison, et y faire des aveux complets, même sans torture pour le ravissement de ma sœur que je voyais se parer de mon bison d'argent et de sable. À dix heures, montre en main, je me suis rechaussé ; le sol devenait infernal, ça aimantait ma pensée, et je me suis courbé comme un palmier qu'on a oublié d'arroser, même à la pisse d'âne ou de chameau. J'ai vu passer des lièvres, des perdrix, une vipère qui m'a regardé comme si elle me connaissait puis qui s'est glissée dans un squelette de

figuier que j'ai esquivé au dernier moment, prisonnier de mes peurs d'enfant. Pas une odeur pour me parler de la vie. Je cherchais un chemin, histoire d'y retrouver des touristes, même anglais, j'étais prêt à faire feu de tout bois. Le ceinturon pendait sur mon épaule. Je sentais les battements du bison sur ma fesse. À midi, toute trace d'ombre a disparu et la terre est devenu grise, puis noire, avec des arêtes tranchantes comme des lames, et je ne pouvais rien faire d'autres que monter, ce qui m'a épuisé au point que le brouillard m'a enveloppé dans ses fictions nordiques et que je me suis retrouvé dans les bras de Clint Eastwood.

— Quel beau bison ! me dit-il. J'avais le même dans *Josey Wales*. Tu l'as vu, *Josey Wales* ? Si ça se fait, c'est celui du film, ce bison d'argent...

— Il vient du Texas, dis-je comme si j'allais mourir.

— Ça ne m'étonne pas, qu'il vienne du Texas. Mais si c'est celui que j'avais dans *Josey Wales*, j'aimerais que tu me le donnes...

— Pour toujours... ?

— Toujours... Je ne sais pas si tu vivras aussi longtemps, Volo...

— Comment que vous connaissez mon nom... ?

— Comment connais-tu le mien ?

— J'ai vu *Josey Wales*, trois fois...

— Eh bien...

— Y avait pas de bison. Si y avait eu un bison, je l'aurais remarqué. J'adore les bisons. On devait aller aux Everglades cette année...

— Ils valent pas les bisons du Texas, mais je les respecte. La prochaine fois, j'en mettrai un dans mon film... mais je ne sais pas si tu seras encore de ce monde quand...

— J'ai perdu mon chemin...

— C'est ce qu'on fait tous. On s'en va et on finit par se perdre. Même que quelquefois on croit avoir retrouvé le chemin et c'est une femme... Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas trop...

— C'est que tu n'as pas l'âge. Elle a quel âge, ta sœur ?

— Comment vous savez que j'ai une sœur... ?

— Josey Wales sait tout ! Et il va te manger !

C'était pas Clint Eastwood. Il lui ressemblait même pas. Il ressemblait à personne du film. Peut-être d'un autre que j'avais pas vu. Il allait me reprocher de pas en savoir plus. En tout cas, il savait peler une figue de Barbarie sans saigner. Il m'en offrit la chair. J'ai mangé dans sa paume, comme si c'était mon nouveau patron. J'avais besoin d'un patron, même si c'était pas un saint. Je m'en

foutais de la guerre. J'avais pas l'âge d'y aller et quand je l'aurais elle serait finie.

— J'aimerais te croire, mon garçon, mais j'ai du mal... On ne sait jamais avec les Russes...

— Qu'est-ce que t'en sais, des Russes ? Et puis pourquoi tu parles ma langue qui n'est pas le Russe ?

— Je ne veux pas aller à la guerre, c'est tout.

Il grimaça en disant cela, comme s'il venait de se faire mal. Je regardai autour de moi. Pas un Anglais. On n'entendait rien. L'ombre s'allongeait devant nous, enfouissant les rochers, les figuiers, les traces de chemin, pas un personnage en vue, rien que moi et ce type qui était sorti de cette ombre parce que j'étais un enfant et qu'il s'était demandé ce que je foutais là, dans le même désert que lui, à des milliers de kilomètres de chez lui, parlant la même langue que lui, il m'avait écouté pendant que je rêvais, pitoyablement enterré dans mon sommeil, en plein soleil ou à peine dans l'ombre transparente d'un figuier qui me jetait ses épines comme je lui aurais dardé les miennes si j'avais été du genre cactus. Il avait une bonne tête, bien de chez nous, avec ce qu'il faut de roublardise au coin de l'œil, et dans le regard une irrésistible envie de se montrer franc et généreux. Si je devais me faire sodomiser ce jour-là, ce ne serait pas par lui, mais m'étais-je méfié de Josey Wales ?

— Je ne peux pas t'abandonner à ton sort, dit-il. Je n'ai jamais fait de mal à un enfant. Mais s'ils me prennent, ils m'enverront à la guerre et avec la chance que j'ai, qui était aussi celle de mon père, je ne vivrais pas assez longtemps pour en dire quelque chose qui puisse servir à autre chose. Tu me comprends ? Moi pas. Depuis trois jours, je parle seul, personne pour m'écouter et voilà que maintenant je parle à un enfant de mon pays, je me dis que si je l'abandonne à son sort de petit fugueur malchanceux je me le reprocherai toute ma vie et peut-être même que j'en mourrai avant. Tu m'écoutes... ?

— Oui, monsieur.

— Je te le demande parce que je ne sais pas encore si tu existes...

— J'ai des doutes moi aussi sur votre réalité, monsieur. J'ai bien discuté avec Clint Eastwood...

— Ce n'était pas Clint Eastwood. C'était Josey Wales. Il n'y avait pas de bison d'argent dans le film. Je l'ai vu moi aussi. Ça m'a rendu enragé. Je n'aime pas notre pays comme je m'aime.

Il dit cela sans tiquer et aussitôt il a l'air de craindre qu'une larme soit en train de rouler sur sa joue. Il compte sur l'ombre pour me cacher la vérité sur lui-même et sur ce qui explique sa présence dans ce désert en même temps que moi. Il se leva, s'épousseta et, remettant son chapeau de toile qu'il enfonça jusqu'aux oreilles, il regarda le soleil et son visage s'illumina.

— Il faut y aller, dit-il. Je vais te ramener chez toi. Tant pis s'ils m'envoient à la guerre.

— Le père de ma sœur y va de son plein gré...

— Pourquoi ne dis-tu pas mon beau-père... ?

— Parce que ce n'est pas mon père. Mon père...

— J'ai du mal à en parler moi aussi. J'ai rencontré de chouettes filles ici. Elle a quel âge ta sœur ?

— Elle a pas l'âge !

— Tu veux dire que...

Il reboutonna sa chemise et cloua une cigarette dans son bec. Il y avait aussi un briquet dans le sac de Torcuato. Ne jamais oublier le briquet. Ça peut servir. Qu'est-ce que je dis ? Ça sert toujours. Même si on ne fume pas. Encore faut-il l'attraper, le lièvre ! Ya rien de plus rapide qu'un lièvre, mon gars ! Bien cuit avec une *gachamiga* pour saucer. De la sauce plein les doigts. Non, non, pas de vin, je n'ai pas l'âge. Elle non plus. Nous avons bien le temps, comme dit notre mère, mais pas comme ça, comme je le dis : avec des silences qui valent leur musique. Reboutonnant sa chemise, il se souvint qu'il avait tué quelqu'un avant de s'enfuir. Il y avait été contraint par les circonstances. Quelle idée de s'opposer au déserteur ! Et rien qu'avec des idées. Mais la prochaine fois il y réfléchirait à deux fois. On ne rejoue pas la mort de quelqu'un. Une

fois que c'est fait, ça ne peut pas se défaire. Il parlait en marchant devant moi. Il savait où il nous conduisait. Il revenait alors que je laissais tomber l'idée de ne plus revenir.

— On trouvera de l'eau là-bas, dit-il. Tu m'aideras à porter le cadavre. Peut-être qu'ils ont laissé un de ces chariots sans lesquels un western n'est plus un western. Mais je doute qu'on trouve un cheval dans l'écurie. (*rires*) Cet endroit te dira quelque chose si tu as vu le film.

— Josey Wales ?

— Non. Un autre. Un spaghetti. Le titre ne te dira rien. Tu es trop jeune. C'était avant *Josey Wales*. N'y pense plus, mon garçon.

Il n'y avait pas de chariot là où ce type pensait en avoir vu un avant de s'engager dans le désert. Par contre le cadavre existait. Il ne restait plus grand-chose de ce qui avait vécu et était mort dans ces habits. Une vague odeur de rat crevé ne me dérangerait pas le cerveau comme l'avait craint l'assassin. Une fois dans ma vie, j'étais tombé sur un sodomite et il ne m'avait pas enculé. Eh bien cette fois je divaguais en compagnie d'un meurtrier qui n'avait pas l'intention de me tuer mais au contraire de me sauver de moi-même, de ma bêtise comme il disait. Ils l'enverraient en première ligne, pour servir d'appât. Il pouvait compter sur leur sens de la responsabilité et de l'honneur.

— Je ne sais même plus pourquoi je l'ai tué, dit-il. J'aurais pu me contenter de l'assommer. Et j'aurais continué ma route, cette fois dans le désert, et je t'aurais rencontré ou pas, mon garçon.

Il s'arrêta pour réfléchir.

— Je ne sais pas ce que tu signifies et sans doute que ça ne les intéressera pas de le savoir. Ils m'enverront à la guerre et les autres t'administreront une bonne fessée, celle que tu mérites, bien que tu n'aies tué personne, sauf peut-être ta mère, dont la santé est fragile depuis qu'elle a perdu ton père, voilà une chose que tu sais aussi bien que moi, mon garçon, et ne va pas prétendre que tu l'ignoras, car dans ce cas c'est moi le premier qui battrai la mesure sur tes fesses. Ah ! Si ta mère en est morte, je t'en voudrai à mort !

On plia le cadavre en trois plis selon le bassin et les épaules, puis les os craquèrent quand on plia les genoux dans l'autre sens. Ainsi ficelé sur une planche, ça ne demandait aucun effort surhumain de le traîner derrière soi comme un jouet. Je montrai ce que je savais faire et la poussière se souleva à chaque passage pour ensuite se déposer sur les épaules de mon compagnon et sur son chapeau qu'il secouait et battait contre un poteau. La nuit allait tomber. On coucherait dans un de ces décors. Et demain, on arriverait en ville avant midi. Il essaierait alors d'échapper à ce qu'ils appelaient la justice, celle de la guerre, pour ce qui concernait notre pays, et celle de cette terre dont il avait supprimé une existence. J'allais recevoir

une sacrée fessée et ma sœur en concevrait un ravissement digne d'un roman psychologique. Je m'y connais.

— Mais tu n'as jamais fugué *avant*, dit-il. Je le saurais...

— As-tu tué *avant* ?

— Bonne question. Mais me croiras-tu si je te dis que non... ?

— Tu continueras de tuer...

— Tu veux dire qu'à la guerre je tuerai pour ne pas être tué... Mais je n'irai pas à la guerre, car il est plus important, pour les gens d'ici, que je passe ma vie dans une de leurs prisons.

— Alors tu seras mené de force à la guerre...

— Nous ne sommes pas Russes, mon garçon.

Nous atteignîmes la route. C'était une route récemment chaussée. Des ouvriers s'occupaient du marquage. Ils avaient garé leur fourgon à l'abri des figuiers qui n'étaient pas des figuiers de Barbarie et nous jetâmes un œil dans les branches des fois que le cueilleur ou l'oiseau y ait oublié une ou deux figues. Un des ouvriers se mit à rire en nous voyant tourner autour des arbres. Il avait aussi l'œil sur le fourgon dont le hayon était ouvert. Nous lui demandâmes dans quel sens il fallait aller pour retourner en ville, parce que nous en venions, expliqua mon compagnon en exhibant son accordéon de cartes postales. L'ouvrier nous conseilla la route qui montait, car en descendant c'était plus long, mais on y arrivait aussi, quoiqu'à l'autre

bout, tout dépendait de quel côté on habitait, si toutefois nous habitions quelque part.

— Nous sommes à l'hôtel Indalo, trois étoiles dans le Michelin, dit mon compagnon.

— Vous devez vous tromper, monsieur, dit l'ouvrier, l'hôtel Indalo n'en compte que deux et ce sont des étoiles bien de chez nous. Pas d'ailleurs, ajouta-t-il avec une certaine nuance de mépris. Toutefois, si c'est à l'hôtel Indalo que vous habitez, il vous faut monter. (*il essuie son front avec le revers de sa manche*) Vous allez en chier, c'est moi qui vous le dis. Vous auriez mieux fait d'habiter à l'Hôtel Carmela qui se trouve de ce côté, en descendant, c'est plus de chemin, mais ça descend. Mais je suppose que quand on choisit d'habiter tel ou tel hôtel, c'est en fonction d'autres critères que ceux qui vous ont couverts de la poussière du désert. *¡Buena suerte, amigos!*

Nous montâmes. Une courbe languissante se finissait au sommet d'une tranchée creusée dans la roche. Pas un arbre.

— Au diable cet énerguemène ! rugit mon compagnon. Comme s'il n'y avait pas autre chose à dire que des sornettes destinées à compliquer encore une situation qui est un véritable sac de nœuds ! Ne nous hâtons pas. Comme à la guerre !

*

Comme prévu, la fessée ravit ma sœur. Son père me l'administra, à même la peau des fesses. J'en perdis la maîtrise de mon anus, ce qui compliqua. Mon compagnon de route avait eu entièrement raison. Désormais, tout allait se compliquer et on en arriverait à un point où il faudrait prendre des décisions. Il n'avait pas parlé de la nature de ces décisions, mais quand les policiers vinrent le prendre dans le hall de l'hôtel où il avait commandé une fine à l'eau qu'il dégusta longuement sous le regard médusé de la clientèle et de la domesticité, assis, tout poussiéreux et gluant, dans un fauteuil d'osier qui avait, selon le maître d'hôtel, reçu le corps impeccable d'Emmanuelle, « aussi, monsieur, qui que vous soyez (*car il le prenait pour un artiste hollywoodien vu sa ressemblance avec Josey Wales*), veuillez considérer que ceci (*désignant le fauteuil*) est une pièce de musée et je vous somme...

— Attendez de voir ce qu'en pensent les flics, larbin... » quand les policiers le menottèrent il me lança un formidable salut et son chapeau vola jusqu'à mes pieds. Je n'avais pas encore reçu la fessée promise par les faits. Le maître d'hôtel, qui avait servi à Paris, s'empressa d'expliquer à l'inspecteur de police en quoi le fauteuil avait valeur de pièce de musée « mais heureusement il n'y a causé aucun mal, aussi je retire ma plainte, monsieur l'inspecteur, aussi je vous prie de m'excuser mais la clientèle, vous comprenez » et nous filâmes chez le tío Anselmo où je reçus la punition que je méritais surtout parce que j'avais perdu le ceinturon dans le désert, mais je

ne parlai pas du désert, ni de Josey Wales, ni du comportement de l'assassin à l'égard de mon cucul, notre mère, qui n'était pas morte et qui avait même retrouvé sa jeunesse, dit :

— L'année dernière, un sodomite. Cette année, un assassin. Que nous réserve l'année prochaine ?

Et disant cela elle se mordit la langue, car personne ne savait si le père de ma sœur serait encore de ce monde au moment où il m'arriverait une aventure que même ma sœur ne pouvait imaginer, ce qui la rendit morose et nous attendîmes l'heure prévue pour le décollage du vieux Focker qui allait lui aussi, comme notre vieil Ilyuchin, survoler la forêt de *pitas* où Albert Camus eût perdu le Nord s'il avait vécu. Une fois que ce fut fait —bon débarras ! nous interrogeâmes le légionnaire Torcuato, mais seulement du regard, et plus personne ne parla du ceinturon ni de son bison d'argent. On se surprit même, plus d'une fois, à attendre l'été prochain, mais sans paroles.

finis

Ce serait un bien grand hasard, pensa Franco Chercos, si le petit Volo avait rencontré son père déserteur dans le désert de Tabernas qui n'était plus ce qu'il avait été à cause de la bombe. Cette histoire était une invention. Elle négligeait la réalité en vigueur au moment de la cavale de Juan Comala et de son compagnon assassin et déserteur. S'il était effectivement plausible que Volo ait fugué avec

son ceinturon et son bison, ce n'était pas dans le désert de Tabernas qui était surveillé par la garde nationale formée par le gouvernement à cet effet. Il n'aurait tout simplement pas pu y pénétrer. Par contre, c'était bien dans ce qu'il restait de ce désert qu'on avait retrouvé l'évadé déserteur et assassin. Il avait réussi à tromper la vigilance des sentinelles pourtant aguerries et qui jusque-là avait empêché toute intrusion. L'Ukrainien avait réussi là où d'autres avaient échoué, comme Juan Comala qui s'était fait pincer comme un novice au moment où il s'apprêtait à grimper sur la clôture. Menacé par dix pistolets et harangué par la voix de stentor d'un sergent à barbe bouclé et au regard de Touareg, il avait remis pied à terre et avait docilement levé ses mains au-dessus de sa tête fort éprouvée par deux jours de cavale et de soif, et pas seulement au niveau de la tignasse. Il n'avait mangé que les chorizos chouravés à la cuisine de la prison et la soif qui s'en était suivi avait fini de le convaincre qu'il n'était pas fait pour ce genre d'aventure. Son compagnon l'avait abandonné non sans emporter ce qui restait de chorizos. Ils ne s'étaient même pas salués, car ils savaient que, d'une manière ou d'une autre, mais on ne va pas épiloguer sur ce sujet, ils ne se reverraient plus jamais. Miguel-Angel de la Isla Negra avait inventé tout le reste et le déserteur n'était pas le père de Volo. En amateur du métier romanesque, le journaliste ignorait qu'à force d'inventer, au détriment de la réalité toute nue, on finit par tellement compliquer l'histoire qu'on ne sait plus soi-même à quel moment on

s'y est interrompu la veille avant de se mettre au lit. Et le lendemain matin, le roman est devenu une nouvelle. Voilà ce qui était arrivé. Et le cerveau de Franco Chercos ajouta cette nouvelle à la bombe de Tabernas en se disant que tôt ou tard cela prendrait un sens inattendu. Il n'avait pas tort, je vous le dis tout de suite des fois que vous douteriez encore de mon talent d'éditeur.

Voilà. On a remis un peu d'ordre dans le cerveau de Franco Chercos, peut-être pas un ordre parfaitement ordonné pour ressembler à un ordre, mais Franco eut la sensation qu'il pouvait maintenant avaler le cinquième verre, quitte à risquer le sixième, un exploit jamais atteint en trente ans de carrière. Qui donc avait appris à Miguel-Angel que le flic de la nouvelle n'était autre que Franco Chercos ? Encore un détail dont la Presse se servait aujourd'hui, en pleine page, pour insinuer qu'il connaissait la mère de Volo et que par conséquent il en savait autant sinon plus de Juan Comala avant que le pauvre Alfred Tulipe ne soit poignardé par on ne savait qui. Et à cause de qui l'ignorait-on ? Etc. Inutile de lire plus avant ce torchon innommable comme il était inutile de refuser le sixième et sans doute dernier verre avant le coma promis par l'angoisse.

Arrivés à cet endroit du roman présent —je dis arrivés pour nous car Franco Chercos n'a pas quitté sa chaise ni par conséquent le café que le barman Frasco entretient comme les carreaux de ses lunettes — il nous prend peut-être l'envie d'en savoir un peu plus sur Alfred Tulipe, surtout sur ce qu'est devenue son existence après le procès.

La folie, je ne sais plus laquelle, l'a frappé pendant et peu de temps après les services psychiatriques de son pays se sont substitués aux nôtres et nous avons ainsi été privés de ses nouvelles. Il faudrait demander à Miguel-Angel d'aller enquêter en France, mais le savoir-faire de ce journaliste se limite à la matière locale qui est déjà assez abondante et compliquée sans qu'il nous vienne à l'esprit de le jeter ainsi au taureau comme on dit chez nous. Il n'est même pas qualifié pour en savoir plus sur le séjour psychiatrique que notre système social a offert à Alfred Tulipe, car l'hôpital en question est situé bien loin d'ici, à Madrid. C'est dire ! Dire que la bombe de Tabernas est bien loin du Prado et que le destin de Juan Comala n'a pas fait la Une de la Presse madrilène. Les Vermort ? Oui, les Vermort. Mais reviennent-ils au village où ils ont consommé tant d'étés, bien avant le voisinage de l'Ukrainienne et sans doute toujours à proximité de Juan Comala qui exerçait la profession de chauffeur-livreur, une fonction bien inutile en cas de farniente ? Mais qu'est-ce qu'Alfred Tulipe est allé faire dans cette galère (sans vouloir paraphraser qui que ce soit) ?

Bref, notre Franco achevait de cristalliser sa cinquième anisette, en attente de la sixième qui recevait toujours ce même rayon d'un soleil qui commençait à révéler sa nature de père du désert et sans doute aussi de la bombe. La clientèle environnante s'était-elle tranquillisée ou avait-elle changé ? Frasco le barman n'en avait cure, apparemment. Il savourait les fruits de sa vengeance. Que pouvait-il

infliger d'autre à celui qui l'avait alpagué deux fois ? Frasco n'avait jamais tué. Il n'avait pas non plus agressé, ni homme ni femme. Il lui était arrivé de se servir de sa bite un peu au-delà de ce que l'usage préconise, mais personne ne s'en était plaint. Maintenant, il se servait de ce qu'il possédait de mieux en attendant de trouver le moyen de se payer de nouveau autant de bon temps qu'il en avait abusé avant de revenir de son deuxième séjour carcéral. Il n'avait jamais retrouvé ce standing. La faute à qui ? À lui-même. Il ne se le reprochait pas, car ainsi la justice ne lui reprochait rien. Elle ne le menaçait même plus. Certes ce roussin de mes deux venait chaque matin le narguer en attendant de rejoindre ses pénates professionnels. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour lui faire payer son goût de la justice, qu'il avait aussi prononcé que son penchant à abuser de l'anisette. Mais qui voilà qui approche, balançant ses hanches de grosse vache de réforme cependant pas destinée à l'abattoir ? Doña Elvira Almendro Xupado. Frank Chercos doit la détester maintenant qu'elle a changé d'avis à propos de la culpabilité de Juan Comala. Il y a dix ans, elle s'était montrée fervente partisane de la doctrine de Franco et avait reçu en même temps que lui, et avec plus de cérémonie, les hommages de la hiérarchie et tutti quanti. Elle ralentit son allure d'animal habitué à la même sente depuis trente ans, mais Franco, hébété par l'anisette, ne répond pas à son salut. Elle est bien consciente de ce qui l'en empêche et c'est une bonne raison d'en rire sans se soucier de ce

qu'en pense la clientèle. C'est le swing des lolos et des miches, mais ces gens sont d'aujourd'hui, pas d'hier, à part quelques exemplaires toujours adeptes de la sevillana et du cante chico. Frasco s'approche avec une tranche napolitaine, car il a vu de loin la juriste remonter en ânonnant le Paseo maintenant surpeuplé. Il l'invite à s'asseoir à la table du flic. Franco ne réagit pas. Il est toujours paralysé. Elvira sait qu'il n'est pas mort et qu'il ne va pas mourir. Ce n'est pas la première fois qu'elle le surprend en plein coma. Frasco pose la tranche napolitaine devant la dame qui remercie vaguement et fait signe qu'on s'éloigne. Puis elle pince le poignet de Franco qui tressaille, sans plus de vie à opposer à cette douce agression. Douce peut-être, mais pas tranquille.

— Frankie ? Hou ! Hou ! (*se tournant vers le public*) Il est mort ou je rêve ? Non, non. Il respire. Les morts ne respirent pas. Vous êtes d'accord avec moi, les amis ? (ce ne sont pas ses amis, elle les déteste, mais ils n'en savent rien, à part quelques-uns, les nostalgiques de la seguidilla). Vous avez lu les nouvelles de ce matin, Frankie ? Pas bonnes.

JUAN COMALA EST LIBRE !

— Il les a lues, se mêle Frasco de ce qui ne le regarde pas.

— Il voudra savoir la raison de cette libération, continue doña Elvira. Juan Comala n'est pas seulement libéré. Il est innocenté !

Disant cela elle avale deux bonnes cuillerées de gelato.

— Moi ça ne me fait rien. Et toi, ça te fait quelque chose ? Nous étions jeunes. Dix ans ! Que ça passe vite ! Il va vouloir se venger. En voilà une histoire ! Notre ami et complice de *La Voz de Almería* va encore s'en inspirer pour compliquer la littérature locale qui n'en demande pas autant. Dis-moi ce que tu en penses, Franco. Je veux savoir !

— Voulez-vous que je le réveille ? propose Frasco. J'ai l'habitude. Des années que...

— Non, non. Laissez-le dans son pays de rêves érotiques. Il n'y a que là qu'il se sent bien. Comme un enfant qui connaît le plaisir pour l'avoir observé par le trou d'une serrure.

— *Cómo quiera, señora...*

Elvira achève sa tranche napolitaine avec gourmandise. Puis elle avale son verre d'eau. Rote discrètement, à la mode arabe.

— Nous avons été bêtes comme nos pieds, poursuit-elle. Toi le premier, mon cher Franco. Le couteau que Juan Comala tenait dans ses mains était un couteau à trancher le jambon, pas un poignard à la lame pointue. Comment veux-tu planter un couteau sans pointe dans la chair d'un homme ? Nous n'y avons pas pensé ! Et nous avons avalé tes sornettes de maître d'armes. Un couteau pour trancher le jambon ! Même Frasco sait s'en servir et il sait aussi que ce n'est pas avec ce genre de couteau qu'il se vengera de toi.

— D'ailleurs je n'ai jamais... commence Frasco.

— C'est écrit dans le journal : « Comment un professionnel de l'enquête policière a-t-il pu attribuer à un couteau à jambon le pouvoir d'un poignard conçu pour traverser les chairs ? Et comment une juge aussi aguerrie en matière de crime a-t-elle pu se laisser convaincre par un argument aussi bête sans doute que ses pieds, lesquels souffrent d'avoir à soutenir un pareil poids ? » Non seulement on se moque de moi, mais rien ne t'est reproché quant à ton apparence. Il faudra bien que tu me paies ça un jour, crois-moi !

Aussitôt dit, aussitôt disparue. Car Franco a ouvert les yeux. Il a senti que la cuiller s'introduisait dans l'orbite d'un de ses yeux. Il a poussé un cri de bête :

— Salope !

Mais ce n'est pas doña Elvira qui retient son bras. C'est Frasco qui le contraint à se rasseoir.

— Calmez-vous, don Franco ! Vous allez faire fuir la clientèle. Déjà que la saison est foutue à cause de cette histoire de bombe qui a pourtant dix ans d'âge...

En effet, la terrasse est pratiquement déserte. On parle allemand. D'acier de Solingen. À ce propos, Franco repense à un détail de cette histoire. Il aura échappé à tout le monde car on ne l'a pas encore mis en scène. Solingen. Oui, maintenant il se souvenait.

— Ça va ! dit-il brusquement à Frasco qui le tient comme une camisole et le barman relâche son étreinte.

Certes, c'était un peu idiot de n'avoir pas pensé que la lame d'un couteau à jambon ne pouvait pas pénétrer dans le dos d'Alfred Tulipe. Mais quelqu'un de plus avisé que lui en matière d'armes blanches avait-il soulevé la question et proposé de se livrer séance tenante à une expérience, par exemple sur un jambon, en tentant de le piquer alors qu'il est conçu pour être consommé en tranches ? La nécessité de cette expertise pourtant évidente aujourd'hui n'avait pas effleuré les esprits. Demandez-vous pourquoi et vous le saurez ! Alfred Tulipe avait été poignardé avec un poignard. Or, Juan Comala n'avait pas été surpris avec un poignard dans la main, mais avec un couteau à jambon et d'ailleurs le jambon était sur la table, bien positionné dans sa jamonera et parfaitement reconnaissable à son parfum de montagne et de châtaigne. Un serrano, vous pensez ! Et alentour, rien pour suspecter un poignard pointu et à cette heure ensanglanté. On était allé trop vite en besogne. Il fallait aujourd'hui en payer le prix.

— Où est passé doña Elvira ? J'ai quelque chose à lui dire...

— Elle ne vient pas avant dix heures, à l'heure du petit déjeuner, vous le savez... heu... don Franco...

— J'ai rêvé, peut-être ? Oui, vous avez raison. Ne comptez pas ce verre. Je ne l'ai pas touché. Vous êtes témoin. J'ai à faire ce matin. Oh ! comme j'ai à faire *¡madre de Dios!*

Il était temps de se mettre à l'ouvrage. De retrouver ses esprits. De réfléchir à une défense, bien qu'aucun procès ne serait envisagé à l'encontre de ceux qui s'étaient trompés, uniquement guidés par leur bêtise, —bien que la Presse soupçonnât Franco Chercos d'un autre mensonge, si toutefois on considérait que son enquête en était un, de si bien conçu qu'il avait fonctionné et Juan Comala avait été condamné, sentence qu'il avait aggravée en se cavaland six mois après avec un véritable assassin. Cette suspicion pendant au-dessus de la tête de notre flic, il le savait et s'en angoissait, ce qui l'avait poussé à consommer plus d'anisette que de raison. Mais la raison ne se consomme pas aussi facilement. Il en trouverait une autre. N'avait-il pas plus d'imagination que ce pisse-copie de Miguel-Angel ?

Il faut dire, nous qui ne savons rien d'une collusion de Franco Chercos avec le véritable assassin en puissance d'Alfred Tulipe, comme se l'imagine déjà la Presse, qu'une autre piste avait été abandonnée en chemin. Pourquoi ? Franco le savait-il s'il avait été complice, d'une manière ou d'une autre, de ce crime ? Je ne sais pas, vous, mais moi, ça m'embrouille. À mon avis, beaucoup de questions vont rester sans réponse. Mais maintenant que les dés sont jetés, pour le meilleur et surtout pour le pire, il fallait revenir à

cette enquête, et plus précisément au moment où Franco Chercos arpentait une autre piste, d'abord par acquit de conscience, puis par simple curiosité. Juan Comala était déjà arrêté et mis en accusation. Alfred Tulipe déclarait alors qu'il était fou et qu'il ignorait la raison de son enfermement dans un établissement clairement réservé au traitement des maladies de l'esprit. Il était incohérent. Il ne percevait pas la relation entre l'enfermement et la folie dont il se savait atteint. Mettons qu'on vous enferme : vous vous sentez fou et alors vous admettez qu'on vous soigne, même si ça vous rend encore plus fou. Il se disait fou, ce qu'il était, mais n'admettait pas qu'on le soigne. Allez expliquer ça à un juge qui a d'autres chats à fouetter, ce qui était le cas de doña Elvira. Elle ne manquerait pas, en cas d'enquête, d'évoquer cette condition particulière venue percuter l'exercice de sa mission judiciaire. Par contre, Franco ne possédait pas aussi bien un instrument de cette valeur. Il se sentait à la merci de ladite enquête qui serait sans doute réclamée par la Presse au nom du peuple et de son Dieu.

Mettons. On avance. Ce qui suit est la suite du chapitre VI intitulé *[Un tank en Ukraine](#)*. Vous avez senti, en en achevant la lecture, qu'il manquait quelque chose pour le conclure. Je vous ai laissé sur votre faim, une ruse de romancier, si jamais vous avez reniflé la ruse, comme Geronimo en d'autres occasions.

UN TANK EN UKRAINE (Suite)

Cayetano Escudero Pallas vivait depuis toujours dans la maison familiale. Il en était le seul habitant depuis son retour du service militaire. Quatre ans dans la Marine. Quand il revint sur les lieux de son enfance et de son adolescence, son père était mort depuis deux ans (le sous-marin que servait Cayetano en tant que simple matelot était en panne à Cartagena et Cayetano avait obtenu quatre jours de permission pour aller enterrer son père ; mais le sous-marin avait pris feu et la permission avait été annulée). Deux ans plus tard, quand l'autocar le déposa au pied de sa montagne natale, sa mère l'attendait. Elle lui annonça qu'elle avait un cancer. Ils montèrent à pied jusqu'à la maison, prenant le temps de se rafraîchir de l'eau des fontaines qui bornaient ces kilomètres de poussière et de solitude. Elle mourut trois mois plus tard, dans sa chambre, dans des souffrances que Cayetano ne pouvait pas imaginer, même s'il avait assisté à l'agonie de plusieurs de ses compagnons d'armes brûlés par le carburant du sous-marin, voire mis en morceaux toujours vivants par l'explosion des munitions. Le prêtre fit son travail, le croquemort aussi, la famille s'intéressa à l'héritage mais renonça à y dénicher de quoi grossir son propre patrimoine et Cayetano trouva du travail comme mécanicien dans un garage automobile, plus bas dans la vallée. Il descendait et montait à cheval sur une Puch achetée d'occasion. Il sentait et voyait à quel point les femmes

étaient désirables. Il en avait connu quelques-unes pendant son service dans la Marine. Elles ne l'avaient pas inquiété, mais il avait reconnu qu'elles n'étaient pas à son goût. Il se souvenait de Miranda. Il ne la revit pas. Elle avait fui le pays sans laisser de traces et sa sœur était déjà mariée. Il salua les anciens amis, but avec eux aux terrasses des cafés en observant les touristes allemandes, mais il ne trouva pas chaussure à son pied. Ce n'était pas faute de s'être dépensé en procédures de séduction. Le prêtre lui conseilla de renoncer à la femme, aux enfants et toutes ces choses qui n'étaient pas faites pour lui. Il ne comprit pas pourquoi elles n'étaient pas faites pour lui et l'heure de la retraite sonna, comme on dit, et depuis il vivait en solitaire dans sa maison, cultivant un jardin parfaitement irrigué et s'adonnant à des travaux d'entretien, car la maison vieillissait plus vite que lui. Mais ces travaux ne constituaient en rien un combat. Il s'en nourrissait comme du porc qu'il élevait à l'ubac dans ce qui restait d'une autre maison que personne n'habitait plus depuis longtemps. Il ignorait s'il en était le propriétaire ou si son père lui avait raconté des histoires. Le fait est que le cochon s'y trouvait à son aise, du moins jusqu'au jour où le boucher venait le transformer en nourriture plus qu'humaine. À peine l'odeur du sang éparpillée par le vent, un autre cochon prenait possession des lieux et une certaine amitié s'établissait entre l'homme et l'animal. Voilà qui était Cayetano Escudero Pallas au moment où commence cette histoire. Je pourrais parler du pays, de ses gens, des coutumes, des autres

héritages, des histoires et autres légendes, mais ce n'est pas le sujet de ce qui m'amène aujourd'hui devant vous, chère, très chère doña Elvira. Vous me connaissez. *¡Siempre al grano!*

Je vous parlais du vent, celui qui chassait les odeurs de la *matanza* (le massacre). Ainsi nomme-t-on le sacrifice du cochon, comme si la trahison de cette amitié avait un sens. Passons. Il y avait un autre vent, un vent mauvais, un vent qui s'en prenait à la maison, qui avait l'intention de la détruire, de faire disparaître le passage des Escuderos à cet endroit précis de la Sierra. Une ligne de hauts cyprès protégeait la maison de ses assauts. Il venait de la mer et se heurtait à ce solide mur de branches muettes mais têtues. Il le secouait, mais ne le franchissait pas. Ainsi même les tuiles de la maison n'étaient pas inquiétées. On les entendait s'entrechoquer pendant la nuit, mais jamais le vent ne parvint à en arracher une à cette solide construction romaine. Cayetano était heureux de vaincre le vent. Il y avait longtemps qu'il ne luttait plus contre personne ni contre quelque chose. Certes sans les cyprès il aurait perdu ce combat, mais il éprouvait une intense satisfaction à voir et entendre le vent échouer à emporter la maison et son vieux foyer au diable ou on ne savait où tellement le pays était vaste. Il finissait toujours par se perdre dans les montagnes et on l'entendait rager dans les vallées et les sommets avant que le ciel ne mette fin à cette absurde tentative d'en finir avec la race à laquelle Cayetano appartiendrait tant qu'il serait vivant. Après, après sa mort, il n'y avait pas de fils, ni

même de fille, et la race s'évanouirait dans le passé d'où elle venait sans autre explication que le sentiment de lui appartenir.

Un soir, le vent revint. En fin d'après-midi, Cayetano avait constaté que la mer était en colère, luttant elle aussi contre le vent, mais avec de si pauvres moyens qu'elle ne pouvait rien faire pour empêcher ses flots de s'élever en vagues furieuses qui venaient s'abattre contre le rivage de galets et les falaises surmontées de pins toujours penchés. Cayetano s'apprêtait à se coucher. Il s'était lavé tout le corps dans la fontaine qui se trouvait dans le jardin, lequel était entouré d'une haie aussi solide que le mur de cyprès, mais le vent n'avait pas le pouvoir d'atteindre le jardin qui était comme un lieu sacré. Cayetano s'y débarbouilla, puis il se plongea, en se pliant autant que son âge le lui permettait, dans l'étroit bassin, posant son cul sur les barres de fer qui avaient leur utilité. Puis, au moment de regagner la maison, ses habits sur le bras et l'air séchant doucement sa peau, il entendit le vent qui revenait sans rendez-vous, comme d'habitude. La nuit allait être agitée, mais pas par les rêves. Cayetano demeurerait éveillé dans son lit, le drap sous le nez et les jambes pliées, regardant par-dessus ses genoux la fenêtre dont le rideau se tordrait dans une espèce de douleur, car la fenêtre était sans vitre, comme on fait là-haut depuis toujours. Le vent allait perdre encore, c'était gagné d'avance, mais tout le temps qu'il soufflait, se contorsionnait, partait, revenait, sifflait comme un diable dans les feuillages des cyprès, Cayetano le passait à douter de l'édit

qui voulait, depuis que les cyprès avaient imposé leur barrage, que le vent finisse par renoncer pour aller se perdre dans les montagnes et ensuite dans le ciel qui lui est éternel. Mais pour l'heure, Cayetano était tout nu dans la nuit qui tombait. Il regardait le ciel, distinguait nettement les nuages qui se bousculaient mollement en attendant l'orage, et alors il se passa quelque chose de nouveau.

Quelque chose qui n'était jamais arrivé en cinquante ans de vent et de nuits sans sommeil. Et ce n'était pas un nuage plus noir que les autres. Cayetano reconnaissait les nuages comme s'il les avait inventés. Mais c'était quelque chose d'aussi léger que les nuages, d'aussi fragile, que le vent emportait sans se soucier de l'effet produit sur l'esprit de l'homme qui observait le phénomène. Pourtant, quand il arrivait que le vent s'acharne sur un nuage en particulier, il le déchirait et les morceaux s'éparpillaient sans ordre parmi les autres nuages, ce qui provoquait chez l'homme un sentiment de compassion, mais les larmes qui coulaient alors sur ses joues étaient de colère, car ce nuage déchiqueté était comme un avertissement, qu'il figurait la maison des Escuderos et que ça finirait par arriver, parce que les cyprès ne durent pas aussi longtemps que les chênes, exactement comme les hommes ne durent pas aussi longtemps que leurs croyances.

Cayetano, tout nu dans l'air qui s'agitait contre sa peau, leva encore la tête, la tenant maintenant presque à l'équerre de ses épaules. Le nuage, si c'était un nuage, tournoyait dans le vent comme l'image de

la colère de celui qui veut détruire, qui sait qu'il détruira un jour et qui trouve le temps long, car le temps appartient au ciel. Il entendait comme un grondement, mais aucun éclair n'avait illuminé le désert ni les montagnes. Le nuage, noir et géométrique, s'élevait très haut, si haut qu'il devenait de la taille d'un chevreau, puis redescendait à une vitesse fulgurante, grossissant, menaçant la terre, mais pas la maison. On imagine mal ce qui se produirait si un nuage tombait sur la maison. Rien sans doute. Un peu d'humidité. Une sensation électrique peut-être. On dit tant de choses à propos des nuages.

Mais le nuage se déplaçait alors vers le Nord, on sentait bien que le vent ne parvenait pas à le projeter contre la maison, en guise d'avertissement ou simplement pour fanfaronner. Et d'un coup le vent renonça à son entreprise d'intimidation. Le nuage n'était plus soutenu. Il cessa de tourner pendant un instant, comme s'il réfléchissait à ce qui allait lui arriver et soudain il se mit à chuter, comme une pierre ! Cayetano, saisi de peur, laissa tomber ses vêtements et de ses deux mains protégea son sexe qui commençait à réagir. Il y eut alors un bruit comme lorsqu'une vieille baraque se laisse emporter à ras de terre et comme si la baraque était habitée Cayetano entendit clairement un cri, un cri d'homme. Le nuage était tombé sur un homme ! Le vent le traînait sur la terre aride et ses roches acérées. Un homme criait. Cayetano, qui un moment plus tôt s'était dit que si jamais le nuage lui tombait dessus il ne ressentirait rien de bien méchant, s'empressa de se remettre dans ses

vêtements et dans la foulée se hâta de franchir la distance qui le séparait du point de chute et par conséquent de l'homme qui par malheur ou par hasard devait s'accrocher aux lentisques et se blesser par tout le corps au frottement de cette terre ingrate qui n'a jamais rien donné et pourtant tout repris. Il se mit à courir, puis se ravisa, entra dans la maison, en ressortit avec son fusil dans les mains, prenant toutefois le temps d'en vérifier le chargement (deux chevrotines calibre 12 et autant dans la poche de son pantalon à peine ceinturé) et il reprit sa course vers la prochaine colline, tandis que la nuit achevait de tomber et que le vent redoublait ses assauts partout où le ciel et la terre l'y autorisaient.

Il s'approcha en fusilier, le doigt sur la détente. Le nuage tombé du ciel était immobile. Le vent était allé voir ailleurs. L'air était tranquille. Le nuage n'avait pas l'air d'un nuage. On aurait dit un tank avec son canon dressé. Un tank marqué d'un Z, comme Zorro. S'il y avait un équipage là-dedans, ça ferait trois hommes. Mais l'un d'entre deux était accroché comme un cochon au fût du canon. Il ne criait plus. Il avait entouré l'acier de ses bras et de ses jambes. Sa tête pendait. On pouvait voir ses cheveux se découper dans le ciel. Cayetano manœuvra la sécurité de son fusil. Position tir. Il dit en russe :

— Descends de là ! Je suis armé !

Et l'autre de lui répondre en russe :

— Je ne suis pas russe !

Le coup partit. La détonation se répandit en échos dans les montagnes environnantes. Ça n'en finissait pas de tourner. Et alors il se passa quelque chose d'étrange, d'inconcevable. Cayetano, d'habitude plus prudent et circonspect devant la probabilité d'un danger, se mit à frotter ses yeux. Le vent les avait-il empoussiérés à ce point ? Une ruse nouvelle destinée à surprendre l'adversaire. Cayetano ne se sentit soudain plus de taille. Et plus étrange encore et complètement inattendu, le tank s'était affaissé. Seule la tourelle, pointant son canon avec son homme pendu comme un cochon, demeurait ferme sur le sol, tout le reste avait disparu, chenilles, protection explosive, enfin tout ce que Cayetano savait d'un tank. Il en savait plus sur les vieux sous-marins de la Marine, mais il avait été instruit, notamment au sujet des chars russes dont il connaissait les silhouettes. Il y avait des tas de silhouettes ennemies sur les parois à l'intérieur du sous-marin, hommes casqués, navires, tanks, véhicules de toutes sortes. Désespéré d'avoir perdu tout moyen de réfléchir à la situation, il pressa de nouveau la détente. Paoum ! Et cette fois la tourelle s'affaissa et disparut. Alors le canon du tank se dressa comme un poteau électrique au bord de la route. Et un homme se tenait à ce poteau, criant :

— Je ne suis pas russe ! (*en russe*)

— Moi non plus ! répondit Cayetano en bégayant dans sa langue maternelle.

— Ne tirez pas ! Je vous en supplie !

Mais qui c'était ce type qui suppliait et qui s'approchait avec un canon de 125 dans les bras ? Je vais vous le dire : un soldat ukrainien. Cayetano reconnut le trident mythique. Un homme décoiffé, et pas que par le vent. Il jeta le canon qui se laissa emporter par ce qui restait de vent. Cayetano était en train de recharger son fusil. L'homme, qui était maintenant tout proche, ne tenta rien pour se défendre. Il parlait russe. Cayetano aussi. Qu'un Ukrainien parlât russe, cela s'entend. Mais un vieil Andalou ? L'homme ne posa pas la question. Il leva les bras et posa ses mains sur sa tête.

— Je me rends, dit-il avec un tremblement dans la gorge.

— Je ne suis pas russe, répéta Cayetano qui se demandait comment il allait expliquer à cet homme qu'il parlait russe alors qu'il était Andalou. Puis il ajouta, car l'autre le considérait d'un œil incrédule : Je vous expliquerai ça chez moi. Une particularité familiale.

— Vous avez un accent, constata le soldat comme si cet accent le rassurait. Mais je ne reconnais pas cet accent. Où sommes-nous ?

*

Il ne le saurait que le lendemain matin. Et il n'en reviendrait pas. Il s'était jeté à genoux dans la poussière de la cour et s'était mis à

prier en latin, que Cayetano pratiquait un peu aussi et par solidarité chrétienne ou esprit de communion il s'était joint à ce qu'il prenait pour un chapelet de déprécations. Mais n'anticipons pas. Chaque chose en son temps. Revenons à la nuit qui précède ces obsécrations. Cayetano était revenu sur les lieux en compagnie de son âne, Sidi. Il avait songé à utiliser plutôt le motoculteur qui était de force à tirer le tank pour le mettre à l'abri. Une fois dégonflé, il ne devait pas peser plus lourd que quatre brouettes de terre et de cailloux. Mais le bruit de l'échappement était modifié par la rouille. Une pareille pétarade réveillerait toute la contrée et même au-delà du désert. Autant ne pas y songer : un tank russe... gonflable... un soldat ukrainien... Il valait mieux se raisonner et renoncer aux facilités permises par le moteur à explosion. Il bâta donc Sidi comme l'aurait fait Sancho et revint sur le flanc de la colline où le soldat l'attendait. Pas sans rien faire, puisqu'il était en train de plier la carcasse du tank qui contenait encore assez d'air pour empêcher un pliage parfait. Le soldat parla, en russe, de cette perfection, un thème qui appartient au Catholicisme comme la pureté à la Réforme. Cayetano n'avait jamais eu l'occasion de s'enquérir du thème fondateur de l'Orthodoxie, et pourtant il parlait russe, encore une histoire à raconter. Mais pour l'instant, il était question de chasser un maximum d'air et le soldat, qui s'appelait Zenko, s'employait avec application et vigueur à peser de tout son poids sur la carcasse qui gémissait comme femme au travail. Cayetano surveillait les valves.

Un air étranger en sortait, qui ne sentait pas la terre ni la figue pourrie. Une odeur de poisson qui ne disait pas son nom. Il était bien temps de s'en préoccuper, *jíolín!* Le soldat Zenko, qui était en fait un sergent, comme cela était venu dans la conversation, car les deux hommes s'entretenaient de choses et d'autres en attendant que la carcasse du tank se réduise à une dimension acceptable pour le transport, pestait comme femme au foyer. Mais le tank refusait de se laisser dégonfler à ce point et il fallut envisager de le tirer et non point de le charger sur la carriole qui était attelée à Sidi. Cayetano désattela puis exhiba la longe qui était celle qui servait à promener Sidi parmi les oliviers et les amandiers à la recherche de ces petites touffes d'herbe dont l'animal raffolait. Il n'y a rien comme la joie d'un animal pour éveiller chez son homme l'amour qu'il lui a promis en l'acquérant au marché —c'était il y avait huit ans, déjà ! Cayetano n'avait qu'une parole et Sidi en était pleinement satisfait. Il accrocha la longe au bât et le sergent Zenko se chargea de trouver comment y assujettir la carcasse du tank, ce qu'il finit par trouver mais si vous le permettez, doña Elvira, je vais passer ces détails qui à mon avis, et je pense que ce sera aussi le vôtre, ne servent pas la compréhension ni l'extension de ce récit.

Et Sidi tira. Le poids l'impressionna d'abord, mais c'était un âne expérimenté et au bout de trois ou quatre enjambées, si on peut parler de jambes à propos d'un animal qui n'est pas un cheval et ne le sera jamais (Cayetano n'était pas pauvre, mais pas au point d'être

riche), l'attelage s'ébroua dans le chemin qui se mit à crisser de toutes ses pierres et sans doute qu'on aurait vu la poussière s'élever si la nuit l'avait permis. Cayetano ouvrait la marche et le sergent Zenko, un peu ahuri par ce qui constituait la suite de son histoire, se demandait comment elle finirait. Il n'allait pas tarder à le savoir. On ne quitte pas le champ de bataille à cheval sur un tank gonflable destiné à leurrer l'intelligence et l'imagination de l'ennemi sans se poser un tas de questions sur le pourquoi et le comment « il a fallu que ça tombe sur moi ». Le vent n'explique pas tout, surtout que de l'estuaire du Dniepr à la terre andalouse, il y a plus que des kilomètres. Dans la conversation qui accompagnait comme une musique cet équipage inattendu, Cayetano apprit que le sergent Zenko connaissait la région pour y avoir passé de merveilleuses vacances d'été qu'hélas la guerre avait interrompues. Il avait laissé sa tendre et belle épouse sur les lieux mêmes de leur villégiature avec ses deux enfants dont l'un n'était pas de lui mais qu'il avait envie de considérer comme son fils malgré les résistances bien compréhensibles de celui-ci, d'autant que son père légitime était non seulement un déserteur mais aussi un assassin qui purgeait sa peine criminelle à la prison d'Acebucho et qui serait ensuite fusillé comme traître quand les autorités andalouses le renverraient dans le pays qu'il avait trahi. Ça vous dit quelque chose, hein... ? Comme quoi il faut lire page après page et n'en sauter aucune.

Cette histoire n'était pas totalement inconnue de Cayetano. Il en avait vaguement entendu parler et sans doute en avait-il lu quelques détails dans *La Voz de Almería* (en fait, il en savait moins que vous). Il s'en ouvrit au sergent Zenko et blam ! celui-ci s'écroula comme un tronc sur la carcasse. L'âne fut stoppé net. Son élan était réduit à zéro. Tous les calculs étaient à refaire. Il frappa de ses sabots la terre ingrate et secoua ses hautes oreilles. Cayetano se précipita : le soldat avait perdu connaissance. Il le secoua un peu de la pointe du pied, mais l'évanouissement n'est pas feint, ce qui rendait ce transport plus difficile à assurer, même dans la pente, car heureusement on descendait maintenant vers la maison. Cayetano ne consulta pas Sidi et, en ânonnant, tira le sergent de dessus la carcasse du tank et se mit à le traîner par terre en le tenant par un pied. Sidi apprécia et reprit son effort. Une situation newtonienne venait d'être résolue. Cayetano était tellement en colère qu'il dépassa Sidi et sa charge et on pouvait voir l'autre jambe du sergent faucher les asphodèles et contraindre les pierres à rouler sans amasser de mousse, car vous savez, la mousse, dans cette région si proche du désert... mais on reparlera de la bombe plus tard, car elle n'a pas encore explosé.

Enfin, Cayetano atteignit la maison. Il entra dans le jardin, suivi de son sergent inanimé, et le balança sans pitié dans le bassin de la fontaine qui coulait joyeusement comme toutes les nuits. Le pauvre Zenko fut tiré de son rêve comme on arrache une salade à ce qu'elle

croyait être une existence tranquille à l'abri du soleil. Il se mit à tourner en rond, comme s'il avait le feu au cul. Et enfin il s'écroula de nouveau, cette fois se plaignant qu'il était en train de vivre ce qu'il n'aurait jamais imaginé, même en plein combat, au milieu des balles et des schrapnells. Il finit par s'immobiliser sur son cul, les jambes encore parcourues de tremblements douloureux, et les doigts lissant et relissant la coupe en brosse de ses cheveux. Il ne parlait plus ni russe ni latin.

Le tank fut remisé dans la cabane du cochon qui ouvrit un œil inquiet, surpris de voir deux hommes au lieu d'un et pas moins intrigué par cette masse gémissante qu'ils s'efforçaient dans un commun effort de tasser dans un coin comme s'ils désiraient la soustraire à la curiosité des autres hommes, comme il en venait quelquefois, mais le cochon ignorait que l'un d'eux finirait par être un boucher. Puis Cayetano, redevenu lui-même, calme et dubitatif, servit une anisette que pour sa part il avala sans eau. Et le sergent se mit à compléter ce que Cayetano savait déjà de cette histoire (ce que vous savez déjà vous aussi et même avant qu'il le sache).

Oui, on n'était bien pas loin de Polopos. Et la maison dont parlait le sergent était bien celle qu'occupait son épouse et ses deux enfants. Les interventions de Dieu, si c'est lui, sont toujours aussi fantastiques, mais quand ça vous concerne, vous ne savez plus quoi dire et vous vous demandez si vous n'êtes pas plutôt mort, traversé par une balle ennemie ou écrasé par un tank véritable et

parfaitement concevable. Cayetano rassura le soldat : il était bien vivant et tout ce qu'il disait ne pouvait être que vrai, sauf le voyage en tank par les airs, quoique le tank en question fût une réalité, la preuve : il était dans la porcherie. Zenko avait sans doute un tas de choses à reraconter pour expliquer certaines incohérences ou en tout cas de possibles inventions ou hallucinations selon le point de vue. Mais Cayetano n'avait pas l'intention de juger cet homme qui mentait, quoique la carcasse dégonflée du tank lui donnât raison. Il était plus sage et plus économique, surtout en regard du flacon d'anisette dont le niveau baissait à vue d'œil, d'attendre le matin et en attendant, de dormir.

*

Terrasse sur le Paseo Colón — L'inspecteur Franco Chercos n'avait pas quitté sa chaise et son verre était vide. Le barman, Frasco, l'observait depuis l'entrée du café, de l'autre côté de l'allée où des pigeons se chamaillaient les miettes qu'il leur avait balancées rien que pour les voir jacasser en se donnant des coups de bec. Franco revint à lui. Il héla le barman qui s'amena avec un autre verre et un cruchon qui suait à grosses gouttes.

— Non, non ! dit l'inspecteur. J'en ai assez comme ça. Dites donc, Frasco, ça fait combien... ?

— Six, don Franco. Je ne vous ai jamais vu boire comme ça. Des fois trois, des fois quatre, mais jamais plus. C'est Juan Comala qui vous turlupine... ?

Frasco avait pris un air de satisfaction comme on en voit sur les murs des églises au moment des leçons de morale. Franco ouvrit son vaste portefeuille et en tira un gros billet qui changea l'expression faciale du barman.

— Vous paierez une autre fois, dit Frasco. J'ai pas de monnaie à cette heure. Et puis le touriste se fait rare. Depuis la bombe. On ne peut pas compter sur les habitués. Je ne dis pas ça pour vous...

— À quelle heure dites-vous que doña Elvira vient prendre son petit déjeuner ?

— Dix heures, dix heures et demie... Une tranche napolitaine, pistache-chocolat, une tasse de thé Earl Grey et une *ensaimada* (pain aux raisins).

— Elle fume toujours des ninas ? Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de papoter avec elle...

— Ce serait bien le moment, ricana Frasco. Avec cette histoire que Juan Comala n'est pas coupable...

— Pas comme vous, Frasco. Pas comme vous. Je ne me trompe pas souvent. Et si ça arrive, je sais le reconnaître. D'ailleurs, pas plus tard qu'aujourd'hui...

— La Presse... ?

— Non. Doña Elvira. À demain, *¡bandido!*

Franco Chercos s'éloigna enfin. Le barman laissa échapper un soupir qui signifiait, du moins pour ce qu'il en jugeait de son reflet dans la vitrine voisine, qu'il était soulagé, curieux et pleinement satisfait. Cet homme était de nature complexe. Franco n'en avait jamais bien saisi les limites. Il s'était mieux débrouillé avec Cayetano Escudero. Il était monté là-haut deux jours après la tentative d'assassinat sur la personne d'Alfred Tulipe. Faut dire que la voix de Cayetano, dans le téléphone, l'avait intrigué. Il n'avait rien lâché de ce qui était « important », mais comme le mécanicien avait la réputation d'avoir la tête sur les épaules et qu'on ne l'avait jamais surpris en flagrant délit de mensonge ni d'hypocrisie, Franco avait décidé de monter là-haut et Cayetano lui avait raconté ce qu'il avait vécu deux jours avant (trois), en pleine nuit, une nuit où le vent avait encore espéré le vaincre une bonne fois pour toutes, ce qui une fois de plus n'était pas arrivé. Selon Cayetano, qui parlait comme son père, seule la mort le vaincrait. Et encore peut-être ne s'agirait-il alors que d'une destruction, comme le pensait Harry Morgan au moment où son existence prenait fin. Cayetano raconta l'histoire de Harry Morgan et Franco Chercos promit de lire le livre, quelque peu étonné de faire une promesse non pas à lui-même mais à un individu qui se proposait comme témoin dans l'affaire Tulipe c/ Comala, laquelle n'en était qu'à ses débuts, mais elle était sur le

point de se conclure par la culpabilité « évidente » de Juan Comala. Franco était monté là-haut dans l'espoir que le témoignage de Cayetano Escudero corroborerait le scénario en cours de finalisation. Or, comme nous le savons maintenant, Cayetano raconta tout autre chose et il conduisit l'inspecteur dans la porcherie où le cochon, de nouveau surpris par l'apparition de deux hommes au lieu d'un, n'avait pas bougé du tas soigneusement plié où il trouvait depuis deux jours de quoi rêver à son aise. Cayetano lui demanda gentiment de retourner dans la boue, ce que le cochon accepta avec grâce.

— Vous l'appellez comment, votre cochon ? demanda Franco histoire de montrer qu'il connaissait les usages, ce qui vous rapproche toujours des gens, surtout là-haut.

— Patricio.

— Comme votre père ? fit Franco en se mordant la langue, car cette remarque stupide l'éloignait de nouveau de son homme, or il était nécessaire de s'en approcher aussi près que les bonnes mœurs, partagées aussi bien en bas que là-haut, le permettaient.

Cayetano dit :

— On ne voit pas bien que c'est un tank. Zenko...

— Qui est Zenko...

— L'Ukrainien. Il était soucieux de ne pas laisser de traces...

— Ah bon... ?

Franco avait bien pris des notes lors du récit que Cayetano lui avait fait, mais il fallait encore y mettre de l'ordre. On ne saisissait pas l'ensemble pour ce qu'il était. Mais il était sans doute inopportun d'interrompre la représentation à laquelle Cayetano se livrait. Sans doute en avait-il préparé tous les aspects depuis que la nouvelle de l'arrestation de Juan Comala avait pénétré dans toutes les oreilles. Franco n'était jamais dupe de ce que les gens, comme témoin ou accusateurs, jouaient devant lui comme s'il était un agent de spectacle au service de la vérité. Puis Cayetano lâcha ce qu'il brûlait d'envie de communiquer à la police :

— Juan Comala est innocent, scanda-t-il comme à l'office.

— Je ne crois pas, non ! fit Franco Chercos.

Il sortit aussitôt de la porcherie. Il entendit le cochon reprendre sa place sur ce que Cayetano présentait comme un tank gonflable russe qui avait traversé l'Europe de l'estuaire du Dniepr, près de Kherson, aux montagnes qui accueillent en leur sein le désert de Tabernas et ses environs cinématographiques.

— Je peux aller chercher un compresseur chez Ignacio, dit Cayetano en sortant lui aussi. Vous verrez que je ne raconte pas des craques...

Les deux hommes étaient gênés par le soleil qui les contraignait à cligner des yeux, échangeant ainsi des regards équivoques, ce qui les rendait à la fois fragiles et perplexes.

— Ça n'a pas d'importance, déclara alors Franco Chercos pour mettre fin à cette absurde rencontre qui n'apportait pas de grain à son moulin. Puis il ajouta, peut-être sarcastique, en tout cas Cayetano le prit comme ça :

— Surtout n'en parlez à personne. Que cela reste entre nous.

— Vous ne voulez pas le voir gonflé ? Il ne le restera pas longtemps, j'ai tiré dessus...

— Vous me l'avez dit en effet...

— C'est ce Zenko qui a poignardé le touriste, pas Juan Comala. Zenko avait toutes les raisons de le faire...

— Ah oui... ?

— On en parle. Juan et le touriste tournaient autour de l'Ukrainienne.

— Rivalité amoureuse. Ce qui explique le geste de Juan Comala.

— Vous oubliez Zenko, monsieur l'inspecteur !

— Non, non. Je ne l'oublie pas. Ne l'oubliez pas vous non plus, mon bon Cayetano, mais n'en parlez à personne.

Franco remonta dans sa Nissan. Il déclina l'anisette maison et engagea le crabot. Sur le chemin, cahotant au milieu des cailloux et

des lentisques, il tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées, ou plutôt dans l'agitation qui désorganisait ses pensées. Il ne doutait pas que Zenko existât. Pourquoi Cayetano l'aurait-il inventé ? Pour sauver Juan Comala qui n'était même pas son ami ? Il n'était pas le seul à douter de la culpabilité de Juan Comala. Ses partisans étaient en train de se coaliser. Ils formaient déjà une opposition qui rendrait le travail de justice plus difficile que l'inspecteur l'avait imaginé. Il fallait se préparer à avoir raison. Franco Chercos était un as en la matière. Vingt ans de carrière pouvaient en témoigner.

Mais dix ans plus tard, tandis qu'il descendait le Paseo en direction du port en attendant de bifurquer pour prendre le chemin du commissariat et affronter ses collègues dans un inévitable débat qu'il était certain de perdre en même temps que ce qui lui restait de face depuis la publication de l'innocence de Juan Comala dans la Presse, dix ans plus tard il n'était pas question de soulever la question de la culpabilité de Zenko. Cette histoire, racontée par Cayetano Escudero, ridiculisait la Justice. Un tank en caoutchouc, comme au bord de la mer à Zapillo, et qui traverse l'Europe avec un soldat à cheval sur son canon ! Qui pouvait croire ça à part Cayetano ? À l'époque (dix ans s'étaient écoulés), Franco avait éludé l'hypothèse justement à cause de l'aspect ridicule du témoignage de Cayetano. C'était irrecevable. Tout le monde l'admettrait, si jamais Franco osait mettre ce témoignage sur le tapis de la justice. Coupable ou pas, de toute façon Zenko était introuvable et, interrogée selon les usages

en audition parfaitement libre, son épouse, seul motif de l'affaire, n'avait pas une seule fois évoqué le retour de son époux et Franco avait bien pris soin de ne pas la mettre sur cette voie. Une belle femme. Il en bandait encore, dix ans plus tard.

Seulement, il y avait ce tank. Il ne constituait pas une preuve, certes. Mais il existait. Et si ce tas de caoutchouc qui servait de lit au cochon était vraiment un tank russe, avec le Z et tout et tout, des questions se poseraient à l'esprit de tous et qui dit question dit hypothèse et qui dit hypothèse dit contradiction avec le scénario déjà élaboré. Franco n'en dort pas la nuit suivant sa rencontre avec Cayetano. Le lendemain matin, il remonta là-haut avec un compresseur réquisitionné chez Ignacio. Il fallait en avoir le cœur net : si c'était un tank cet amas de caoutchouc, il était nécessaire de le faire disparaître. Et si ce n'en était pas un, des fois que Cayetano ait conçu cette histoire pour sauver Juan Comala de la prison et de l'humiliation, sans compter d'une colère capable de le détruire en moins de temps encore, Franco se promettait d'en rire et même de partager une anisette ou deux avec ce vieux roublard qui avait pourtant la réputation d'être un honnête homme.

On gonfla le tank tout boueux dans la cour de la maison, à l'abri des regards augmentés. Le cochon braillait sauvagement ou désespérément dans sa porcherie, exactement comme si le boucher avait de l'avance sur le temps de la *matanza*. On emboucha d'abord la première valve trouvée dans cet amalgame de caoutchouc et de

boue porcine. Cela pris vite la forme d'une tourelle de tank. Elle se dégonfla ensuite, sous le regard égaré de Franco qui n'en croyait pas ses yeux, tandis que Cayetano jubilait, un verre à la main, expliquant comment il avait tiré deux chevrotines. Et Franco renonça à gonfler la carcasse du tank. Il en avait assez vu pour être convaincu de l'honnêteté de Cayetano. Et si celui-ci était honnête, Zenko existait. Et s'il existait, il était le meurtrier ou en tout cas celui qui avait tenté de l'être ou qui, l'ayant voulu, avait raté son coup. Franco accepta deux anisettes successives. Ils s'attablèrent pour grignoter des saucisses sèches qui ne ménagèrent pas leurs dents. Le pain était frais de ce matin, encore tiède, de cette tiédeur qui rappelle l'enfance au moment où elle s'impatiente pour en avoir un morceau, ne croyant pas un seul instant que cette ingurgitation provoque des maux de ventre, que cette menace ne vise qu'à limiter la dégustation en prévision du lendemain et de l'attente d'une nouvelle fournée. Ces sortes de choses. Non, décidément, la thèse tirée du témoignage de Cayetano ne provoquerait pas l'effet attendu : l'innocence de Juan Comala. Franco sentit à quel point il passait à côté. C'était l'existence même de ce tank qui rendrait ce scénario irrecevable devant la justice. Sans le tank, c'était possible. Mais avec le tank, on sombrait dans le ridicule et il n'en était pas question, pas après vingt ans d'une carrière impeccable qui honorait son homme et lui avait même épargné les humiliations de la pauvreté.

Cayetano refusa. Il ne changerait rien à son témoignage. Le tank était là pour l'authentifier. Zenko avait disparu, mais on pouvait le retrouver. Il fallait interroger plus strictement la belle Ukrainienne. Et même s'en prendre aux enfants, quitte à se montrer cruel envers eux. Mais Franco interrompit ce plaidoyer prometteur des pires ennuis :

— Je ne vous demande pas de mentir, mon bon Cayetano. Seulement de ne pas parler du tank.

— C'est un tank russe. Vous avez vu le Z...

— Je ne dis pas le contraire. Mais ce n'est pas comme ça qu'on mène une enquête dans la police...

— Comment on fait alors... ? Je veux dire... sans le tank... ?

— La question est de savoir à quel moment ce tank et son voyageur sont tombés du ciel... avant ou après la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe... Vous comprenez ? On ne parle pas du tank. On se contente de dire au tribunal que Zenko est tombé du ciel (façon de parler) avant ou après... Si c'est avant, Juan est innocenté. Et si c'est après, Juan est coupable.

— Et le tank... ?

— Quoi le tank ?

Franco ne put cacher son irritation à cette nouvelle évocation d'un élément perturbateur.

— Zenko en parlera... dit Cayetano sans cesser de réfléchir à ce qu'il allait dire ensuite. Il en parlera forcément. Et personne ne me croira !

Cayetano vida son verre cul sec et mordit dans la *longaniza* que ses doigts étreignaient comme le bras d'une jolie fille qui dit non. Cependant, le visage de l'inspecteur lui parut de plus en plus clair, comme si les choses étaient en train de s'organiser dans sa tête. Il avait de plus en plus une tête de flic et Cayetano commençait à s'en inquiéter.

— Zenko a disparu. Et vous savez quoi, mon bon Cayetano... ?

— Dites toujours...

— On ne le retrouvera pas. Je m'en charge.

Cayetano disposa le morceau de saucisse entre ses dents et sa joue, histoire de libérer sa langue, bien que son plus grand désir à ce moment compliqué de son existence fût de se taire et même d'aller se faire voir ailleurs, ce qui était rendu impossible par la maîtrise que Franco exerçait sur la conversation. Mais ce n'était pas une conversation. Ça en deviendrait une si...

— ...si vous témoignez que Zenko est arrivé chez vous, à pied ou en moto, mais surtout pas en tank russe, AVANT la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe... Vous comprenez... ?

Cayetano redéposa le morceau de saucisse, dur comme un caillou, sur une dent, mais sans remonter sa mâchoire inférieure pour procéder à une mastication « dilatoire ». Puis il dit, l'air d'avoir aperçu saint Pierre au passage :

— Je comprends que je ne m'en souviens pas...

Et on en était resté là. Cayetano avait promis de ne pas témoigner. Franco Chercos lui avait bien décrit ce qui l'attendait si jamais il rendait publique et surtout judiciaire cette histoire de tank qui ne tenait pas debout de toute façon. Et Juan Comala avait été déclaré coupable. Sauf que maintenant il était innocent. Et Franco Chercos atteignait le quai des voyageurs pour l'Afrique, déjà encombré de gens pressés et de bagages dispersés, de bagnoles qui vrombissaient sur la passerelle du ferry et il se laissa pénétrer par cette activité, incapable d'aller plus loin, ni surtout de bifurquer pour se rendre au commissariat. Il savait qu'il ne supporterait pas cette humiliation de la part de collègues qui pratiquaient l'envie avec conscience (lire l'*Abel Sanchez* d'Unamuno). Il devait y avoir une solution. Il était nécessaire d'admettre l'innocence de Juan Comala, surtout de ne pas chercher à contrecarrer les arguments de la justice qui elle était retombée sur ses pattes comme un chat qu'on a jeté par la fenêtre suite à une faute de conduite. Le chat reconnaissait son erreur. Et la reconnaissant, il accusait Franco Chercos de négligence, voire de collusion, si jamais il était prouvé qu'il avait une

raison de s'en prendre à Juan Comala, se servant ainsi de ce pauvre Alfred Tulipe qui était devenu fou.

Il faut que je remonte là-haut, se dit-il, épongeant la sueur de son front et de ses joues, car le soleil recommençait à occuper le ciel à lui tout seul. Il irait là-haut en taxi, aujourd'hui même ! Mais le chauffeur refusa cette course :

— Vous n'y pensez pas ! Là-haut ? Avec la bombe qui a tout détruit et la maladie qui rôde depuis. Qu'est-ce que vous voulez aller faire là-haut. Il n'y a plus personne qui y vive !

Pourtant, si Cayetano, dix ans plus tard, acceptait de témoigner que Zenko était arrivé chez lui, peu importe comment, AVANT qu'Alfred Tulipe ne soit poignardé dans le dos, alors le coupable était désigné et c'était une preuve bien plus prégnante que cette histoire de couteau à jambon et de poignard de Solingen. Cayetano n'avait-il pas parlé de cet acier ? Zenko ne lui avait-il pas montré ce poignard récupéré par son grand-père sur le cadavre d'un soldat allemand ? Si ce n'était pas le cas, il en parlerait maintenant. Il fallait à tout prix monter là-haut et reprendre la conversation. Là-haut ou à n'importe quel endroit où Cayetano avait trouvé refuge après l'explosion de Tabernas. Première chose à faire : trouver cet endroit. Ensuite convaincre Cayetano. Zenko. Solingen. Ça tenait debout. Tout le monde le reconnaîtrait. Même la Presse. Franco Chercos n'avait rien perdu de son talent. Certes il avait commis une erreur. Mais l'aurait-il

commise si la Justice et la Presse lui avait opposé, à l'époque, la fragilité de ses accusations contre Juan Comala ? Non, n'est-ce pas ? Il était temps de réparer. La libération de Juan Comala ne réparait pas totalement. Il fallait désigner le coupable. Ainsi justice serait faite *totalemment*. Mais quand Franco Chercos se renseigna pour localiser Cayetano, il apprit que le vieil homme était mort des suites d'une maladie thyroïdienne, conséquence logique de l'explosion nucléaire de Tabernas.

finis

mis en ligne dans la RALM

www.ral-m.com

avril 2025

©2025 patrick cintas